



Lucem
ignemque
fero

EX
LIBRIS
KARMIN

Т 63
376

УНИВ. БИБЛИОТЕКА
Р. И. Бр. 9958

L E P R O G R E S
D E S A R T S
D A N S L A R E P U B L I Q U E ,
P O È M E ;

Précédé d'un DISCOURS sur le même sujet :

*Suivi d'un autre Poëme intitulé : Dieu et les Saints ;
de quelques Vers sur les victoires de Buonaparté ;
des Doléances du Pape , et de nouveaux Hymnes
civiques.*

Par M. P. D. CUBIERES.

P R I X , 25 sous.

A P A R I S ,

De l'Imprimerie de BERTRAND-QUINQUET, rue
Germain-l'Auxerrois, N^o. 53.

E T S E T R O U V E

Chez MARCHAND, Libraire, Maison Egalité, Galerie
neuve, N^o. 10 ;

Et chez les Marchands de Nouveautés.

A N V^e. D E L A R E P U B L I Q U E .

836



Le Poëme intitulé : *Dieu et les Saints* , est
une suite du Poëme sur le *Calendrier Républicain* ,
qui a paru au commencement de l'an quatrième ,
chez *Tessier* , rue de la Harpe , N^o. 151.



DISCOURS PRÉLIMINAIRE, SUR LE PROGRÈS DES ARTS DANS LES RÉPUBLIQUES.

J'AI cherché à prouver, dans le discours que je publie, que les arts fleurissent davantage, et font plus de progrès dans les républiques que dans les monarchies ; que les rois, loin d'encourager les grands artistes, les ont découragés ; et que la liberté seule peut véritablement exciter, électriser et aiguillonner les talens. L'entreprise était délicate, et présentait quelques difficultés ; j'avais à combattre des préjugés accrédités par le temps ; préjugés qu'ont fait naître les fameux siècles d'Auguste, de Léon X, et de Louis XIV ; heureusement la République Française est venue à mon secours : tant de prodiges ont précédé et suivi sa naissance, que celui du progrès des talens est un de ceux qui doit le moins étonner.

Si l'on considère, en effet, la marche de l'esprit humain en France, depuis le 14 juillet 1789, on aura peine à concevoir, et cent fois plus de peine à calculer les pas immenses qu'il a faits vers la perfection. A ne parler d'abord que de l'art social, art le plus sublime et le premier de tous, puisqu'il consiste à rendre les hommes vivans en société, aussi heureux qu'ils puissent l'être : à ne parler, dis-je, que de l'art social, quelle nation de l'antiquité, quelle nation, même parmi les modernes, a vu éclore un plus grand nombre d'ouvrages politiques, ouvrages presque tous



remarquables par la clarté, la solidité et les vues nouvelles qu'ils renferment. Est-il une seule question de droit public qui n'ait été discutée avec sagacité par nos législateurs ? Quels doutes n'ont-ils pas éclaircis depuis qu'ils travaillent avec tant d'assiduité et de zèle, et quels problèmes n'ont-ils pas résolus ? Les objections même les plus absurdes, les contradictions le moins raisonnables ont servi à faire briller la vérité et à raffermir les droits du peuple. Les Mauri et les Casalès ont prouvé que le mauvais principe faisait ressortir avec plus d'éclat les qualités heureuses du principe opposé ; ils ont justifié le système des Manichéens ; que dis-je ? on a supposé que si le genre humain perdait jamais ses titres, ils les retrouverait dans l'esprit des lois de Montesquieu ; combien, à plus forte raison, ne peut-on pas dire que ces titres sont consignés dans les procès-verbaux de nos quatre assemblées nationales ? La seule déclaration des droits de l'homme a fait faire plus de progrès à la liberté et à la raison, que tous les ouvrages philosophiques du dernier siècle.

Mais l'art social, me dira-t-on peut-être, mais l'économie politique, ne tiennent que peu ou presque point aux beaux-arts mis en réquisition par les rois, et qui, à la voix de ces derniers, couvrent la terre de prodiges ; et ce sont les progrès des beaux-arts que vous allez peindre, et non ceux de l'art social ; les philosophes cultivent celui-ci, et les rois seuls font fleurir les autres. Je conviens que les beaux-arts, encouragés par certains monarques, ont pu s'élever quelquefois à une grande hauteur, et se rendre dignes, par leurs efforts, de faire passer leurs chefs-d'œuvres à la postérité la plus reculée. Mais combien de monarques ont véritablement encouragé

les sciences et les arts ? Les Anglais peuvent en compter un ou deux , les Espagnols à-peu-près autant ; les autres peuples , nos voisins , cherchent encore les noms de ceux qui les ont tirés de l'ignorance , ils les cherchent et ne les trouvent pas. Quant au Français , peuple si fameux par son amour pour les arts , et par les grands hommes de toute espèce qu'il a vu naître ; quant au Français , dis-je , il n'a pas vu un seul roi encourager véritablement les talens ; et si les talens ont abondé en France , c'est à la nation seule , et non à ses monarques , qu'il en faut attribuer la gloire.

Cette proposition semble paradoxale , et c'est principalement pour cette raison qu'elle mérite d'être prouvée.

Parmi quelques rois , en France , qui ont paru encourager les arts et les sciences , deux principalement ont obtenu les noms pompeux de restaurateurs ou protecteurs des lettres ; et ceux-là sont François premier et Louis XIV. Examinons la conduite qu'ils ont tenue pour arriver à la renommée qu'ils ont acquise , et voyons si , en effet , ils l'ont méritée.

François I^{er}. était passionné pour les Langues Grecques et Latines ; il les adorait sans trop savoir pourquoi , et à-peu-près comme les enfans adorent leurs poupées. Ces langues n'étaient guères alors que d'une utilité secondaire , et maintenant elles sont bonnes à si peu de chose que ce n'est pas la peine d'en parler. Par une suite de cet amour insensé , François I^{er}. multiplia les collèges dans ses états d'une manière prodigieuse ; il établit des chaires , fonda des prix de tous les côtés , appella des savans ou plutôt des pédans de tous les pays , et peupla , à la vérité son royaume de savans de toutes les couleurs et de toutes les espèces ; mais qu'arriva-t-il de là ? Peu de ces savans

furent véritablement habiles ; aucun , ou presque aucun , n'est arrivé jusqu'à nous avec le cortège de gloire qui accompagne les véritables grands hommes ; peu sont lus ou même connus seulement de nom ; et la France , grace à François I^{er}. , fut vuide en peu de temps des hommes qui font sa véritable richesse ; c'est-à-dire , d'agriculteurs , d'artisans , de marchands et de soldats.

Louis XIV ne fut pas plus heureux dans les prétendus encouragemens qu'il prodigua aux sciences et aux lettres ; que dis-je ? Louis XIV a exilé Fénélon et persécuté la Fontaine. O la Fontaine ! ô Fénélon ! vous , les deux plus aimables génies de son siècle , et peut-être de tous les siècles , méritiez - vous un pareil sort ? puisque Louis XIV vous a opprimés , peut-on dire que ce tyran ait véritablement aimé et encouragé les talens et les lettres ? oui , il les a encouragés , il les a aimés , et en voici la preuve évidente et sans réplique. Voici comment Louis XIV encourageait les talens :

Il y avait de son temps , en Italie (pays des charlatans de tout genre) , un homme beaucoup moins fameux par ses talens que par l'adresse qu'il mettait à les vanter ; un homme qui se faisait valoir beaucoup plus qu'il ne valait ; et qui , rempli de défauts et sur-tout de mauvais goût , était parvenu à faire croire à ses contemporains qu'il était le premier architecte du monde. Ce charlatan des arts , nommé le Cavalier Bernin , devait plaire à un charlatan de pouvoir tel que Louis XIV ; aussi Louis XIV le fit-il venir à sa cour avec tant de frais et de si grands honneurs qu'à peine sont-ils croyables. M. de Chantelou , maître-d'hôtel du Roi , alla au devant de lui jusqu'à Juvisi ; son hôtel fut meublé des meubles de la couronne , et on lui donna des officiers pour le servir. Charles Perrault

lui porta, la veille de son départ, trois mille louis d'or, avec un brevet de douze mille livres de pension, et un de douze cent livres pour son fils. On lui offrit, s'il voulait rester en France, trois mille louis d'or par an; six mille livres pour son fils, autant au seigneur Mathias, son élève; neuf cents livres au sieur Jules; six cents liv. au sieur Cosme Camerier, et cinq cents liv. à chacun de ses estaffiers. Que fît-il cependant de si merveilleux, ce Cavalier Bernin, pour avoir droit à tant de récompenses? une ou deux mauvaises statues et un plan détestable du Louvre. Cet homme, d'ailleurs, était si orgueilleux, qu'il n'estimait que les artistes de son pays; ils ne faisait aucun cas de l'immortel Lebrun, et traitait Charles Perraut avec tant de mépris, qu'il osa dire, un jour, à cet homme illustre : *Vous n'êtes pas digne de décroter la semelle de mes souliers.* Il reçut même avec hauteur les présens de Louis XIV, qu'alors tout le monde recevait avec respect; et lorsqu'on le louait sur ses ouvrages, il répondait modestement, que c'était Dieu et non pas lui qui en était l'auteur.

La France manquait d'artistes, dira-t-on, au moment où Louis XIV prodiguait ainsi l'or et les hommages à un Cavalier Bernin. La France manquait d'artistes! c'est alors que Claude Perraut avait tracé le plan admirable du péristyle du Louvre, et qu'il allait, son ouvrage à la main, en solliciter l'exécution chez tous les grands de la cour, et chez tous les ministres; c'est lorsque le tyran écrasait, pour ainsi dire, de ses bienfaits un saltinbanque Italien, que Claude Perraut, né en France, et le plus grand architecte de l'Europe, ne peut obtenir un seul regard de Sa Majesté. Peu s'en fallut même que le dessein ridicule de Bernin ne fût préféré au plan sublime de

Claude Perraut, et que, par cette préférence humiliante et injuste, Claude Perraut, au lieu d'être récompensé, ne fut réellement puni d'avoir eu du génie.

Qu'on mette en parallèle les désagrémens nombreux qu'a essuyés Perraut, pour avoir composé un chef-d'œuvre, avec les innombrables faveurs qu'on a versées sur le Bernin, pour avoir tracé un mauvais croquis, et l'on verra avec quelle sagacité, quel discernement, et sur-tout quelle justice Louis XIV encourageait les talens.

Colbert, dira-t-on, a pourtant fait de grandes choses sous son règne, et ces grandes choses respirent encore sur le marbre et l'airain qu'il a animées : oui, certes, Colbert n'était pas sans quelque amour pour les arts, quoiqu'il ne s'y connut guères ; mais les heureuses idées qu'il a eues, est-ce le tyran qui les lui a inspirées ? est-ce le tyran qui les a fécondées ou agrandies ? Non, mais bien le petit conseil littéraire de Colbert, composé de Chapelain, Perraut, l'abbé de Bourzeis, l'abbé Cassagne et Charpentier, hommes vraiment amis des arts, des lettres et de la gloire de leur patrie. C'est là que se mûrissaient, que se développaient les grands desseins des peintres, des architectes, des poètes, des sculpteurs, etc. Et que faisait le tyran, tandis que les bons citoyens, auquel même ils étaient inconnus, s'occupaient des soins d'embellir la France des plus sublimes monumens ? Le tyran était alors à la chasse avec ses courtisans, ou s'ébatait en secret avec des catins. Tous les citoyens que je viens de nommer n'étaient pas rois, sans doute ; et le roi cependant usurpe leur gloire dans le temps où l'on attribuait aux rois toutes les vertus : ce frélon couronné s'empare du miel des abeilles actives ; et

voilà comme, dans tous les temps, les monarques français ont encouragé les arts en France.

Le siècle seul de Louis XIV pourrait m'en fournir mille autres exemples ; mais voyons si les papes ont été plus heureux que les rois, et n'épuisons pas un sujet si fécond et si riche, qu'il faudrait composer des volumes, ne fut-ce que pour l'ébaucher.

Léon X a passé pour un prince ami des arts ; il a même donné son nom au siècle qui l'a vu naître ; et l'on a dit, le siècle de Léon X, comme on dit le siècle d'Auguste ou de Louis XIV : faut-il en conclure que ce pape a rendu de grands services aux arts et aux lettres ? On se tromperait fort, et il me sera facile de prouver le contraire. Léon X était un Médicis ; et, comme tous les individus de cette maison, que le commerce avait extrêmement enrichie, il était fort enclin à la magnificence, au luxe, à la bonne chère et à tous les plaisirs qui en sont la suite ; élevé par des maîtres habiles, et ayant profité de leurs leçons, il avait plus de connaissances et de lumières que n'en ont ordinairement les jeunes automates royaux que l'on place sur le trône ; mais sa conduite a prouvé qu'il encouragea les arts par ostentation, beaucoup plus que par amour pour eux ; et les fruits qu'il leur fit porter, semblables à ceux qui viennent en serre chaude, n'eurent long-temps qu'une maturité factice, et n'ont transmis jusqu'à nous aucune espèce de saveur.

Léon X fit chercher les manuscrits des anciens, et employa pour cet objet des sommes considérables. Qu'il l'ait fait par ostentation ou par un autre sentiment, qu'importe ? Plusieurs manuscrits précieux ont été trouvés, grâce à ses soins, et à cet égard on ne lui doit que des éloges ; mais il n'était pas besoin d'être pape ou roi

pour cela. Léon X, simple particulier, aurait eu le même mérite ; et c'est à Jean de Médicis qu'on a cette obligation, beaucoup plus qu'à Léon dixième.

Léon X donna une bulle pour recommander la lecture des poèmes de l'Arioste ; et, certes, on ne peut pas dire que cette bulle ait servi en rien aux poèmes de l'Arioste, elle est oubliée depuis long-temps, et les poèmes sont restés dans la mémoire de tous les hommes qui savent lire.

Léon X, préférant la poésie aux autres arts, a versé principalement ses bienfaits sur la poésie, et plusieurs poètes ont été enrichis par ses largesses ; oui, mais quels étaient ces poètes qu'il a si fort encouragés ? Je vais tâcher d'en donner une idée : un certain Quernus, espèce de bouffon semblable à ceux qui, autrefois, étaient gagés par nos rois ; un certain Quernus, dis-je, qui avait été proclamé et couronné archipoète, favori de Léon X, se trouvait à tous les repas, et mangeait à la fenêtre les mets qu'on lui passait de main en main : faisait-il de bons vers ? on lui versait copieusement à boire le meilleur vin du pape ; ses vers étaient-ils mauvais ? on l'obligeait à boire ce vin avec beaucoup d'eau. Le pape entra même quelquefois en lice avec lui, et ils s'escrimaient poétiquement ensemble. Quernus commence un jour un impromptu par les vers suivans :

Archipoeta facit versus pro mille poetis.

Il hésite au second vers du Distique, il le cherche sans le trouver ; et le pape ajoute aussitôt :

Pro mille aliis archipoeta bibit.

D'autres poètes n'obtiennent de lui une audience qu'en lui faisant dire qu'ils avaient des vers nouveaux à lui

montrer ; que ces vers fussent bons ou mauvais , ils paraissaient admirables au S. Père lorsqu'il était loué , et l'auteur s'en retournait chez lui récompensé largement. N'était-il pas mention de lui dans les vers , le malin pontife payait les poètes avec leur propre monnaie ; c'est-à-dire , par des *impromptus* qu'il composait sur-le-champ ?

Est-ce encourager les talens que de les avilir à ce point ? et la poésie , qui est le langage des dieux , peut-elle s'abaisser au jargon des antichambres ; et celui qui en fait un commerce de bouffonnerie peut-il être justement appelé le restaurateur ou le protecteur des arts ?

Les poètes dont s'entourait Léon X avaient ou n'avaient point de talent ; je pense que cette proposition ne peut pas être contestée. S'ils en avaient , Léon X était vraiment coupable de les abaisser en se moquant d'eux , ou en les obligeant à ramper pour obtenir ses bonnes grâces ; au lieu de les encourager , il flétrissait , il dégradait les arts ; et , s'ils n'avaient point de talent , que lui servait de les accabler de récompenses ? Peu de véritables grands hommes ont fleuri sous son règne , et d'ailleurs il est mort trop jeune pour avoir eu beaucoup d'influence.

Léon X , quoique pape , ne croyait guère à la religion des papes , il s'en moquait lorsqu'il était seul avec ses amis ; et quelquefois il disait , en ricanant : *Oh ! la bonne fable que cete fable de Jésus crucifié , elle nous a valu bien de l'argent.* Léon X , quoique pape , paraissait avoir de la philosophie ; il s'était bien élevé au-dessus de presque tous les préjugés ; et c'est principalement sur cet article qu'il méritait quelques éloges ; ceux qu'on lui a prodigués sur d'autres articles n'ont pas été justifiés jusqu'à ce moment , et la postérité n'a point acquitté la

lettre de change qu'on avait tirée un peu légèrement sur son prétendu trésor de gloire.

Quant à Auguste, je n'en parlerai guères, et il serait assez inutile que j'en parlasse beaucoup. Auguste a eu le bon esprit de respecter les terres de Virgile dans le temps des guerres civiles d'Italie; et Virgile, qui était reconnaissant, comme le sont tous les grands poètes, a eu la bonhomie de dire, en parlant de lui : *Deus nobis hæc otia fecit*. Le reste de la gloire attribuée à Auguste appartient presque entièrement à Mécène. Mécène aimait extrêmement les arts et les lettres; c'était un intendant des menus sage et éclairé; il me rappelle ces teinturiers qui, de notre temps, ont fait les ouvrages de nos prétendus grands hommes : Alexandre eut la même adresse qu'Auguste; il respecta la maison de Pindare : mais croit-on bonnement que les talens de Pindare et de Virgile dépendaient d'Alexandre et d'Auguste, et que ces deux grands poètes n'auraient point fleuri sans eux ? C'est une erreur qui ne mérite pas même d'être réfutée.

On sait qu'Auguste remit sur leurs impositions, aux habitans de la ville de Cos, la somme de cent talens pour la Vénus Anadyomène; mais on sait aussi qu'il exila Ovide; et, certes, les métamorphoses valaient bien en poésie ce que valait en peinture ce chef-d'œuvre d'Appelle. On sait, malgré cette injustice envers Ovide (car il faut être juste, même envers les tyrans), on sait que les sciences et les arts fleurirent singulièrement sous le règne d'Auguste, et s'élevèrent à une perfection qui, depuis, n'a pu être égalée que par les Français, et qui n'a été surpassée par personne; mais, comme je l'ai dit, c'est à Mécène principalement qu'il faut

en rapporter la gloire , et non pas à Auguste : Auguste , d'ailleurs , venait d'hériter de toutes les richesses de Carthage et de toutes celles de la Grece ; il rebâtit Rome avec les ruines d'Athènes , et les briques des maisons consulaires s'enfuirent à l'aspect des marbres enlevés à ces deux républiques ; les tableaux , les statues , les édifices même des républicains furent transportés sur la terre du despotisme , et ce n'est jamais d'une autre manière que le despotisme s'est enrichi. A présent même , lorsque nos jeunes artistes vont à Rome pour étudier l'antique , pour copier d'après l'antique , n'est-ce pas des ouvrages grecs qu'ils entendent parler ? Et les plus belles statues de Rome , les plus belles du monde entier , ne sont-elles pas des statues grecques ? Les Grecs républicains , il faut en convenir , sont les seuls et véritables pères des arts en Europe ; et les monarchies n'ont fait que mettre à profit les grandes et sublimes idées des républiques ; les républicains ont été les architectes , et les sujets des rois ne sont encore et ne seront jamais que des manœuvres. Voyez si notre meilleur sculpteur ne met point toute sa gloire à imiter Phidias , et si nos poètes dramatiques ne sont pas fiers de copier Sophocle !

Le siècle de Louis XV , dira-t-on , peut-être , fut celui des grands philosophes ou du moins des grands écrivains en philosophie ; Voltaire , je l'avoue , J. J. Rousseau , Mabli , Raynal , Montesquieu , ont illustré ce siècle , qui , peut-être , n'est pas inférieur sur beaucoup de points à celui de Louis XIV ; mais qu'a fait pour eux ce Louis XV , dont le règne trop long fit tant de tort aux mœurs et aux vertus publiques , et qui , sans avoir le génie de Tibère pour le gouvernement , en avait tous les vices et toutes les monstrueuses habitudes ? ce qu'il

a fait pour eux, citoyens ? il a plusieurs fois exilé Voltaire, que des rois plus éclairés appelaient dans leur cours ; et ce qu'il y a de plus burlesque dans sa fureur contre ce grand homme, c'est qu'il était envieux de sa gloire, et jaloux de sa renommée. Le tyran Louis XV s'imaginait bonnement qu'un roi était quelque chose en comparaison d'un homme tel que Voltaire, et que faire quelques mauvais édits était un art plus difficile que de créer *Mérope* et *Mahomet*. Ce qu'il a fait pour eux, citoyens ? il a voulu faire brûler l'auteur d'*Emile*, du *Contrat Social*, auteur auquel vous rendez maintenant de si justes hommages. Ce qu'il a fait pour eux, enfin ? il a persécuté Montesquieu, en l'empêchant d'obtenir les honneurs académiques ; honneurs puérils, à la vérité, mais honneurs décernés aux plus grands écrivains de la nation, et auquel Montesquieu avait droit de prétendre ; il a privé l'auteur de la *Métromanie* de ces mêmes honneurs ; et il a banni de ses états cet abbé Raynal, qui, cessant tout-à-coup d'être prêtre, n'avait pas encore mérité de le redevenir. Ses ordres tyranniques, en un mot, ont rempli les cachots, durant cinquante années, d'écrivains plus ou moins illustres, de tout genre et de tout état, d'imprimeurs même, qui publiaient leurs ouvrages ; et la Bastille n'a été, pour ainsi dire, durant tout son règne, qu'une succursale du temple d'Apollon.

Tous ces écrivains cependant n'ont pas peu contribué, par leurs ouvrages, à éclairer la nation ; et plusieurs même ont si bien mérité de la patrie, que la patrie reconnaissante, plusieurs années après leur mort, leur a décerné les honneurs du Panthéon, honneurs un peu préférables à ceux de l'académie française. Dira-t-on que, pendant leur vie, ils ayent eu quelques obligations au

despote ? Le despote les a arrêtés dans leur vol au lieu de leur faciliter l'entrée de la carrière , le despote a cherché à les étouffer , à les environner de chaînes , au lieu de les en débarrasser ; c'est spontanément , c'est forcément que ces arbres vigoureux ont étendu leurs rameaux sur le sol de la France ; c'est par une espèce de prodige qu'ils ont triomphé des vents qui soufflaient sur eux pour les déraciner ; quoique frappés de stérilité en même-temps qu'ils ont été frappés de la foudre , plusieurs ont relevé avec orgueil leur front mutilé ; et c'est par l'effet du plus heureux naturel qu'ils ont porté les fruits les plus précieux.

Croit-on qu'ils n'en auraient pas porté davantage , si la France eût été république dès les premières années du règne de Louis XV ? Oh ! qu'un Montesquieu arrive maintenant ! qu'un Jean-Jacques nous apparaisse ! et l'on verra si l'un et l'autre ne sont pas également regardés comme les bienfaiteurs du monde , et si les hommages de tout bon citoyen ne voleront pas au-devant d'eux ? Que dis-je ? Montesquieu , de nos jours , n'eût pas été président , et les restes de féodalité , qui déparent ses ouvrages , ne tacheraient point sa mémoire d'une véritable souillure. Rousseau , peut-être , ne trouvant plus de rois ni de grands parmi nous , n'étalerait point aux regards cette misantropie farouche que les grands et les rois lui inspiraient avec tant de justice , et qui , s'extravasant de son âme républicaine , allait quelquefois affliger et même humilier des hommes dignes d'être ses amis.

On ne peut pas dire que Mabli , autre sage , qui a fait moins de bruit parmi nous , et qui ne fut pas moins utile , ait été encouragé par le monarque ; il n'en a pas même été connu , et n'a jamais désiré de l'être.

Je lui ai entendu dire bien des fois , lorsqu'on le félicitait sur ses ouvrages : laissez-là mes ouvrages , monsieur , celui qui les a composés n'est rien dans une monarchie , mais il aurait pu être quelque chose dans une république. Ces mots échappés à Mably , et que plusieurs personnes ont recueillis , ainsi que moi , ne donnent-ils pas la clef du sanctuaire de l'âme de Montesquieu , de Rousseau et de plusieurs autres de nos célèbres contemporains , oppressés du poids de la monarchie ? Oh ! oui , ils eussent été quelque chose dans une République ; leur génie , moins contraint , eût à coup-sûr jetté plus d'éclat ; libre des chaînes du despote , il eût agrandi la sphère de la liberté : et ne doit-on pas en conclure que , loin de favoriser l'essor du talent , les monarques , en général , ne font que l'arrêter et le rétrécir ?

Aux écrivains philosophiques près , quels grands artistes a vu naître le siècle de Louis XV ? on les compte ; les artistes médiocres y ont été si nombreux que je me garderai bien de les compter. Ce qu'il y a de plus fâcheux pour l'homme de génie , c'est que ces artistes médiocres lui faisaient la loi , et étaient seuls comblés des bienfaits du monarque. Les productions stropassées de M. Pierre , les toiles peintes de Vanloo , les tableaux érotiquement maniérés de Boucher , n'étaient guère dignes assurément ni des hommages du connaisseur véritable , ni des regards de la postérité. M. Pierre , cependant , jouissait de vingt mille livres de rente ; il était décoré du titre pompeux de premier peintre du roi : M. Pierre avait un carosse , un palais même ; et deux ou trois rivaux d'Apelle , qui existent encore , étaient logés à un cinquième étage , et traînaient à pied , dans la rue , leur fière et honorable infortune. On admire , sous le règne de Louis XV , une
foule

foule de petits tableaux charmans, représentant les amours et les graces, des pastels délicieux, des dessus de porte presque divins; mais où sont les tableaux d'histoire, majestueux et vraiment larges, dont ce règne pourra s'honorer? Il y a autant de différence entre les tableaux de ce règne et ceux des républiques anciennes, qu'il y en aurait en autrefois entre le boudoir de madame de Pompadour et le temple de Diane à Ephèse. Dira-t-on que les monarchies l'emportent sur les républiques dans tout ce qui regarde la culture et le progrès des beaux-arts?

Tant de preuves viennent à l'appui de l'opinion contraire, qu'il n'y a que le choix qui m'embarrasse; en effet, je viens de vous tracer une esquisse légère des siècles tant vantés de François I^{er}., de Louis XIV, de Léon X, d'Auguste et même de Louis XV: vous y avez vu que ces prétendus restaurateurs des lettres n'en ont été que les destructeurs, ou que, semblables du moins à la mouche du coche, si le char des talens est monté au sommet du parnasse, ils n'ont pas même eu la gloire de lui donner un coup de main. Je vous ai peint le salpêtre du génie, que les tyrans enfermaient entre des rochers, éclatant au milieu d'eux malgré les obstacles, et les brisant avec fracas. Je vous ai peint le génie planant sur la tête des monarques Français, malgré les monarques eux-mêmes, et malgré leurs satellites; ce qui prouve que la France est en quelque sorte la terre natale du génie; et je n'ai pas fait une assertion que je ne l'aie prouvée par des faits. Que diriez-vous maintenant, si je vous prouvais, par des faits non moins évidens, que les beaux-arts n'ont fleuri véritablement et n'ont brillé d'un éclat original et créateur que dans Athènes

républicaine , et qu'Athènes seule a été le foyer d'où sont partis de tous côtés les rayons lumineux qui ont éclairé le reste de l'univers , vous ne voudriez pas me croire , peut-être ; eh bien , ouvrez les anciennes histoires , ouvrez sur-tout Plutarque , et lisez la vie de Périclès.

C'était un Midas , nommé le marquis de Marigni , que Louis XV avait mis à la tête des sciences et des arts : c'était Phidias , le plus habile sculpteur du monde , que Périclès avait nommé intendant de tous les ouvrages qu'il faisait faire pour l'ornement de la ville d'Athènes. Quelle différence entre Phidias et le marquis de Marigni ! quelle différence , sur-tout , entre Périclès et Louis XV ! Jamais une monarchie a-t-elle été aussi féconde en grands hommes qu'Athènes , sous le règne de Périclès ! qu'Athènes tant qu'elle a été république ? Qu'on se rappelle qu'après les batailles glorieuses de Marathon , de Salamine et de Platée , cette ville fut la première du monde pour l'opulence de ses habitans , la majestueuse simplicité de ses édifices publics , la pompe de ses spectacles , de ses fêtes , de ses jeux et de ses moindres amusemens : qu'on se rappelle , en un mot , que ce peuple était libre , et le plus habile pour les arts qu'il y ait jamais eu dans l'univers ; je ne détaillerai point ici le nombre des chefs-d'œuvres que ses artistes ont fait éclore ; il n'entre pas dans mon sujet d'en faire l'énumération ; je dirai seulement que ces chefs-d'œuvres , jetés ça et là par les révolutions successives qui ont agité et bouleversé le globe , ont servi et serviront à jamais de modèles aux divers peuples qui l'habitent , et qu'ils ne doivent jamais s'en écarter , s'ils veulent conserver l'idée du beau et du vrai dans toute leur étendue : je dirai ce que j'ai dit

plus haut, parce qu'on ne saurait trop répéter des vérités incontestables ; je dirai que les siècles si fameux de Léon X, de Louis XIV et d'Auguste, n'ont dû toute leur splendeur qu'aux beaux siècles de la république d'Athènes ; qu'Horace, peut-être, n'eut point existé sans Pindare, Virgile sans Homère, Sadolet et Bembe sans Callimaque, Racine et Corneille sans Euripide et Sophocle, la Bruyere sans Théophraste, etc. ; et que les Monarchies, si fières de leurs richesses, les doivent toutes aux républiques ; que les rois ont fait bâtir des temples et des édifices à l'instar des temples et des édifices républicains ; et que si les débris de ces républicains pouvaient être ramassés, ils seraient supérieurs encore aux prétendus chefs-d'œuvres composés par des mains esclaves, semblables à ces restes de vieilles colonnes qui gissent à Rome dans le *Campo Vaccino*, et qui sont estimés des connaisseurs mille fois plus que de superbes palais. On les croit morts depuis long-temps ces immortels républicains d'Athènes ; ils vivent dans nos livres, dans nos rues, dans nos maisons, dans nos habits même, et sur-tout dans notre langage ; nous parlons grec en partie ; la plupart de nos usages nous viennent de la Grece ; nos tableaux, nos statues sont imités des Grecs ; et notre architecture est une imitation imparfaite de l'architecture grecque (1). Plus nous approchons des

(1) J'ai cherché à prouver, dans ce Discours, que les monarchies ont hérité médiatement des trésors scientifiques des républiques anciennes, et que les républiques ont enrichi les royaumes de leurs débris. — Grégoire va plus loin que moi, il prouve que c'est immédiatement que les monarchies ont hérité des républiques, et je m'appuie de

Grecs, plus nous sommes près de la perfection ; plus nous nous en éloignons , plus nous sommes loin d'elle , et par conséquent de la nature : qu'on juge des progrès que nous ferons désormais dans les arts , puisque nous venons d'acquérir les seuls trésors qui nous manquaient pour leur ressembler parfaitement , la liberté et la République.

Ne voit-on pas le Corps Législatif et le Directoire , suivant une morale opposée à celle que les rois ont suivie , régénérer les arts sans aucun détriment pour le commerce et l'agriculture ? François I^{er.} , par exemple , avait peuplé la France de moines et de savans ; et la France , grace aux bienfaisans décrets de la Convention , sera désormais peuplée de laboureurs , de marchands , d'artisans , de soldats ; et comme elle ne leur a point défendu de devenir savans , ou de se perfectionner dans les arts , la France pourra-t-elle jamais manquer de savans ou d'artistes ? François I^{er.} remplit le barreau de chicaneurs , les chaires de disputeurs , et les cloîtres de fainéans : la Convention a supprimé les moines , et a transformé leurs cloîtres en ateliers ; elle a chassé des grandes villes les oisifs qui n'y faisaient rien , pour les rendre à la culture des terres ; et , simplifiant l'immense dédale des lois ,

son autorité avec d'autant plus de plaisir qu'il a toujours été dirigé par des intentions patriotiques et républicaines.

Grégoire a fait à la Convention , le 9 vendémiaire de l'an 3 , un rapport éloquent sur les destructions opérées par le vandalisme ; et voici les expressions dont il se sert : Les Romains , devenus maîtres d'Athènes , eurent l'industrie de faire scier au pic le ciment sur lequel était appliqué une fresque magnifique ; on la vit arriver à Rome sans être endommagée par les suites d'une opération si violente.

elle a réduit le code et le digeste à la touchante loi naturelle. François I^{er}. et d'autres monarques avaient augmenté à l'infini le nombre des hommes inutiles ; et la paresse et l'inutilité sont aux yeux de nos législateurs des crimes capitaux. Les poètes, sous Léon X et sous d'autres despotes, étaient obligés, pour avoir à dîner, de composer de mauvais vers ; on les humiliait, on les flétrissait par cet usage tyrannique ; et le Corps Législatif les ennoblit et leur élève l'âme, en leur donnant une place honorable dans les fêtes républicaines. Lequel est-ce du Corps Législatif ou de François premier, de Léon X et des autres tyrans religieux ou profanes, qui a rendu le plus de services aux beaux-arts et aux sciences ? faut-il le demander ? Les représentans d'un grand peuple, c'est-à-dire, le peuple lui-même, ne font jamais rien de contraire à ses véritables intérêts ; et les rois, même avec les meilleures intentions, ressemblent aux harpies, qui gâtent tout ce qu'elles touchent.

Et pourquoi ne voudrait-on pas qu'il soit permis de raisonner, de sentir et de peindre dans les républiques comme dans les monarchies ? Un royaliste a-t-il le cerveau mieux organisé que celui d'un républicain, et les hommes ne sont-ils pas faits de même dans tous les gouvernemens possibles ? Je dirai plus : le peintre de taverne se sert des mêmes couleurs que le Corrège et Raphaël ; c'est par le goût, la méthode et le génie que le Corrège et Raphaël l'emportent sur le peintre de taverne, pourquoi ne voudrait-on pas qu'il en fût de même entre les artistes d'une monarchie et les artistes républicains ? Tu assortis mal les couleurs toi, peintre monarchique ; tu les assortis bien toi, peintre républicain ; c'est donc à toi que je donnerai la palme : mais pourquoi

a-tu cet avantage sur ton rival, peintre ou poëte d'une république, parce que vous jouissez l'un et l'autre d'une liberté que votre rival n'a point. Le rossignol chante bien quand il est en cage, mais entendez-le au milieu d'une forêt, et lorsqu'il peut à son gré voltiger de branche en branche : ses accords ne sont-ils pas mille fois plus doux, plus harmonieux et plus tendres ?

C'est la liberté de la presse que j'ai en vue dans cette comparaison du rossignol encagé et du rossignol hors de la cage ; cette liberté existe dans les républiques vraiment démocratiques, ainsi que la liberté de la pensée ; elle ne peut, en aucune manière, exister dans les monarchies ; elle n'a jamais existé en France tant que nous avons eu des rois. Qu'on ose soutenir que les arts et les talens fleurissent plus dans les monarchies que dans les républiques.

Des intérêts privés occupent seuls l'artiste monarchique ; ce sont des intérêts vastes et généraux, qui mettent aux mains du républicain le compas ou la lyre, le burin ou le pinceau, qui le poussent à la tribune du Sénat ou à celle du Lycée..... Vos aigles du barreau, tant vantés avant la révolution, qu'est-ce que leurs plaidoyers vous présentent ? la défense ingénieuse de tel ou tel individu, qui n'influaient en rien sur le bonheur ou le malheur du peuple. Que voyez-vous dans les harangues de Démosthènes et Cicéron, et dans celles des orateurs qui, depuis la révolution, ont mérité de leur être comparés ? vous y voyez que ces grands hommes n'ont jamais traité que des questions grandes et majestueuses, que des sujets qui s'étendaient à tout, et qui, par leur latitude, embrassaient, pour ainsi-dire, les deux pôles du monde. Vous y voyez..... mais vais-je entamer

minutieusement l'énumération des progrès que les beaux-arts ont fait en France depuis que son gouvernement est républicain ? cette énumération doit être fondue à grand traits dans mon poëme ; et si elle n'y était pas , il serait bien ridicule que je la fisse dans ma préface.

On me dira , pour dernière objection , le monarque accorde des récompenses ; il fait vivre ainsi le talent que l'indigence opprimerait , et procure une nouvelle énergie à celui qui a de quoi vivre ; mais la nation n'en accorde-t-elle pas aussi , et n'est-il pas plus glorieux d'en recevoir de sa main que de celle d'un tyran ? La Convention n'a-t-elle pas ouvert plusieurs concours , où les peintres , les musiciens , les poëtes remporteront des prix sous les yeux du public lui-même ; et lequel vaut mieux , je vous prie , d'être couronné de lauriers dans une fête nationale , ou d'obtenir un pour-boire dans une antichambre ? Ah ! les couronnes civiques , murales ou obsidionales , valaient bien , chez les Romains , toutes les pensions d'Auguste ; et toutes les pensions de Louis XIV ne valaient pas une mention honorable obtenue aujourd'hui au procès-verbal du Corps Législatif. On ne peut , sans s'avilir , accepter un présent d'un roi ; une nation n'en fait que pour rendre hommage à la vertu ou au génie ; et c'est dans ce cas seulement , que celui qui reçoit doit être plus reconnaissant que celui qui donne.

On sera peut-être étonné que , dans mon poëme , je n'aye point parlé du progrès des sciences , qui , depuis le gouvernement républicain , a été plus rapide encore que celui des arts ; la matière était riche , et m'aurait fourni de belles tirades : la chimie , sur-tout , s'est perfectionnée de la manière la plus étonnante ; semblable à Armide , elle n'a fait que donner un coup de baguette , et des

ateliers d'armes et de salpêtre se sont élevés de toute part : la chirurgie a réparé les maux de la guerre ;² et les cicatrices de nos soldats , fermées , attestent son zèle et son activité : la médecine même a fait des prodiges qu'on n'avait pas lieu d'attendre d'elle : d'autres sciences bien-faitrices ont éteint la foudre que les tyrans nous ont lancée , et rien n'a pu arrêter celle que nous avons renvoyée aux tyrans : j'aurais pu célébrer ces divers miracles , ils n'étaient pas moins dignes d'être chantés que ceux de la poésie , de la peinture , de l'architecture , je l'avoue , mais mon poëme était déjà bien long , et il ne faut pas fatiguer ses lecteurs , même en disant la vérité.

Lisez d'ailleurs le journal d'agriculture et des arts , vous y verrez chaque jour de nouvelles découvertes.

LE PROGRÈS DES ARTS

DANS LA RÉPUBLIQUE.

LORSQUE d'une assemblée (1) on est le secrétaire
Il faut parler souvent , et plus souvent se taire ;
Ne rien dire de trop ; du sage est la vertu ,
J'espère le prouver dans ces vers impromptu
Que ma muse légère , au gré de son caprice ,
Va deux à deux ranger sans beaucoup d'artifice.
A quoi me serviraient ces chants ambitieux
Qui partant de très-bas pour monter dans les cieux ,
Prennent pompeusement un essor gigantesque ?
L'exagération est la sœur du burlesque ,
Et la simplicité vaut mieux qu'un vain éclat.
La Fontaine est charmant , Ronsard est froid et plat.

Lorsqu'après d'un bureau , peu voisin du permesse ,
Je rédigeais des lois que dicta la sagesse ,
Deux artistes fameux vinrent un beau matin
Me prier d'éclairer leur esprit incertain ,
Et tous deux peu d'accord sur un grave chapitre
Daignent , dans leurs débats , me choisir pour arbitre.
Le premier, de *Guillot* portait jadis le nom ;
Mais il l'a remplacé par celui de *Caton* ,
Et de ce grand Romain il croit être l'émule.
Laisant à son rival un orgueil ridicule ,
L'autre s'appèle *Jean* : sans en être confus ,
Et ne veut rien devoir qu'à ses propres vertus.

(1) L'auteur était secrétaire de l'assemblée générale de la section lorsqu'il commença ce poème.



Votre ame de douleur n'est-elle pas saisie ,
 Me dit monsieur Caton ? l'auguste poésie
 Voit son éclat s'éteindre et pâlir ses attraits.
 Le temple de mémoire est chargé de Ciprès ,
 Les beaux-arts sont en deuil , les muses sont muettes ,
 Et le peintre est forcé de briser ses palettes.
 Des enfans d'Apollon , mornes , silencieux
 On n'entend plus les chants retentir jusqu'aux cieux ;
 Thalie et Melpomène au sommeil sont livrées.

Des modernes Xeuvis, faibles, décolorées,
 Les toiles n'offrent plus qu'un vernis imposteur
 Qui ne dit rien aux sens, ne parle point au cœur
 Et l'oreille et les yeux restent sans exercice.
 Pour vos pareils et vous n'est-ce pas un supplice ?
 La révolution a tué les talens ,
 Ces flambeaux de l'esprit jadis étincelans
 Ne jettent plus hélas ! qu'une faible lumière ;
 Que dis-je ? ils sont éteints , et l'éclipse est entière.

Y pensés-vous , monsieur ? Quel démon envieux
 Lui répondis-je alors , a fasciné vos yeux ?
 Les beaux-arts autrefois n'étaient-ils pas esclaves
 Des tyrans odieux qui forgeaient nos entraves ?
 N'étaient-ils pas soumis à leurs bizarres loix ?
 Ne les a-t-on pas vus aux caprices des rois
 Prostituer ensemble et leurs soins et leurs veilles ,
 Et profaner ainsi les plus rares merveilles ?
 Ce Quinaut , dont l'europe admire les doux sons ,
 Défiait Louis dans ses molles chansons.
 Louis, de Fénelon persécuteur infâme ,
 Qui prit un vain orgueil pour la grandeur de l'âme ,
 Et qui de ses sujets oppresseur et bourreau ,
 Sur des tas de lauriers éleva leur tombeau.
 Louis, de Despréaux deshonna les pages
 Et de Molière même il souilla les ouvrages ;



Que dis-je ! Il est par-tout , et le marbre et l'airain ;
 Multipliant Louis , du peuple souverain
 N'ont-ils pas mille fois insulté la puissance ?
 Ce cardinal altier , qui règna sur la France ,
 Et qui méconnaissant les plus augustes lois
 Du peuple dans sa main rassembla tous les droits ,
 Est-ce pour protéger les talens , le génie
 Que jadis il fonda la docte académie ?
 Non , ce grand Richelieu de nos jours baffoué
 Par quarante flatteurs voulut être loué ;
 Il y réussit trop : leur encens inodore
 De ses tristes vapeurs infecte l'air encore

Comme tout est changé depuis l'heureux moment ,
 Où de vivre sans rois le peuple a fait serment !
 Comme la vérité succède à l'imposture !

Voyés de toute part l'antique agriculture
 Aggrandir son domaine et rentrer dans les champs ,
 Que de Plutus sur elle usurpaient les enfans.
 Voyés tous ces jardins , tous ces parcs infertiles
 Plantés d'arbres , de fleurs pompeusement stériles
 Offrir comme autrefois , agréables vergers ,
 Un bercail aux troupeaux , un asyle aux bergers ,
 Et sur un sol heureux accélérant l'automne ,
 Joindre aux dons de Cérès les présents de Pomone.

Un monstre , nommé *Fisc* , du sage laboureur
 Dévorait les travaux et buvait la sueur ,
 Ce monstre a disparu : le laboureur tranquille
 Ne voit plus s'attrouper autour de son asyle ,
 Ces animaux rongeurs qui , sortis des forêts ,
 Consommaient à l'envi l'espoir de ses guerêts.
 Il dirige à son gré les eaux de ses prairies ,
 Greffe des arbrisseaux sur les ondes taries ;
 Fait paître des brebis où nageaient les poissons ,
 Et du sein des marais fait sortir des moissons.

Voyés , voyés encor la fière architecture
Suivre dans ses progrès la simple agriculture :

Ce n'est plus le tombeau d'un ministre inhumain
Où d'un prêtre menteur que façonne sa main,
Ce n'est plus un palais , plus un dôme superbe
Pour loger d'un tyran le fils encore imberbe ,
Non , tous républicains nos vitruves nouveaux
S'honorent par le choix de leurs mâles travaux.
Ici , d'un pritanée au lois servant de temple ,
Que du peuple déjà l'œil admire et contemple
Le compas à la main ils tracent le contour ;
Plus loin , sans craindre Rome et sa pieuse cour
Du Panthéon Français enoblissant l'usage
De l'immortel Soufflot (1) ils achèvent l'ouvrage ;
Ils y préparent l'urne , asyle des vertus
Ou bientôt revivront nos modernes Brutus ,
Et déjà s'élevant sur des palmes civiques
Les mânes de Rousseau planent sous ses portiques.

Voyés , voyés sur-tout ce Louvre où tant de fois
Un peuple esclave encor vint adorer ses rois ;
Allés-y contempler les nombreuses merveilles ,
Qui du grand Raphaël ont illustré les veilles ;
Et qui de tous côtés attirent les regards ,
Voyés y rassemblés les chefs-d'œuvres épars
De l'Albane , du guide et du brillant corrège
Dont les tendres amours composent le cortège.
Quelle ville a jamais réuni sur ses bords
De plus riches dépôts , de plus rares trésors ?
Serait-ce *Herculanum* qui gît encor sous l'herbe ?
La pompeuse Milan ? Florence la superbe ?
Serait-ce Rome enfin ? Rome , à la vérité ,
Vit jadis en ses murs naître la liberté ;

(1) Tout le monde sait que c'est le célèbre Soufflot qui a commencé l'église de Sainte-Geneviève , actuellement le Panthéon.

Mais aux genoux d'un prêtre elle rampe en esclave ,
 Et Paris maintenant voit son joug et le brave.
 Les arts n'habitent point où des tyrans sacrés
 Par un peuple avili veulent être adorés ;
 Paris n'a plus de rois , la liberté s'y fonde ,
 Paris doit l'emporter sur le reste du monde ;
 Paris *l'emportera* Ce Musée enchanteur ,
 Où par-tout respandit le génie inventeur ,
 Voit d'élèves nombreux une troupe hardie ,
 Qui , les crayons en main , nuit et jour s'étudie
 A marcher sur les pas des maîtres immortels :
 Elle s'occupe moins à parer les autels
 Des emblèmes pieux qu'à Rome l'on révère ,
 Son génie est armé d'un style plus sévère ,
 La révolution a taillé ses pinceaux
 Et c'est la liberté qui vit dans ses tableaux.

Ici , des sénateurs (1) le serment mémorable ,
 Sur la toile animé fait pâlir le coupable ,
 Qui lâche déserteur des lois de son pays
 Osa les violer à d'autres lois soumis ;
 Plus loin de nos guerriers retraçant la victoire ,
 S'élève un obélisque où respire leur gloire ,
 Et par-tout le burin l'aiguille ou le ciseau
 Rendent au vrai courage un hommage nouveau.

Où courent ces enfans de Miron et d'Appelle ?
 A de nouveaux lauriers Benezech (2) les appelle
 Benezech leur a dit : consacrés vos moments
 A vous rendre immortels par de grands monumens ;
 Qu'avec simplicité dans nos places publiques ,
 Ils s'élèvent vainqueurs des merveilles antiques ;

(1) Allusion au tableau représenant le fameux serment du jeu de paume.

(2) Allusion à l'appel aux artistes, du ministre de l'intérieur Placard, qui a été affiché dans tout Paris au mois de floréal de l'an 4, et qui respire l'amour des arts et de la Patrie.

Qu'ils content notre histoire à la postérité ,
 Nos succès , nos revers , et que la liberté
 S'y montre sans orgueil sur les débris des trônes ,
 Et foulant à ses pieds le sceptre et les couronnes ,
 Que le marbre en un mot , au sortir de vos mains ,
 Quoique silencieux parle à tous les humains.

Ce qu'a dit Benezech ma muse le répète ,
 Et charmé des conseils du ministre poète ,
 Je vous dirai : monsieur , consacrés vos momens
 A vous rendre immortel par de grands monumens ;
 Aux artistes français on ouvre la carrière ,
 Le signal est donné : partés de la barrière
 Et courant avec eux dans un sentier nouveau ,
 Dessinés un Franklin , modelés un Rousseau.
 Du Thermidor sauveur retracés la peinture ,
 Calomnier les arts est l'art de l'imposture ;
 Et cet *art est* facile. Osés par vòs travaux ,
 Au lieu de les blamer , surpasser vos rivaux ;
 Et prouvés , aux talens devenu plus sensible ,
 Qu'à des républicains il n'est rien d'impossible.

On ne voit plus , dit-on , la faveur des Césars ,
 Comme autrefois à Rome encourager les arts,
 Eh ! pourquoi recueillir ces rumeurs mensongères ?
 De nos droits reconquis les cinq dépositaires
 N'ont-ils pas aux talens ouvert plus d'un sentier ?
 Ils ont daigné sourire à mon calendrier
 Au moment où Graccus (1) concevait l'espérance
 De renverser les loix qui gouvernent la France ,
 Et tandis que leur bras arrêtait ses fureurs ,
 Ils rendaient à la vie un (2) amant des Neuf Soeurs.

(1) Allusion à la conspiration découverte le 22 floréal.

(2) Voici la lettre honorable que le Directoire Exécutif m'a fait écrire par le citoyen Merlin , ministre de la police , lorsque

Travaillés, mérités qu'au nom de la patrie
 Ils accueillent un jour votre noble industrie,
 Ce n'est que par les lois qu'ils prétendent régner,
 Ce n'est que la vertu qu'ils veulent enseigner.
 Elle marche modeste au milieu des extrêmes,
 C'est-elle dont la main tresse leurs diadèmes.

Mais j'ai beau vous prêcher, je vois dans vos regards
 Que votre ame se plaît à déprimer les arts;
 Que vous ressemblés moins à Caton qu'à Zoïle.
 Eh ! bien puisque je fais un sermon inutile,
 Plus habile que moi *Jean* va me seconder,
 Et pour la même cause il va soudain plaider;
Jean viens à mon secours et terrasse l'envie
 Dans le sein des beaux-arts *Jean* a coulé sa vie;
 Il est sculpteur et peintre, et les fils d'Appollon
 L'ont vu plus d'une fois dans le sacré valon,
 Se mêler à leurs jeux, partager leur délire,
 Et les défier même au combat de la lire;
 Les presses de Didot, sous ses mains ont gémi
 Il fut de cet *artiste* et l'élève et l'ami,
 Dans la discussion le voilà qui s'embarque.

Monsieur Caton, dit-il à l'injuste Aristarque,
 Vous souvient-il du temps où plongé dans les fers
 L'art de l'imprimerie, art fléau des pervers,

je lui ai envoyé mon poëme sur le calendrier républicain, suivi
 d'odes sur les victoires de la République, etc.

« J'ai mis sous les yeux du Directoire Exécutif, citoyen, le
 compte avantageux qui m'a été rendu de l'ouvrage que vous
 m'avez fait parvenir par l'entremise du bureau central. Le Direc-
 toire s'est empressé de rendre justice à vos talens littéraires, et
 surtout à votre zèle patriotique. Il m'a chargé de vous faire con-
 naître qu'il prenait six cents exemplaires de cet ouvrage. Je me
 félicite d'avoir à vous annoncer cette nouvelle flatteuse, c'est une
 occasion pour moi de vous témoigner combien je vois avec plaisir
 que vous consacrés vos veilles à l'affermissement de la Répu-
 blique. Puisse un si bel exemple être suivi de tous les écrivains!
 Salut et fraternité.

Signé MERCIER.



N'osait lever qu'à peine un front pusillanime ;
 La terreur comprimant son essor magnanime
 Trop de fois, je l'avoue, arrêté dans son cours
 A l'affreux despotisme il prêta son secours,
 Trop de fois il servit la sombre intolérance,
 Les superstitions filles de l'ignorance,
 Et parut trop soumis aux chaînes du censeur ;
 Quel dieu restitua ses ailes au penseur,
 Et par d'heureux efforts rendit la presse libre ?
 C'est le peuple français, quand des peuples du Tibre,
 Rival audacieux, il reconquit ses droits
 Et tua les tyrans, pour n'obéir qu'aux lois.
 Depuis cet heureux jour, du couchant à l'aurore
 Combien de vérités ne voit-on pas éclore ?
 L'instruction d'abord concentrée à Paris
 Répandait ses clartés sur quelques beaux esprits,
 Et semblait vouloir fuir le séjour des campagnes,
 Les sciences enfin sont les douces compagnes
 Du laboureur paisible et du simple berger :
 Attentifs le matin aux soins de leur verger
 Ils regagnent le soir leur toit héréditaire,
 Pour y lire des lois le code salulaire ;
 Et là, rangés en cercle, à l'imberbe pasteur
 Ils enseignent déjà l'art du législateur.
 Le savoir aujourd'hui semblable à la lumière
 Que répand le soleil dans sa vaste carrière,
 De toute parts éclate, et luit de tout côté ;
 L'homme libre s'instruit, l'esclave est hébété,
 Et pour tenir la terre à son joug asservie
 L'ignorance fit pacte avec la tyrannie.
 L'ignorance pâlit au seul nom des Français,
 Et contemple en fureur nos rapides succès,
 En pourriez-vous douter ? Courez à ces spectacles
 Où les muses jadis étalaient leurs miracles ;
 Là, Thalie en riant, vient couronner de fleurs
 La liberté sacrée, idole de nos cœurs ;



Et Melpomène encore y fait verser des larmes.
 Que dis-je ? Elle s'y montre avec de nouveaux charmes
 Les Gracchus de Chénier (1) ont illustré le nom ,
 Et Légouvé finit le portrait de Néron ,
 Portrait qui, réchauffant l'amour de la patrie ,
 Dans toute sa laideur offre la tyrannie.
 Par mille visions le roi Georges conduit ,
 Va coucher au Betlam que lui-même a construit ;
 Et la papesse Jeanne accouche en plein théâtre ;
 Le Vaudeville même avec un air folâtre
 Des peuples opprimés chante gaiement les droits ,
 Et fait rire aux dépens des prêtres et des rois ,
 Tyrans qui comprimaient sa douce fantaisie.

Amante des beaux vers , sœur de la poésie
 La musique à son tour , par ses mâles accens ,
 Est-elle parvenue à réveiller vos sens ?
 Vous ne répondez pas , un orgueilleux sourire
 Sur vos lèvres errant , dit plus qu'il n'en veut dire.
 Eh ! bien ouvrez l'oreille aux modernes concerts
 Dont les républicains font retentir les airs.
 Quel pouvoir n'ont-ils pas sur mon âme enchantée ?
 L'hymne des Marseillais vaut tous ceux de Tirtée
 Et des sons de Gossec quand il est revêtu ,
 Quel tyran sous ses traits n'est-il pas abattu ?
 Orphée ainsi jadis subjuga le Cocite.

C'est l'histoire sur-tout , c'est l'art du grand Tacite ,
 Qui changeant de couleurs va changer de pinceaux ?
 Tout un peuple debout ! Quel champ pour ses tableaux ?

(1) Ce vers et les neuf suivants font allusion à plusieurs pièces de théâtre vraiment démocratiques , qui ont été représentées sur différens théâtre de Paris. Le Betlam est à Londres ce qu'on appelle à Paris les Petites-Maisons.

Desale, entends mes vœux (1) ! ta plume courageuse
 Suivant la liberté dans sa course orageuse
 Est digne de la peindre et de la faire aimer.
 Tu vis d'un saint courroux tout le peuple s'armer,
 Tu vis naître et fleurir les lois républicaines ;
 Laisse Barthélemi ressusciter Athènes,
 Athènes est dans Paris : d'un peuple tout nouveau
 Peins les nouvelles mœurs, et qu'à ce grand tableau
 Le Français admirant la muse qui te guide,
 Reconnaisse à-la-fois Plutarque et Thucydide ;
 Plutarque a raconté les faits de ses ayeux,
 Tu vis le peuple agir, le peuple est sous tes yeux.

Je ne vous parle point de l'art des Démosthènes,
 Art qui brilla long-temps dans Rome et dans Athènes,
 Et qui toujours en France, esclave de nos rois,
 N'osant aux plus cruels faire entendre sa voix
 Ne put entre eux et nous rétablir l'équilibre ;
 Il n'est des orateurs que chez un peuple libre :
 Le trône des tyrans en France est renversé,
 Le peuple est maître enfin, et leur règne est passé.
 Comptez aussi, comptez les orateurs sublimes
 Qu'arma la liberté de fureurs légitimes,
 Et qui de Démosthènes, intrépides rivaux,
 Ont glacé de terreur les Philippes nouveaux ;

(1) Le citoyen Desale Delisle est auteur de *la Philosophie de la Nature, du monde primitif* et surtout de *l'Histoire des Hommes*, l'un des plus beaux monumens de littérature de ce siècle ; personne n'est plus en état que lui d'écrire l'histoire de la révolution ; style élégant, amour de la vérité, amour de l'ordre, rien ne lui manque. Ce qui doit surtout intéresser en sa faveur, c'est qu'il a été victime de toutes ces vertus sous le règne affreux de la terreur, que sept mois d'une prison horrible ne l'empêchent point d'aimer sa patrie, et qu'il sacrifieroit sa vie, s'il le falloit, pour son bonheur. Delisle Desales a été nommé, par le Directoire exécutif, membre de l'institut national, pour la partie de l'histoire, et ce choix a été approuvé de tous les gens de bien.

Entendez-les tonner du haut de la Tribune,
 S'y presser à la voix de la mère commune,
 Et pour la soutenir, variant leurs couleurs,
 Y prodiguer ensemble et la foudre et les fleurs;
 Vingt siècles ont produit deux orateurs célèbres,
 Que de noms tout-à-coup sont sortis des ténèbres,
 Quand le Sénat français, trois fois renouvelé,
 Par les ordres du peuple à Paris assemblé
 A fait voir, déployant sa grandeur infinie,
 Le génie étonné de l'aspect du génie.
 Des traîtres, je l'avoue, amis secrets des rois
 Ont long-temps retardé le triomphe des lois:
 Ils ont mis à leur place une terreur funeste;
 Mais le peuple est sauvé, la justice lui reste;
 La justice à la fin succède à la terreur,
 Le soleil des beaux-arts à la nuit de l'erreur;
 Et je vois revenir dans la nouvelle Athènes
 La muse qui jadis inspira Démosthènes.

Et comment l'éloquence, arrachée au tombeau,
 Verrait-elle aujourd'hui s'éteindre son flambeau?
 Un peuple est-il muet ou froid en son langage
 Quand il sort des liens d'un honteux esclavage,
 Et quand pour affermir sa chère liberté
 Il faut combattre encor, vaincre de tout côté;
 Quand il faut démasquer le pontife de Rome
 Et propager partout les droits sacrés de l'homme?

Autrefois, il est vrai, dans un pieux sermon,
 Un prêtre enseignait l'art de vaincre le démon;
 Et dans une oraison, qu'on appelait funèbre,
 Il exaltait le vice et le rendait célèbre.
 La chaire eut des Fléchiers, le bareau des Cochins.
 Fléchier peuplait les cieus de saintes et de saints,
 Et le moindre avocat, pour la moindre parole,
 Faisait à ses cliens payer une pistole;
 C'était un doux métier : mais ces grands orateurs,
 Du peuple froids amis, des rois lâches flatteurs,



Du vaisseau de l'Etat empêchant le naufrage ,
 Savaient-ils conjurer ou prévoir un orage ?
 Savaient-ils étouffer l'hydre des factions ?
 Décerner un salaire aux grandes actions ?
 Mettre à l'ordre du jour les mœurs et la justice ?
 Du perfide étranger confondre la malice ?
 Régnèrent-ils par la loi ? Ce n'est que d'aujourd'hui
 Que l'art de l'orateur aux vertus sert d'appui ;
 Qu'il règle des Français les hautes destinées ,
 Et qu'il jete à leurs pieds les têtes couronnées.

Vous disiez tout-à-l'heure, en dépit du bon sens,
 La révolution a tué les talens ;
 Elle a tué les sots , mais non pas le génie ;
 L'ignorance est passée avec la tyrannie ,
 Et de la liberté le flambeau radieux ,
 Va sans les éblouir éclairer tous les yeux.

Oseront-ils encor , les modernes vandales ,
 Des temples ruinés étaler les scandales ?
 Grégoire les attend : au sein de la terreur ;
 Grégoire a noblement repoussé leur fureur.
 Qu'ils tremblent ! imitant le Dieu de la lumière ,
 Il garde à ces Pitons une flèche dernière.
 Qu'ils tremblent ! Desaudrai (1) du Lycée amoureux
 Est prêt à seconder ses efforts généreux ,

(1) Desaudrai et Grégoire sont les deux hommes qui , sous le règne de la terreur , ont montré, ce me semble, le plus de courage en faveur des sciences et des arts. Grégoire a tonné contre le vandalisme au milieu des Vandales ; et Desaudrai , malgré les fureurs révolutionnaires , a tenu constamment et sans interruption les séances du Lycée des Arts. Au moment où j'écris , il est arrivé à la quarante-unième. Quel prodige ! grace aux soins , au zèle et à la prudence du pilote , le vaisseau d'Apollon n'a point fait naufrage , quoiqu'il ait souffert tous les orages et vogué à travers tous les écueils.



Auprès de ce Lycée on vit l'intolérance
 Elever des autels où siégeait l'ignorance.
 Il les a mis en poudre et le palais des arts ,
 Grace à lui désormais ne court plus de hasards.

A cet aveu naïf, monsieur Caton s'irrite,
 Il veut par de grands mots nous prouver son mérite,
 Il commence un discours tout rempli de Phébus,
 Pensés-vous nous tromper ? lui répondis-je, abus.
 Sur le progrès des arts que tout Paris admire,
 Quand votre esprit malin cherche à nous contredire.
 Vous manqués de sagesse, et du fameux Caton
 Assés imprudemment vous avés pris le nom ;
 Caton fut toujours vrai, vous prêchés le mensonge,
 Un peu d'envie aussi dans vos erreurs vous plonge.
 Et s'il faut en ce jour ne vous rien déguiser
 Vous ne tarderés pas à vous débaptiser,
 Jean pense mieux que vous : il ignore l'envie,
 Il adore à-la-fois les arts et la patrie ;
 Il l'a prouvé sur l'heure à son triste rival.
 Jean tu seras inscrit dans mon procès-verbal.

E N V O I
DU POÈME PRÉCÉDENT,
AU CITOYEN MERLIN,
MINISTRE DE LA JUSTICE.

Vous êtes l'enchanteur dont les douces paroles
Embellissant mes vers un tant soit peu frivoles,
Sur leurs nombreux (1) défauts ont fasciné les yeux,
Grace à vous, mon jargon est la langue des Dieux,
Aussi gauche, entre nous, que le bon la Fontaine;
Quoique républicain j'ai besoin d'un Mécène,
Vous m'en avés servi : du progrès des Neuf Sœurs,
Instruisés chaque jour nos sages directeurs,
Que par vous étouffant l'ignorance et le vice,
Ils tendent au Parnasse une main protectrice,
Qu'ils redonnent aux arts une noble fierté :
Aux rives de la Seine avec la liberté ;
Les arts vont reflleurir, mais tels que les abeilles
Il leur faut un asyle et l'ombrage des treilles ;
Par Auguste jadis Virgile fut renté,
Virgile à jeun, peut-être eût assés mal chanté.

Où sont-ils les auteurs, me dirés-vous peut-être,
Que le siècle d'Auguste autrefois a vus naître,
Et qui renouvelés au siècle de Louis
Ont tenu si long-temps les regards éblouis ?

(1) Merlin a fait plus que de parler de mon poème sur le Calendrier républicain ; il l'a lu, effort peu commun, sur-tout quand on est Ministre, et en a fait au directoire, de vive voix et par écrit, le rapport le plus favorable.

Où sont-ils ? ... Ah ! bientôt l'ardeur républicaine
 Enflammant les esprits , courant de veine en veine ,
 Va les ressusciter une seconde fois ,
 Les efforts glorieux , les sublimes exploits
 Des poètes sur-tout excitent les courages ,
 Des grandes actions naissent les grands ouvrages , (1)

(1) Les glorieuses campagnes de Jourdan , de Pichegru , de Buonaparte : quels admirables sujets pour les poètes épiques ! Que dis-je ? la révolution a créé un monde nouveau ; heureux qui saura le conquérir ! heureux qui saura exploiter les nouvelles mines qu'il renferme , et fouiller à d'assés grandes profondeurs pour en arracher les précieux métaux qui n'attendent qu'une main habile. Prends ta plume , Rœderer , et donne-nous des leçons d'économie politique , le temps du professorat est arrivé , mais du professorat sans charlatanisme , et tu es digne de l'exercer. . . . Mercier , retrace-nous le tableau de Paris , mais du Paris moderne , du Paris tel qu'il est depuis sa régénération , je brûle de le comparer avec le tableau de Paris esclave ; j'aime les ombres aux tableaux. . . que fais-tu , jeune Fontanes , avec ta *Grèce sauvée* , tu as de la chaleur , de l'imagination et de la verve ; tu as assés de génie sans doute pour te sauver de l'oubli ; mais c'est la *France sauvée* qu'il faut peindre , c'est la France sortant des mains de ses bourreaux , et excitant encore l'admiration et l'envie. . . La terreur , l'abominable terreur a régné quinze mois en France. O mon cher Ducis , et tu vas puiser des sujets dans l'Ennius de l'Angleterre , tu n'as donc pas vu luire le 10 Thermidor , tu n'as donc pas entendu éclater le 10 Août ! . . . Quels nouveaux parvenus frappent mes regards , quelle insolence dans leurs discours , et quel oubli de ce qu'ils furent ! Quel oubli sur-tout de leurs crimes qu'ils veulent en vain colorer avec l'or , qui , dans leurs mains , est encore tout souillé de sang ; ô , dilapidateurs , tremblés ! . . . C'est à Colin , à Cailhava , à Picard que je vous recommande. O mes chers collègues en littérature ! ô mes amis , mes frères en Apollon , ne laissés pas dormir vos taleas , jamais le champ ne fut plus vaste pour les exercer ; ce ne sont pas les couronnes qui manquent aux vainqueurs , mais les vainqueurs qui manquent aux couronnes.

Et le patriotisme est le Dieu des talens.
 Cinq lustres accomplis surchargés de deux ans ,
 A peine de Lucain ombragèrent la tête ,
 Que de l'âpre Hélicon il atteignit le faite ,
 Et dévorés du feu des cœurs républicains ;
 Nos poètes nouveaux seront tous des Lucains
 Qui mourront , s'il le faut , pour sauver la patrie ,
 Vous l'aimés , on le sait , avec idolâtrie.
 Même avant que Juillet eut vu crouler ces tours
 Où n'osait la colombe enfermer ses amours ,
 Où sous d'affreux verroux gémissait l'innocence ,
 Vous avés des tyrans menacé la puissance !
 Et des lois noble organe aux lois toujours soumis ;
 Pontife maintenant au temple de Thémis ,
 Aux divers tribunaux vous dictés ses oracles
 Et rendés la justice en dépit des obstacles.
 Marchés ferme toujours dans le même sentier ;
 Vous serés un des saints de mon calendrier.

É P I T R E
D E F O N T E N E L L E ,
S U R L E G Y M N A S E . (1)

Du fond de l'Élisée, où je suis descendu,
Au séjour des vivants quel bruit ai-je entendu ?
Le Gymnase, dit-on, opère des miracles,
Et ses moindres discours passent pour des oracles :
Le printemps y renaît au milieu des hivers ;
Sur de légers vaisseaux l'on y parcourt les mers,
Et Neptune en courroux les voit errer sur l'onde
Sans pouvoir réprimer leur course vagabonde ;
Ils bravent les écueils, Neptune et les autans,
Et voguent sans dangers sur les flots inconstans.
Le mortel policé, l'homme encor tout sauvage
Y confondent leurs vœux dans le même langage.
Salut, dit l'Indien au Français étonné ;
Salut, dit le Français à l'homme bazané ;
Resserrons désormais, par des sermens durables,
De la fraternité les liens adorables.

(1) Le Gymnase peut être considéré sous l'aspect des sciences qu'on y cultive, et sous celui d'une banque qu'on y fait fleurir ; sous l'un et l'autre il peut être utile, et déjà il l'a prouvé. Cependant Fontenelle ne le considère ici que comme un établissement scientifique ; et son Epître, devenant une suite naturelle du Poëme sur *le Progrès des Arts dans la République*, nous avons cru devoir la placer ici. Les sciences et les arts se donnent la main, et ne peuvent guères faire des progrès les uns sans les autres.

Ils disent : à l'instant la main serre la main ;
 Qui s'estime aujourd'hui s'estime plus demain ;
 L'un et l'autre bientôt longuement s'entretiennent ,
 Et sur des chars sans guide ensemble se promènent :
 Oui , dit-on , oui , sans guide et même sans coursiers ,
 Le Gymnase sans doute , est l'ancre des sorciers ;
 Il faut en arracher le crédule vulgaire ,
 Lui désiller les yeux et fermer ce repaire .

Eh ! pourquoi , s'il vous plaît , montrer tant de courroux ?
 Je suis loin , mes amis , de penser comme vous ;
 Sur une vérité qui pouvait être utile
 Je n'ai versé jamais les torrens de ma bile ;
 Et de l'esprit humain connaissant les ressorts ,
 Je crois que rien n'échappe à ses nobles efforts ;
 Qu'il peut tout découvrir , que la nature entière
 Est soumise à l'éclat de sa vive lumière .
 N'a-t-il pas , en effet , armé de nouveaux yeux ,
 Découvert par degré la structure des cieux ?
 Avec l'aimant fidèle au pôle qui l'attire ,
 N'a-t-il pas sur les mers dirigé son navire ?
 L'art de l'imprimerie , avec célérité ,
 N'a-t-il pas répandu l'auguste vérité ;
 Na-t-il pas terrassé les erreurs criminelles ?
 N'a-t-il pas au génie enfin donné des ailes ?

Lorsque j'étais encore au nombre des vivants ,
 On me disait jadis : vos illustres savans
 N'ont pu jusqu'à ce jour commander à la foudre
 A qui rien ne résiste , et qui met tout en poudre .
 Franklin est arrivé : son bras audacieux
 Aux rois ravit le sceptre et le tonnerre aux dieux .
 Lorsque Charles , Robert , et Blanchard et Pilâtre
 Ont parcouru des airs le dangereux théâtre ,
 Ils ont frappé vos yeux d'un long étonnement .
 L'art de décomposer le liquide élément

Du sage Lavoisier illustra la mémoire.
Des sciences encor que n'écris-je l'histoire ?
De quels traits j'aurais peints ces Icares nouveaux
Qui triomphent ensemble et des airs et des eaux !

Détracteurs du Gymnase , amis de l'ignorance ,
Pourquoi prétendez-vous par votre intolérance
Condamner les mortels aux tourmens de l'erreur ?
Dieu créa l'univers , l'homme en fut l'inventeur ;
Descartes l'a prouvé : son merveilleux système
Semble émané du ciel pour créer le ciel même.

Des révolutions l'historique tableau ,
En arrachant les morts du fond de leur tombeau ,
Occupe mon esprit , l'amuse et l'intéresse.
J'aime de Montesquieu la plume enchanteresse ,
Lorsqu'elle fait revivre et présente à mes yeux
Des antiques Romains le spectre glorieux :
Mais Pline , mais Buffon me plaisent davantage ;
J'adore l'ouvrier dont ils peignent l'ouvrage.
Montesquieu , des Romains raconte les forfaits ;
Pline , du Créateur dévoile les bienfaits.
L'art a quelques appas , la nature est plus belle ;
Le bonheur véritable est d'être heureux par elle.

Palissi lui dût tout : dans son humble atelier ,
Contemplez un moment ce modeste ouvrier ,
L'art ne lui fournit rien , il n'a qu'un peu d'argile
Qu'il pâtrit , qu'il transforme en un vase fragile ,
Et qui , de quelques fleurs grossièrement orné ,
Offre le lourd produit d'un travail obstiné.
De la simple nature obscur et simple élève ,
Aux chefs-d'œuvres de l'art par degrés il s'élève ;
Il classe par degrés les divers minéraux ,
Dans leurs plis et replis poursuit les végétaux ,
Découvre leurs secrets ; et , savant sans prestiges ,
Il frappe les regards d'innombrables prodiges ;

Il imprime aux émaux le plus brillant éclat ,
Des roses sur le verre il grave l'incarnat ;
Et par ses longs efforts , sa longue patience ,
Il parvient en un mot à créer la science ;
L'humble potier de terre est l'égal de Newton.

Détracteurs du Gymnase , à l'aigle de Boston
L'aigle de Jupiter abandonne la foudre ;
Cet aigle qui jadis mettait le monde en poudre !
Et d'un art tout nouveau , l'argile dans la main ,
Le sage Palissi (1) vous montre le chemin :
Auriez-vous pu sans eux commander au tonnerre ?
Sans eux que seriez-vous ? de vils potiers de terre.

(1) Bernard de Palissi était un simple potier de terre qui , à force de travail , et sur-tout de patience , vint à bout de découvrir les mystères les plus cachés de la chimie. Il inventa et fabriqua lui-même tous les outils et instrumens de sa profession , parce qu'il vécut dans un temps où la science était à peine connue ; qu'on juge du progrès qu'il aurait fait dans celui-ci. Fontenelle , qui faisait grand cas de cet homme extraordinaire , a dit , en parlant de lui : *qu'il était aussi grand physicien que la nature seule puisse en former.*

D I E U
E T L E S S A I N T S ;

P O È M E ,

Pour servir de suite à celui du Calendrier (1)
Républicain.

QUAND l'Ere des français toute républicaine ,
Malgré le vieux Braschi , malgré la cour romaine
Eut obtenu l'aveu du divin Créateur ,
Et qu'il eut d'un souris gratifié l'auteur ,
Lorsque les plus grands saints devenus des profanes
Prêts à quitter des cieux les palais diaphanes ,
Eurent cédé la place aux légumes , aux fleurs ,
Aux nobles instrumens des champêtres labeurs ;
A ces bons animaux qui traînent la charrue ,
Et par qui des mortels la richesse est accrue ,
On juge du courroux qui vint les enflammer ,
Ainsi que les géants les saints veulent s'armer ,
Détrôner l'Eternel , et dans la nuit profonde
Précipiter le Dieu qui d'un mot fit le monde.

LE grand François de Sale arrête ces transports ,
Ce fameux saint , dit on , par d'illustres efforts
Aux lois de la raison et d'une vie austère (2)
Asservit jeune encor son fougueux caractère ;

(1) Le poëme sur le calendrier républicain a paru au commencement de l'an 4, chez Tessier, libraire, rue de la Harpe, N^o. 151.

(2) Voyez l'histoire de Saint François-de-Sales, par l'abbé

Il est sage, tranquille, ami de l'équité,
 Son front majestueux peint la sérénité;
 Et parlant en ces mots d'une voix assurée
 Il calme les fureurs de la troupe sacrée.

Messieurs les saints, dit-il, mes très-chers compagnons,
 Se voir du paradis chassés par des Oignons,
 Est un malheur sans doute, un opprobre peut-être;
 Mais ainsi l'a voulu notre souverain maître,
 L'almanach du Saint-Père est tombé pour jamais,
 Tout Paris y renonce et les maudits Français,
 S'arrogant des vainqueurs le hardi privilège,
 Nous ont même bannis de l'almanach de Liège;
 De ces revers frappés, honteux de ces affronts,
 Je vois en ce moment éclater sur vos fronts
 L'impatient desir d'une prompte vengeance;
 Ami, vivons toujours en bonne intelligence
 Avec l'Etre puissant qui créa les humains,
 Comme un vase léger échappé de ses mains;
 Son doigt peut nous briser, son souffle nous détruire,
 Aux profanes d'en-bas n'apprétons point à rire,
 Et pour l'honneur enfin de notre sainteté
 Supportons le malheur avec tranquillité.

Gardés-vous toute fois de perdre l'espérance,
 Vous pouvez faire à Dieu votre humble remontrance,
 Sur l'esprit des mortels lui rappeler vos droits,
 Il aime la justice et peut-être à sa voix
 Chacun de nous vainqueur d'un almanach postiche
 Et d'encens parfumé rentrera dans sa niche.

L'empirée à ces mots s'ébranle; l'Eternel
 Voit aux pieds de son trône un concours solennel

Marsolier; cet historien dit que François était né violent,
 enclin à la colère, et qu'il lui fallait de grands efforts pour
 se corriger.

De saintes et de saints qu'un même intérêt touche,
 Qui tous se prosternant la prière à la bouche,
 Du paradis toujours veulent être habitans.
 J'ai fait jusqu'à ce jour la pluie et le beau-temps,
 Dit Geneviève en pleurs ; l'éclat qui m'environne
 De la fière Lutèce annonce la patronne,
 Et dix siècles m'ont vue obtenir un encens
 Que refuse le peuple aux rois les plus puissants ;
 Faudra-t-il désormais que seule , abandonnée,
 Dans un réduit obscur je reste emprisonnée ?
 Tandis que de Paris les nobles échevins
 En pompe m'élevaient jusqu'aux honneurs divins ?

Reine et sainte à-la-fois, ajoute Cunégonde,
 J'avais droit aux honneurs plus que personne au monde ;
 Du chant de mes dévôts qui jamais n'ont menti,
 L'auguste Val-de-Grace a souvent retenti,
 Et moi qui si long-temps ai régné sur la terre
 Je me vois remplacer par de la fumeterre ;
 O disgrâce imprévue ! ô malheur sans égal !
 Souffrirés-vous , Seigneur , ce désordre inégal ?

Un doux saint lui succède entouré de pucelles,
 Vous dirai-je son nom ? c'est Robert d'Arbriselles,
 Voyés , voyés , dit-il , mes chères Filles-Dieu,
 Qui toutes en ce jour viennent me dire adieu ;
 Je ne pourrai donc plus , éloigné de leurs âmes,
 Sans blesser la pudeur coucher entre deux dames :
 Février sur son aîle emporte mes amours,
 Il s'envole , avec lui s'envolent mes beaux jours !
 Ah ! rendés-moi , seigneur , mes compagnes fidèles,
 Il n'est point à mes yeux de paradis sans elles :
 Et tout saint que je suis , d'elles abandonné,
 Je perds toute ma joie et je souffre en damné.

Je ne souffre pas moins , et je veux qu'on le sache , (r)
 Dit George en relevant sa guerrière moustache ;

Moi le digne héros d'un poëme vanté !
 Dont le bras dans Paris en triomphe est porté !
 Je perdrais les honneurs qu'on me rend sur la terre !
 Tremblés, Père Eternel, j'ai pour moi l'Angleterre,
 Ainsi que votre fils je veux être pendu,
 Si l'on ne fête plus le bras que j'ai perdu !

De quoi m'a-t-il servi d'être époux de la vierge ?
 L'impétueux Ventôse (1) a soufflé sur le cierge
 Que faisaient mes dévots brûler sur mon autel,
 Dit Joseph, en pleurant ; plus de jour solennel
 Où l'on vienne à l'envi saluer mes images,
 Paris me fatiguait d'innombrables hommages ;
 Messieurs les Théatins, les Carmes non chaussés,
 Aujourd'hui de m'en rendre eux-mêmes sont lassés,
 Et mon temple fermé m'annonce ma disgrâce.

Le bon homme Joseph à d'autres saints fait place,
 Tous viennent à la file exprimer leurs douleurs,
 Saint George est furieux, Joseph verse des pleurs,
 Au village, à la ville, aux cieus ou sur la terre,
 Qu'on soit saint ou damné l'on suit son caractère.

Du rang des immortels Floréal m'a rayé,
 Frimaire m'a transi, Thermidor m'a noyé,
 Disent-ils en désordre : aux Français anathème :
 Prêtés l'oreille ; amis, ils vont parler eux-mêmes,
Et favete linguis, trop long-temps je le vois,
 Mon Apollon maudit leur a prêté sa voix.

S A I N T D E N I S .

Dans nos temples déserts, sous leurs vastes portiques
 Nous avons tous, seigneur, laissé quelques reliques ;
 Ne puis-je recouvrer ma tête mise à bas
 Que m'a vu tout Paris porter entre mes bras ?

(1) Le mois de Ventôse a remplacé celui où l'on fêtait Saint Joseph.

UN AUTRE SAINTE. (1)

J'ai besoin de mon nez.

UN AUTRE SAINTE.

Mon doigt m'est nécessaire.

UNE SAINTE.

Avec un front tondu comment chercher à plaire ,
Rendés-moi mes cheveux.

UN AUTRE SAINTE.

Mon tibia.

UN AUTRE SAINTE.

Mes dents.

UN AUTRE SAINTE.

Mon bras.

UN AUTRE SAINTE.

Mon avant-bras.

UN AUTRE SAINTE.

Mon pied.

(1) Ce n'est point à plaisir , et par l'effet d'une fiction poétique , que les saints réclament ici les divers membres de leur corps , tels que le nez , le doigt , le tibia , les dents , le bras , l'avant-bras , etc. Toutes les personnes qui ont visité le trésor de S. Denis , savent qu'on y a conservé longtemps un bras de S. Appollinaire , un doigt de S. Barthelemi , le bras de S. George , une dent de S. Jean l'Evangeliste , les cheveux de Sainte Marguerite , la main droite de Saint Thomas apôtre , le nez de Saint Pantaléon , etc. et qu'on les y voyait encore peu de tems avant la révolution.

Ma main.

DIEU.

Je sens

Combien cette demande est naturelle et juste ,
 Répond de l'univers le créateur auguste ,
 Citoyens mutilés de l'empire des cieux ,
 Reprenés à ma voix vos nés , vos fronts , vos yeux
 Et tout ce qui vous manque ; hélas ! ma seule envie
 Est qu'exempt de douleurs l'homme coule sa vie :
 Lorsque je l'ai créé j'ai voulu son bonheur ;
 Mais au calendrier vous n'aurez plus l'honneur
 De voir vos noms tracés en rouges caractères ,
 Et vous ne serés plus les Dieux des presbitères ;
 Le Français revenu de ses longues erreurs ,
 Préfère aux plus grands Saints des légumes , des fleurs ;
 Je ne puis l'en blâmer ; la fleur pare la fille ,
 Du légume onctueux se nourrit la famille ;
 Le peuple leur doit tout : il a beau vous prier ,
 Remplissez-vous de vin son modeste cellier ?
 Dîne-t-il par vos soins ? Pour la race mortelle ,
 Un jardin potager vaut mieux qu'une chapelle .

Vous regrettez les jours où de pompe éclatans
 Des prêtres vous rendaient leurs hommages constans ,
 Où le peuple accourait à vos brillantes fêtes :
 Consolez-vous , le calme est voisin des tempêtes ;
 Vous connaissez le monde et sa fragilité ,
 Et vous n'ignorez pas que tout est vanité .

LES

DOLÉANCES DU PAPE,

SUR

LA RÉVOLUTION

DU 9 THERMIDOR.

LA correspondance du Comité de Salut public lui a appris depuis quinze jours que les rois coalisés, et spécialement LE PAPE, sont désespérés de la catastrophe qui a fait tomber la tête de Robespierre. — *Paroles de Merlin de Douai, tirées du Moniteur, séance du 12 Vendémiaire de l'an 3 de la République.*

A V I S D E L' É D I T E U R .

J'AI pour voisine une bonne citoyenne, qui n'est pas jeune, et qui ne sachant que faire de son temps, entend la messe tous les jours depuis environ quatre-vingts ans qu'elle existe. Sous la tyrannie de Robespierre, qui faisait semblant de haïr la messe, et qui au fonds l'aimait assez, puisqu'il a fait trancher la tête à l'évêque (1) Gobel uniquement parce qu'il n'avait pas voulu la dire, on vint rendre à ma voisine une petite visite patriotique et fraternelle, visite autorisée par la fameuse loi du 17 Septembre. Ma voisine avait chez elle une chapelle, où tous les jours un prêtre non sermenté venait en bonne fortune la cathéchiser, la confesser, et lui délivrer avec componction *ce que vous savez* qu'elle recevait *avec beaucoup de bienséance*; elle avait de plus un frère un peu moins âgé qu'elle, abbé commendataire, fort riche, qui, au commencement de Septembre 1792, s'était réfugié à Rome, de peur que les Marseillais d'alors ne vissent aussi le visiter par amour pour son bénéfice. Ce frère de ma voisine lui avait écrit plusieurs lettres de Rome, dans lesquelles il se plaignait beaucoup des affreuses journées des 2 et 3 Septembre, dans lesquelles il trouvait mauvais de ce qu'à cette époque les assassins

(1) Lisez le rapport éloquent de Courtois sur les papiers trouvés chez Robespierre, vous y verrez en toutes lettres qu'il a fait guillotiner Gobel, évêque de Paris, parce qu'il ne voulait plus dire la messe, et qu'il avait fait abjuration du culte catholique; ce qui prouve que le culte catholique ne déplaisait point à Robespierre.

des prisons expédiaient les gens sans les entendre, dans lesquelles il osait avancer que l'inquisition de Goa lui paraissait plus douce que celle de Paris. Les membres d'un certain comité, en rendant visite à ma voisine, découvrirent ces lettres dans un prie-dieu qui lui servait de secrétaire ; et ceux qui savaient lire les ayant lues, en trouvèrent le style très-messéant, les phrases mal sonnantes, sentant même l'hérésie contre-révolutionnaire ; et scandalisés au dernier point, ils lavèrent la tête à ma voisine à la manière du père Duchêne, qu'elle estimait beaucoup moins que son père en dieu, et ils se disposaient à l'envoyer en prison à Port-Libre, lorsque l'un d'eux, qui jadis avait été aide de cuisine de son cuisinier en chef, s'avisa de dire à ses camarades qu'elle était bonne maîtresse ; et les ayant apitoyés sur son grand âge, ils se contentèrent de la laisser en arrestation chez elle, avec quatre sans-culottes pour gardes, lesquels, payés chacun à vingt francs par jour durant un long intervalle, ne laissèrent pas que de lui causer quelque gêne. Messieurs les révolutionnaires s'emparèrent cependant de toute la pretintaille sacrée qu'ils trouvèrent dans la chapelle, burettes, calice, ostensoire, patène et autres menus meubles et *préjugés détruits*, tel que les appelle Léquinio ; tout leur parut de bon aloi, tout leur parut bon à prendre, et depuis, tout leur a paru bon à garder.

Ma bonne voisine, étant fort dévote, et entièrement détachée des biens de ce monde, elle regretta les ustensiles de sacristie, non parce qu'ils étaient d'or ou d'argent, mais parce qu'ils servaient à dire la messe, et voyant le doigt de la providence dans tout ce qui lui arrivait, elle offrait ses peines à Dieu en expiation des petits péchés qu'elle avait commis dans sa jeunesse.

Elle se consola plus difficilement de la perte des lettres de son frère, qui lui furent enlevées avec sa pieuse argenterie ; ces lettres, ne renfermant que de saines maximes, servaient singulièrement à son édification, et lui faisaient faire chaque jour un pas de plus vers la demeure céleste ; c'était peu de les perdre, il lui fallut renoncer à l'espoir d'en recevoir de nouvelles : son frère, depuis plusieurs mois, ne lui écrivait plus, soit qu'il craignit de la compromettre, soit que les communications entre la France et l'Italie fussent totalement interrompues. Le plus cher de ses vœux fut pendant long-temps de voir renaître une correspondance qui faisait son bonheur. Le neuf Thermidor arrive enfin ; la Convention nationale, qui avait été trompée par Robespierre et ses agens, détruit le règne de la terreur, qui ne peut être que celui de la tyrannie ; elle rend la liberté à une foule de victimes qui gémissaient dans les prisons de la République, et fait retirer les quatre gardes qu'on avait donnés pour compagnie à ma bonne voisine : la Convention décrète la liberté des cultes, et ma bonne voisine reprend au même instant un aumônier et un confesseur ; messieurs du comité ne lui ayant rendu ni son argenterie, ni sa garde-robe d'église, elle fait dire, comme sur la mer, une messe sèche, c'est-à-dire, sans calice ; usage que les marins ont adopté de peur que le balancement du vaisseau ne fît répandre le vin consacré ; ce qui serait fort incongru ; et semblable aux Abyssins, qui n'ont que des habits déchirés lorsqu'ils célèbrent les saints mystères ; l'aumônier, vêtu d'une manière convenable à la fortune de Madame, se sert d'une vieille robe-de-chambre de Madame pour chasuble, d'un peignoir pour surplis, et de cornettes blanches pour purificatoires : mais qu'importent ces petits détails ? Dieu n'y regarde pas de si près,

et c'est l'intention qui fait tout : dite avec ou sans calice, la messe n'en est pas moins bonne. Revenons au véritable sujet de cete préface. Depuis que le Corps législatif a rétabli le règne de la justice sur les ruines du despotisme des triumvirs, les communications ét ntd venues libres, le frère de ma voisine a recommencé à lui écrire; et le croiriez-vous, mon cher lecteur? cette journée du 9 Thermidor, qui a sauvé la France, et excité à-la-fois les applaudissemens de tous les bons esprits et de tous les cœurs sensibles, le croiriez-vous? cette journée a déplu au très-saint Père; les lettres de l'abbé annoncent qu'il l'a vue avec horreur; et sa sainteté a composé même, sur cette immortelle journée un poëme, qui, sous le nom de doléances, annonce de sa part un mécontentement très-prononcé. Ma bonne voisine sachant que je griffonne quelquefois des vers, et que je ne crois guères au pape, m'a fait lire ce poëme chagrin et catholique, pour m'aider à me convertir, et m'a permis même de le mettre au jour, persuadée que tout ce qui vient de la cour de Rome ne peut que servir infiniment à l'édification des fidèles; j'obéis donc au Pape et à ma bonne voisine en le publiant, et j'espère bien avoir part *in articulo mortis* aux indulgences du S. Père.

L E S

DOLEANCES DU PAPE,

S U R

L A R É V O L U T I O N

D U 9 T H E R M I D O R ,

TOUJOURS ami des rois , et du peuple ennemi ,
Sur le sort des Capets j'avais long-temps gémi ;
O comble du malheur ! la mort de Robespierre
Fait presque de mes mains tomber les clefs de Pierre ;
Et je perds tout espoir depuis qu'il ne vit plus ;
On le dit criminel , parlons de ses vertus.

Des enfans d'Apollon redoutant les lumières ,
A leur vol glorieux j'oppose des barrières :
De leurs livres maudits l'index me fait raison ;
J'enchaîne leur génie au fond d'une prison ;
Là, je les claquemure , ainsi que Galilée ,
Dont la muse trois ans y languit exilée.
Robespierre , à son tour , ennemi des savants ,
Les faisait dans la tombe ensevelir vivants ;

C

Défendant de penser, de parler et d'écrire,
 Il se mit à couvert des traits de la satire ;
 Et, comme moi, régna par la stupidité ;
 Il obtint, comme moi, l'infailibilité.

Habile théocrate, il s'est fait à lui-même
 Rendre tous les honneurs dus à l'Être-Suprême ;
 Et Prairial l'a vu, dans un jour solennel,
 Voulant représenter le Peuple et l'Éternel,
 S'ériger en prophète et dicter des oracles ;
 Sur sa tombe déjà s'opèrent des miracles,
 Sa secte les proclame, et lui veut départir
 La gloire d'un apôtre et celle d'un martyr.

Mes pères Jacobins ont un zèle admirable
 Pour charger l'innocent des crimes du coupable,
 Et pour livrer ses jours au fer des assassins,
 Il eut ainsi que moi ses pères Jacobins ;
 Et l'inquisition qu'adopta l'Italie
 En France, grace à lui, venait d'être établie ;
 Elle a des familiers, il eut des espions
 Qui, fondant leur crédit sur les délations,
 Remplissaient les cachots d'innocentes victimes,
 Changeaient le mal en bien et les vertus en crimes.
 A l'inquisition, d'infortunés Hébreux
 Durent souvent la mort ou des jours malheureux ;
 Et par le triumvir, tant soit peu sanguinaire,
 Le noble fut puni d'un crime imaginaire.

Que j'aimais à le voir, sans pudeur ni respect,
 Affublant son rival du titre de suspect,
 Exercer à loisir ses fureurs monacales,
 Et condamner les gens sur des (1) *preuves morales* !

(1) Allusion à l'infame loi du 22 Prairial, dans laquelle il était dit que les accusés seraient condamnés sur des *preuves morales*.

C'est ainsi qu'on a vu , de ruse enveloppés ,
 Et le père et le fils également frappés ;
 Ainsi que la vieillesse auguste et sans défense ,
 A terminé ses jours avec ceux de l'enfance ;
 Ainsi que sous les coups de ses juges bourreaux
 Sont tombés Desmoulins , Beauharnais , Philippeaux ;
 Que son noir tribunal , sa moderne grand-chambre ,
 N'a fait que prolonger les meurtres de Septembre ;
 Que la terreur , enfin , mise à l'ordre du jour ,
 De Pluton , dans Paris , traîna l'affreuse cour ;
 Et que Paris , en proie à la fureur des traîtres ,
 Réalisa l'enfer inventé par mes prêtres.

Vous comparez en vain les rois à la beauté ;
 Poètes courtisans ; la fière liberté ,
 Des tyrans à ses pieds renverse les couronnes ,
 Et la beauté survit à la chute des trônes :
 La beauté sur les cœurs garde toujours ses droits ,
 Et voit à ses genoux les sujets et les rois ;
 Pour le seul Robespierre elle n'eut point de charmes ,
 Il parut insensible à ses cris , à ses larmes ;
 Et la mère et la fille , objet de son courroux ,
 Meurent au même instant et par les mêmes coups :
 Quelle gloire pour lui ! de la concupiscence ,
 Le démon ne peut rien sur son adolescence ;
 Du monde , de la chair triomphant à son gré ,
 De la perfection il atteint le degré.

Comme , durant un lustre , avec idolâtrie ,
 Il feignit sagement d'adorer la patrie !
 Il n'aimait , n'adorait , que le trône et les rois ;
 Il les fit regretter par ses barbares lois ;
 Sa rage enlaidissant la grande République ,
 Relevait la beauté du pouvoir monarchique.
 Pouvait-on mieux agir ? Au trône de Louis ,
 Il eut développé des talens inouis ;

A tel point aujourd'hui son mérite me frappe,
 Qu'il eut même, je crois, le talent d'être pape;
 N'a-t-il pas fait des Saints? le jeune Viala,
 Tout droit au Panthéon grace à lui s'envola;
 Et digne de porter et les clefs et l'épée,
 Dira-t-on qu'il jouit d'une gloire usurpée?

Le Français, de mes brefs en tout temps s'est moqué;
 Par un faible Pygmée il se croit attaqué,
 Lorsque ma main sur lui décoche quelque bulle,
 Et c'est en ricanant qu'il vient baiser ma mule:
 Peu faite, je l'avoue, à ces indignités,
 Mon âme jouissait de ses calamités,
 Quand, le 9 Thermidor, une maudite engeance,
 A détruit mes plaisirs fondés sur la vengeance;
 De hardis sénateurs, fatigués des affronts
 Que mes chers triumvirs assemblaient sur leurs fronts,
 Tonnent sur leurs exploits du haut de la tribune,
 Brisent le joug du peuple et changent sa fortune,
 Mon ami Robespierre, à l'échafaud traîné,
 Voit tomber sous le fer son front découronné.
 Couthon, le cul-de-jatte, et son hardi complice,
 Expire au même instant, par le même supplice;
 Et Saint-Just, avec eux toujours prompt à s'armer,
 Perd le titre de Saint que j'allais confirmer.

Ils étaient amoureux de la rouge coëffure,
 Et la couleur du sang relevait leur parure:
 Que ne m'écrivaient-ils? au rang de cardinal
 J'eusse élevé Dumas, Henriot, Coffinal.
 Déjà pour me montrer à tous leurs vœux docile,
 Je portais *in petto* monsieur Fouquier-Tinville.
 Ils ne sont plus. Enfans, apportez-moi des fleurs,
 Honorez avec moi ces grands inquisiteurs,
 Seuls dignes de l'encens qu'on prodigue à mille autres.

Oh! qui me les rendra, ces courageux apôtres

Du machiavélisme et de la royauté ?
 Le monde , avec horreur , a vu leur cruauté ,
 C'est par elle pourtant qu'ils eussent fait renaître
 Ce temps , cet heureux temps , où j'étais seul le maître ;
 Où le Pape , à son gré , donnant partout des lois ,
 Tuait les Sarrasins , brûlait les Albigeois ;
 De Saint Barthelemy préparait la nuit sombre ;
 Pour les mieux assurer , portait ses coups dans l'ombre.
 Sous le poids du mépris courbait les nobles fronts
 Des empereurs soumis à ses mortels affronts ,
 Les excommunait , ainsi que leurs cohortes ,
 Et de l'enfer ouvrait et refermait les portes.

Chrétiens , n'en doutez pas , c'est par la cruauté
 Qu'ils eussent fait haïr partout la liberté ;
 Qu'ils eussent redoublé les terreurs du Ténare ,
 Et , sur mon chef tremblant , raffermi la tiare.
 Les peuples auraient dit : voyez-vous le Français ,
 Peuple orgueilleux et fier de ses moindres succès ,
 Il se dit le rival des vieux héros du Tibre ,
 Il ne l'est point encore ; et pour se rendre libre ,
 Quels maux il a soufferts ! qu'il a versé de pleurs !
 Que de jours et de nuits passés dans les douleurs !
 Ah ! ne l'imitons point , un paisible esclavage
 Vaut bien la liberté qu'accompagne l'orage :
 Au Saint Père , à nos Rois , soyons toujours soumis ,
 Et nous aurons la terre et les cieus pour amis.

Ils parlent autrement depuis qu'un sort propice
 A fait à la terreur succéder la justice.
 Thermidor a changé leurs projets , leurs discours ,
 Et de leur plainte amère interrompu le cours :
 La France , disent-ils , va devenir heureuse ;
 Imitons , sans délai , sa fierté valeureuse ;
 Renversons à-la-fois et le trône et l'autel ,
 Et décorons nos fronts du ruban immortel

Dont la triple couleur est un signe de gloire ;
 Libres et courageux , volons à la victoire :
 Au Saint-Père , à nos rois , ne soyons plus soumis ,
 Et nous aurons la terre et les cieux pour amis.

Des peuples que la foi sous ma banière engage ,
 Tels sont les sentimens , et tel est le langage.
 Ainsi le Polonais , l'Ibère , le Germain ,
 De l'insurrection vont suivre le chemin ;
 Et , cessant d'adorer le Pontife de Rome ,
 Ils me vont écraser avec les droits de l'homme.
 Comme , avec mon crédit , va mourir mon trésor !
 Le Sarde , le Toscan , et mille autres encor ,
 Fatigués d'acheter mes utiles dispenses ,
 Vont cesser de nourrir mes pieuses dépenses ;
 Et , trompant le plus cher , le plus doux de mes vœux ,
 Je ne pourrai moi-même enrichir mes neveux.
 Qui me l'eût dit ? qu'un jour , chassés par la disgrâce ,
 Mon Camerlingue et moi , réduits à la besace ,
 Il nous faudrait quitter nos superbes palais ,
 Et d'un humble pêcheur reprendre les filets ?
 Oh ! honte ! ô désespoir ! avec le despotisme ,
 Je vois tomber partout le vieux catholicisme.
 Aux rois on fait la guerre , on les nomme assassins ;
 Et pour comble d'audace on attaque mes Saints ;
 Mes Saints , dont la puissance , en tous lieux reconnue ,
 Rend aux muets l'organe , aux aveugles la vue ;
 Et change le boiteux en rapide courrier.
 Que dis-je , on ne veut plus de mon calendrier ;
 Un almanach nouveau , tout fait pour des profanes ,
 Présente au lieu de Saints des chevaux et des ânes :
 Antoine est éconduit par son vil compagnon ,
 Et je vois s'arrondir un ridicule oignon ,
 Où le nom révééré d'un patron de nonnettes
 Eclatait au milieu d'un cercle de vignettes.
 Partout l'ombre fait place à la triste clarté ;
 Par un pieux mensonge , avec art apprêté ,

On cesse de tromper le crédule vulgaire ;
L'abomination est dans le sanctuaire.

Pour mes Saints plus de fête, et surtout plus d'encens,
Mon œil les cherche en vain, de mon église absens
Ils ne s'y montrent plus aux regards des fidèles,
Dont ils furent toujours les plus parfaits modèles.

Sénateurs, ennemis de mon trône et de moi,
Qui faites succéder la justice à l'effroi,
Orateurs insensés, qu'aucun péril ne touche,
Je vous excommunie, et vous ferme la bouche. (1)

Et vous, qui n'êtes plus, vous, dont le zèle ami
Sur ce trône ébranlé m'eût sans doute affermi ;
Robespierre, Couthon, sages dont je raffole,
Pour vous canoniser je monte au Capitole.

V E R S

SUR LES PREMIÈRES VICTOIRES DE BUONAPARTÉ.

REMPORTEZ en trois jours une triple victoire,
Quels exploits ! quels succès ! ô Muse de l'histoire,
Prépare tes pinceaux ; et toi, Postérité,
Comble de tes honneurs l'heureux Buonaparté.
Mais ne fut-il qu'heureux ? est-ce toi, Destinée,
Par qui, de verts lauriers, sa tête est couronnée ?
Toi, qui l'as mis au rang d'illustres généraux,
Que la gloire a placés au nombre des héros ?

(1) On sait que le Pape a seul le droit d'ouvrir ou de fermer la bouche aux cardinaux lorsqu'ils viennent d'être élus.

Non , c'est à ses vertus qu'il doit cet avantage ,
 A sa rare prudence , à son mâle courage ;
 C'est de la liberté l'essor impétueux
 Qui l'a fait triompher du Germain belliqueux ,
 Et l'a rendu vainqueur des plus superbes têtes :
 L'amour de la patrie enfante les conquêtes.

Fier de courber le front sous le sceptre des rois ,
 Orgueilleux Piémontais , redoute ses exploits ;
 Il va briser tes fers , et l'Eridan rapide
 Va couler sous les lois du Français intrépide :
 Que dis-je ? un sol fécond , de tyrans infecté ,
 Va voir bientôt fleurir l'arbre de liberté.

Italie ! ô contrée en grands hommes féconde ,
 Toi qui , par tes vertus , conquis jadis le monde ,
 Qu'est devenu l'éclat de ta prospérité ?
 La victoire long-temps fut ta divinité ;
 La superstition maintenant te domine ,
 Et les rois , avec elle , ont tramé ta ruine.
 L'auguste Liberté vient t'offrir son flambeau ;
 Sors de ta léthargie ; et , perçant le tombeau
 Où veulent t'enfermer les tyrans et les prêtres ,
 Reparais digne encor de tes braves ancêtres :
 L'homme est partout le même , et malgré tes bourreaux ,
 Des cendres de Brutus vont naître des héros :
 Qu'avec la France libre un nœud charmant te lie ,
 Qui pourra subjuguier la France et l'Italie ?

Dans la guerre pourtant ne mets point ton honneur ;
 La guerre aime l'éclat , la paix veut le bonheur ;
 C'est la paix qu'il nous faut : d'assez longues tempêtes
 Ont promené l'orage et la mort sur nos têtes.
 Embrassons-nous , enfin , sous le même laurier ,
 Et préférons l'olive aux palmes du guerrier.

Et toi , dont la valeur opère des miracles ,
 Sage Buonaparté , triomphe des obstacles

Que voudraient t'opposer la guerre et ses hasards
 Un pontife est à Rome, au trône des Césars,
 Qui gouverne en despote, et qui commande en maître
 Fais respecter l'autel, mais renverse le prêtre ;
 Et consacre à l'instant, sauveur de ton pays,
 L'autel au créateur et le prêtre au mépris :
 Le culte du vrai dieu doit suffire au vrai sage.

Sempronius, jadis, retarda le passage
 De ce fier Annibal, dont j'aime les vertus.
 Provera (1), j'en conviens, n'est point Sempronius ;
 N'importe, il est défait : poursuis, et qu'on soit libre.
 Des bords du Tanaro jusqu'aux rives du Tibre.
 Mauri, le cardinal, en sera peu content ;
 Qu'il baise tes lauriers, honteux et repentant ;
 Et pour son châtement, qu'il voye, au gré d'Eole,
 L'étendart tricolor flotter au Capitole.
 La France attend de toi ces triomphes nouveaux.

Peut-être, interrompant tes glorieux travaux,
 L'envie, au front livide, au milieu des alarmes,
 Viendra pour arrêter le progrès de tes armes.
 L'envie est chez le peuple ainsi que chez les rois ;
 Méprise la furie et poursuis tes exploits.
 A travers les clameurs de sa rage impuissante,
 Il est beau d'affermir la liberté naissante :
 Tu sais, comme César, vaincre, voir, conquérir ;
 Comme lui, de lauriers, habile à te couvrir,
 Fais trembler tous les rois ennemis de la France,
 Notre félicité sera ta récompense.

(1) Général Piémontais, qui a rendu les armes et reconnu la République Française.

H Y M N E S C I V I Q U E S. (1)

A L'AMOUR DE LA PATRIE.

Air : *Tu croyais, en aimant Colette.*

ELLE t'a nourri, t'a vu naître,
C'est trop peu que de l'adorer ;
Aux parens qui t'ont donné l'être,
Mortel, tu dois la préférer.

Fut-il aux terres de Golconde,
Possesseur des plus beaux rubis !
Hélas ! n'est-il pas seul au monde
L'homme exilé de son pays ?

Ah ! certes, elle n'est point vaine
La douceur qui suit son retour,
Lorsqu'il voit de loin, dans la plaine,
Fumer le toit de son séjour.

Voyez les fils de l'hirondelle,
Lorsque l'hiver vient les bannir,
Ils s'envolent à tire d'aile,
Mais c'est pour bientôt revenir.

Voyez le lion plein de rage,
Par l'amour du pays, charmé,
S'il est sur un lointain rivage,
Chercher son antre accoutumé.

Patrie, est-il rien que ne touche
Ton ascendant illimité ?
Plus que tous les lions farouche
Un tyran aime ta fierté.

(1) Ils sont destinés aux fêtes républicaines, et peuvent être chantés sur des airs connus ou sur des airs nouveaux.

Oui, tu rends les rois magnanimes,
 Et de leurs fureurs triomphans,
 Xerxès, noirci de tous les crimes,
 De Sparthe admire les enfans.

Mais autrefois du bon Socrate
 Athènes fit trancher les jours;
 Et si la patrie est ingrate,
 Lui doit-on obéir toujours ?

Oui, qu'elle soit douce ou cruelle,
 Laisse l'exemple à tes neveux;
 Aristide banni par elle,
 Pour elle encor formait des vœux.

H Y M N E A U C O U R A G E .

Air à faire.

O COURAGE guerrier, vertu des républiques,
 Contre les rois arme nos mains;
 Au Français amoureux des palmes héroïques,
 De la gloire ouvre les chemins.
 Des tyrans que tout satellite
 Né pour ramper sous les Césars,
 L'un sur l'autre se précipite
 A l'aspect de nos étendarts.

Que le soldat des rois est peu digne d'envie!
 Et qu'il montre de lâcheté!
 Pour une injuste cause, il prodigue sa vie,
 Et meurt sans être regretté.
 Quand la liberté les inspire
 Et les pousse dans les combats,
 Tout soldat est un Cinegire,
 Et tout chef un Léonidas.

Idole des héros de Rome et de la Grece ,
 C'est toi que j'invoque aujourd'hui ,
 Verse dans tous les cœurs la martiale ivresse ,
 Qui d'un peuple libre est l'appui ;
 Que , ranimant Lacédémone ,
 On voie enfin tous nos guerriers
 Triomphans aux champs de Bellone ,
 Ou mourans sur leurs boucliers.

A L A F R U G A L I T É.

Air : Comment goûter quelque repos ?

Q U'IL est heureux , l'agriculteur ,
 Qui voit , sur sa table champêtre ,
 Les fruits que son travail fit naître ,
 Et se nourrit de son labeur !
 Sa main , sagement indigente ,
 Rejette l'or de Lucullus ,
 Et laisse les mets superflus
 Couvrir les tables d'Agrigente.

C'est à toi qu'il doit ce bonheur ,
 Frugalité , vertu modeste ;
 De la santé mère céleste ,
 Et compagne de la candeur.
 La Maladie , au front sinistre ,
 Grace à toi , respecte nos jours ,
 Et nous n'avons jamais recours
 A Galien , son noir ministre.

Rappelle-toi les vieux Romains ,
 Quand des lois saintes et propices ,
 Du luxe et des molles délices
 Leur fermèrent tous les chemins ;

Alors tu gardais leurs portiques ,
Divinité de nos ayeux ;
Le luxe fascina leurs yeux ,
Et corrompit leurs mœurs antiques.

Tu les quittas : sous tes drapeaux
Ils avaient subjugué Carthage ;
De cent rois le vil héritage
Les livre aux plus mortels fléaux.
L'empire tombe aux mains d'Octave ,
Qui répand l'or à pleines mains :
Dans Rome il n'est plus de Romains ;
Le peuple roi devient esclave.

Préserve-nous de ces malheurs ,
Frugalité que je révère ;
Ton règne , quoiqu'un peu sévère ,
Est la sauve-garde des mœurs.
Les vieux Romains , par leur courage ,
Devinrent libres et fameux :
Sachons être sobres comme eux ,
Comme eux nous dompterons Carthage.

A L A B O N N E F O I .

Air : *De ton fils , jeune et bonne mère.*

A QUELLE vertu nos ancêtres
Elevèrent le plus d'autels ?
A celle qu'ignorent les prêtres ,
Et qu'adorent tous les mortels.

Bonne foi, confiance aimable ,
C'est toi qui reçus leur encens ;
C'est toi qui , des chagrins cuisans ,
Par un bonheur inaltérable ,
Remplaces les traits déchirans.

C'est toi qui , du rempart des ondes
Applanissant l'immensité ,
Etablis entre les deux mondes
Les nœuds de la fraternité ;
Tu sers de base à la justice ,
Et sans toi l'amitié n'est rien ;
Par toi , du front du citoyen ,
Disparaît l'infame artifice ,
Et le peuple trouve un soutien.

Sans aller aux dieux faire injure ,
Par un serment frivole et vain ,
Le bon Gaulois , jamais parjure ,
Du bon Gaulois serrait la main :
Fais que nous suivions cet exemple ,
Divinité chère à mon cœur ,
Que toujours notre œil te contemple ,
Et que l'univers soit le temple
De la franchise et du bonheur.

A L' H E R O I S M E.

Air : C'est en vain que le nord enfante.

MUSE de Pindare et d'Horace,
Viens m'inspirer le doux transport
Qui fait triompher de la mort
Les chantres qui suivaient leur trace,
De l'héroïsme courageux,
Calme sous un ciel orageux,
Je veux peindre le caractère ;
Prompt moi-même à les honorer,
Je veux présenter à la terre
Les Dieux qu'elle doit adorer.

Héros fabuleux de la Grèce,
Qui du monde fûtes l'amour,
Ce n'est pas vous qui, dans ce jour,
Allumerez ma sainte ivresse.
D'Hercule et de Pirithoïs,
Un voile couvrant les vertus,
A rendu leur gloire douteuse :
L'histoire m'offre son flambeau,
C'est à sa clarté lumineuse
Que je vais tracer mon tableau.

Brutus est vaincu par Octave ;
Il tombe avec la liberté ;
Mais, sous un joug peu mérité,
Loin d'abaisser un front esclave :
Citoyens, calmez vos douleurs,
Dit-il à ses amis en pleurs,

Ce n'est pas nous que l'on doit plaindre ;
 Octave , maître du pouvoir ,
 Pour la patrie est seul à craindre ;
 Nous avons fait notre devoir.

Debout , avec toute ma gloire ,
 Je sers d'exemple à l'univers ;
 Je suis plus grand dans mes revers
 Qu'Octave au sein de la victoire.
 Ennemi des rois et des grands ,
 J'ai voulu , du joug des tyrans ,
 Délivrer ma chère patrie :
 Le sort a trompé mes desseins ;
 Mais je brave encore leur furie ,
 Sûr d'être estimé des Romains.

Ils sont tout fiers de leur conquête ,
 Amis , n'en soyez point jaloux ;
 Ce qu'on dira d'eux et de nous
 Vengera bien notre défaite.
 On dira qu'ils furent cruels ;
 Qu'armés de glaives criminels ,
 Ils ont fondé la tyrannie.
 On dira : Brutus et les siens ,
 Voyant l'égalité banne ,
 Sont morts en dignes citoyens.

Il dit : et prévenant la rage
 De ses implacables bourreaux ,
 Il se frappe et meurt en héros
 Qui doit sa gloire à son courage.
 Citoyens , voilà les mortels
 Qui sont dignes de vos autels ;
 Dignes que votre œil les contemple :
 Et toi , qui règne sur leur cœur ,
 HÉROISME , ouvre-leur le temple
 Où siègent tes adorateurs.

Ouvre-les tes nobles portiques
 Au jeune et brave Curtius,
 A l'intrépide Mutius,
 Modèles des héros antiques.
 Mutius, pour punir sa main
 D'avoir trahi son grand dessein,
 Laplonge dans la flamme ardente.
 Curtius, non moins généreux,
 Court se jeter, sans épouvante,
 Dans un abîme ténébreux.

Couple, digne d'idolatrie,
 D'où vint ton courageux effort?
 Tu te dévouas à la mort
 Pour le salut de ta patrie.
 Tels sont les héros dont le temps
 Consacre les faits éclatans,
 Et dont il respecte la gloire.
 Qui ne travaille que pour soi,
 Exclus du temple de mémoire,
 Est né pour ramper sous un roi.

A U D E S I N T É R E S S E M E N T .

Air : *des Versaillois.*

LES rois, de leur trésor en vain s'enorgueillissent ;
 Leurs vœux les plus ardens rarement s'accomplissent.
 Sur le trône, auprès d'eux, compagnon de la mort,
 Vient s'asseoir le pâle remord.
 Sans cesse il les poursuit au milieu des ténèbres,
 Et trouble leur sommeil par des songes funèbres.
 Mortel, devant Plutus, garde-toi de fléchir ;
 C'est le mépris de l'or, qui peut seul t'enrichir :

D

Vois Epaminondas : des tyrans en furie ,
Dans les combats, vingt fois, il sauva sa patrie ;
Et ne voulut pour prix d'un courage indompté ,
Qu'une honorable pauvreté.

Ce grand homme, ennemi d'une vile richesse ,
Fut l'amour des Thébains et l'honneur de la Grèce.
Mortel, devant Plutus, etc.....

Contemple Curius, qui des rois fut le maître ;
Et qui préfère au trône un escabeau champêtre :
Le Samnite l'aborde, et, par de vains présents ,
Cherche à corrompre ses vieux ans :
Garde, répondit-il, ces dons à qui tout cède ;
Il vaut mieux commander celui qui les possède.
Mortel, devant Plutus, etc.....

Désintéressement, c'est toi qui, dans leurs âmes ,
Soufflas, de la vertu, les généreuses flammes ;
A leurs vœux modérés, à leur frugalité ,

Ils ont dû l'immortalité :

Veux-tu jouir, comme eux, d'une solide gloire ?
Et, comme eux, arriver au temple de mémoire ,
Mortel, devant Plutus, etc.....

Tu le crois riche à tort, celui qui, sur l'arène ,
Affecte, dans un char, la grandeur souveraine.
Qui mérite ce nom ? l'ami des lois, des dieux ,

Repoussant un luxe odieux ;

Et qui, loin des flatteurs, et sur-tout de l'envie ,
Etudie en secret l'art de cacher sa vie.

Mortel, devant Plutus, etc.....

A U S T O I C I S M E .

Air : *Chacun avec moi l'avouera.*

DIEU des Catons et des Brutus ,
Stoïcisme , fier et sévère ,
Père des antiques vertus ,
Qu'aujourd'hui la France révère ;
Sensible à tes mâles attraits ,
Ma muse , pour peindre tes traits ,
N'invocera point le Parnasse.
Loin de moi tous les faux portraits
Dont le monde admire la grace.

Ce fut le vertueux Zénon
Qui , le premier , te fit connaître :
Quel philosophe , à ce grand nom ,
Ne se rappelle point son maître ?
Zénon , au caprice de l'eau ,
Avait , sur un léger vaisseau ,
Confié toute sa fortune :
Mer , tu lui servis de tombeau ,
Au gré de l'avare Neptune.

Heureux naufrage , sois béni ;
Zénon , en perdant sa richesse ,
D'un peu d'ambition puni ,
Parvint à l'extrême sagesse.
Je crois le voir contre les flots ,
Suivi de pâles matelots ,
Lutter long-temps avec courage.
Qu'ils sont doux les jours de repos
Qui succèdent aux jours d'orage !



Zénon , à Neptune échappé ,
 Cherche un abri sous le portique
 Par lui-même développé
 Son système éclaire l'Attique :
 L'homme , dit-il , né malheureux ,
 Voit toujours , d'un sort rigoureux ,
 Sur son front s'aggraver les marques ;
 Ses jours , tristes et douloureux ,
 Fatiguent les ciseaux des Parques.

Les pleurs qu'il répand au berceau ,
 De sa vie inondent l'aurore ;
 Le malheur le suit au tombeau ,
 Et ses larmes coulent encore.
 Pour combattre l'adversité ,
 Veut-il , avec célérité ,
 Trouver la route la plus sûre ?
 Qu'il soit fort par sa volonté ,
 S'il est faible par sa nature.

Sur une âme toute d'airain ,
 Qu'appuyant un corps tout d'argile ,
 Il n'oppose plus au chagrin
 Le boulevard le plus fragile.
 Sans se plaindre , sans murmurer ,
 Qu'il apprenne à tout endurer ,
 L'exil , les fers et la mort même :
 Que , peu content de le pleurer ,
 Son vil bourreau l'admire et l'aime.

Comme l'iris a ses couleurs ,
 Comme la mer a ses orages ,
 Le monde , hélas ! a ses douleurs ,
 Qui domptent les plus fiers courages ;
 Il faut savoir les supporter ;
 Il faut avec calme affronter

De la mort, les hideux ministres :
Le sage ainsi fait avorter ,
Des méchans, les complots sinistres.

Zénon se tait ; mais quels secours
A dû puiser la grece entière ,
Dans ses écrits, dans ses discours,
Où brille une sage lumière ?
Le stoïcisme, grace à lui,
Aux malheureux servant d'appui,
Fortifie autant qu'il éclaire ;
Et son flambeau, même aujourd'hui,
Peut servir de guide au vulgaire.

Stoïcisme, effroi des tyrans,
Qui pourroit nombrer tes services ?
Tu mets de niveau tous les rangs,
Et tu fais pâlir tous les vices.
Grace à toi, voisin du trépas,
Théramène (1) au beau Critias
Envoie un salut ironique,
Et marche à la mort à grands pas
Pour fuir un tribunal inique.

Puissent, formés par tes leçons,
Les enfans de la République,
Surpasser tous les nourrissons
Et du Licée et du Portique !
Ainsi nos guerriers, sans effort,
Bravant la douleur et la mort,
Seront dignes de la patrie ;
Et le souvenir de leur sort
Vivra dans notre âme attendrie.

(1) Théramène fut condamné à mort par les trente tyrans. Lorsqu'on vint lui apporter de la ciguë dans la prison, il en jeta les dernières gouttes à terre, en disant : *Au beau Critias* l'un de ses juges, et son plus mortel ennemi.

Français, mon souhait n'est point vain ;
 Déjà votre gloire commence ,
 Au milieu d'un siège inhumain
 Lille a fait revivre Numance. (1)
 Vos soldats, jaloux de vos droits ,
 Ont étonné, par leurs exploits ,
 Les Alpes et les Pyrénées ;
 Et, pour marcher contre les rois ,
 Vous n'attendez pas les années.

A L' E N F A N C E.

Air : *La Belle est au jardin d'amour.*

E N F A N C E , âge de la candeur ,
 Il est temps d'essuyer tes larmes :
 Ma muse, organe du bonheur ,
 S'apprête à calmer tes alarmes ;
 Elle va , dans un doux tableau ,
 Promener ton âme attendrie ,
 De la tourmente du berceau
 A la tourmente de la vie.

Le mortel à peine était né ,
 Que , mis au rang des vils esclaves ,
 Il gémissait , environné
 Des plus ridicules entraves ,
 Un philosophe vertueux ,
 De ces liens t'a délivrée ;
 Il brisa le sceptre hideux
 De la sottise invétérée.

(1) On sait qu'au siège de Numance tous les habitans aimèrent mieux périr que de se rendre.

C'était peu qu'un pareil succès
Pour un peuple ennemi des trônes :
Graces aux Sénateurs Français,
Les rois ont perdu leurs couronnes.
Souriez, aimables enfans,
A des lois qui vous sont propices ;
Vous ne craindrez plus les tyrans,
Vous ne craindrez plus les nourrices.

Quel étoit jadis le destin
De l'enfant qui venait de naître ?
Il ne pouvait presser le sein
De celle qui lui donna l'être.
Enfans, cours embrasser l'autel
Où Rousseau maintenant repose ;
C'est lui qui, du lait maternel,
Inonda tes lèvres de rose.

Nous avons abattu les rois,
Et tous leurs suppots sanguinaires.
Croissez, enfans, de sages lois
Vous annoncent des jours prospères.
Sous l'arbre de la liberté,
Croissez, race paisible et sage ;
Ce sont nos mains qui l'ont planté,
Vous jouirez de son ombrage.

A L' A D O L E S C E N C E .

Air : *Je l'ai planté, je l'ai vu naître.*

SUR une rive assez lointaine,
Dans le pays Oriental,
Il est, dit-on, une fontaine
Aussi pure que le cristal.

L'hiver, elle fond la barrière
 Dont l'environnent les glaçons;
 Et, par une loi singulière,
 Elle est fraîche au temps des moissons.

Ondes que l'on nomme Thermales,
 Que prônent les docteurs en *us*,
 Vous croyez être ses rivales,
 Mais vous n'avez point ses vertus.

Là, des infirmes de tout âge,
 A longs traits boivent la santé,
 Foulant aux pieds le caquetage
 Du médecin le plus vanté.

Malgré les ans qui l'engourdissent,
 Le vieillard y perd sa langueur:
 De ses beaux jours, qui refleurissent,
 Il y retrouve la vigueur.

Voyant son front exempt de rides,
 Qui la mettaient au désespoir,
 La coquette, aux yeux homicides,
 Remercie un si doux miroir.

C'est la fontaine de Jouvence
 Que viennent de peindre mes vers.
 Là, dit-on, belle adolescence,
 Tu régénères l'univers.

Déesse, ma muse les nie
 Tous ces prodiges éclatans.
 La vieillesse n'est rajeunie
 Que par les vertus du Printems.

Le mortel qui, dans sa carrière,
 N'a que peu de soleils à voir,
 Ne regarde point en arrière,
 S'il a toujours fait son devoir.

A L'ÂGE VIRIL.

Air : La Belle est au jardin d'amour.

LE Créateur , avec amour
A bien traité la créature ,
Disait l'âge viril un jour ;
Je suis le roi de la nature.

J'ai la force et la majesté ;
A remplir mes vœux tout conspire :
A l'homme , en sa maturité ,
Qui pourroit disputer l'empire ?

Age viril , détrompe-toi :
La force est un faible avantage ;
C'est la vertu qui fait la loi ,
Qui seule est l'idole du sage.

Ton orgueil , par ces vains transports ,
Va s'attirer un juste blâme :
Q'importe la force du corps ,
Si l'on n'a point celle de l'âme ?

Cette force qui te séduit ,
Ne suspend point ta dernière heure ;
Un grain de sable la détruit ;
La sagesse toujours demeure.

A t'entendre ainsi pérorer ,
C'est Milon le Crotoniate
Que , sur l'heure , il faut préférer
Au sage et vertueux Socrate.

Tu reçus en effet des dieux
Un front qui noblement s'élève
Jusques dans la voûte des cieux ;
Et l'homme est leur plus cher élève.

Mais qu'importe tant de beauté ,
Pour être leur vivante image ?
Ta force ni ta majesté
N'obtiendront jamais mon hommage.

Homme , dans ta belle saison ,
Quel que soit le sort qui te berce ,
Tu n'es fort que par la raison ,
Sans elle un souffle te renverse.

A L A V I E I L L E S S E .

Air : Comment goûter quelque repos ?

DÉJÀ , sur mon front dépourvu
Des ornemens de la jeunesse ,
La main de la froide vieillesse
A fait un ravage imprévu.
Trois fois quinze printemps , à peine ,
Ont passé devant mes regards ;
Monté sur ses coursiers hagards ,
Le temps , aux sombres bords , m'entraîne.

Mes blonds cheveux , par leur couleur ,
Rivalisaient ceux de l'aurore ;
Déjà mon front en voit éclore
Qui du lys passent la blancheur.
Dans mes yeux s'éclipse la flamme
Qu'amour y faisait resplendir ;
Et des pleurs viennent obscurcir
Ces tendres miroirs de mon âme.

Un démon se montre assidu ,
Par je ne sais quel maléfice ,
A sapper le frêle édifice
De mon débile individu.

Tyran , ton bras en vain m'atterre
Avant mon arrière saison :
Tu peux détruire la maison
Mais non pas le propriétaire.

Et toi , vieillesse , ne crois pas
Altérer mon âme tranquille ;
Au seuil de mon dernier asyle
Tu me fais marcher à grands pas
Semblable au chantre du bocage ,
Qu'un oiseleur , avant le temps ,
Vient enlever au doux printemps ,
Pour le plonger dans l'esclavage.

Qu'un autre redoute l'effet
De la colère qui te guide ;
Contre elle il me reste un égide ;
C'est le peu de bien que j'ai fait.
Choisi par un peuple sensible ,
Pour établir la liberté ,
Du despotisme , avec fierté ,
J'ai bravé l'orgueil irascible.

Sur un code injuste , inhumain ,
Je n'ai point fondé ma puissance ;
Et dans le sang de l'innocence
Jamais je n'ai trempé ma main.
Tels que les sénateurs de Rome ,
Lorsque de vils Catilinas
Régnaient par les assassinats ,
Je proclamai les droits de l'homme.

C'est ainsi qu'un législateur ,
Eloigné du bruit et du monde ,
Charmait sa retraite profonde
Par cet hymne consolateur.

Pouvait-il craindre la présence
De la mort si prompte à venir ?
Il conservait le souvenir
De son active bienfaisance.

O vieillesse ! qu'à ton aspect ,
Lorsque du bien , l'amour l'enflamme ,
On sent pénétrer dans son âme
Et de tendresse et de respect !
Qu'elle nous parait vénérable
La neige de tes longs cheveux !
Que , pour toi , l'on forme de vœux !
Que ta sagesse est désirable !

Mais qu'on méprise le vieillard
Qui suit une route contraire !
C'est un enfant nonagénaire ,
Que le monde laisse à l'écart :
Pour lui tu n'es environnée
Que de soucis tumultueux ;
Qu'es-tu pour l'homme vertueux ?
Le soir d'une belle journée.

A L' A G R I C U L T U R E.

Air : Descends , ô Liberté ! fille de la Nature.

SOURCE de tous les biens , utile agriculture ,
Bellone a , loin de nous , dispersé tes enfans ;
Dans nos champs , où languit la féconde nature ,
Flottent ses drapeaux triomphans.

Vois-tu ces toits fumans , ces campagnes désertes ?
Ces décombres épars dans nos vastes cités ?
Et le fier étranger qui , riche de nos pertes ,
Insulte à nos calamités ?

Esclave sous nos rois , et sujette aux caprices
Des esclaves soumis à leurs desseins pervers ,
La corvée enchaînait tes mâles exercices ,
Et te chargeait de tristes fers.

La dîme , aux doigts crochus , dévorait ta substance :
Ennemi de tes jours , et maître du hameau ,
Un pasteur prétendu , plongé dans l'abondance ,
Vivait aux dépens du troupeau.

Combien n'a-tu pas vu , dans nos bois , dans nos plaines ,
De tyrans féodaux , armés d'un droit cruel ,
Sur tes faibles enfans , qu'ils accablaient de chaînes ,
Usurper le champ paternel ?

Et quand leur cruauté feignant d'être assouvie ,
A ton zèle , à tes soins , donnait quelque repos ;
A tes noirs oppresseurs tu prodiguais la vie
Et tu nourrissais tes bourreaux.

Tout est changé , reviens. Dans nos champs , dans nos villes
Sont tombés de tes droits les fiers usurpateurs ;
Reviens , par ta présence , embellir les asyles
Des paisibles agriculteurs.

Tes enfans exilés dans leurs foyers rustiques ,
Ne pouvaient autrefois siéger dans le sénat ;
Ils expiraient au sein de leurs dieux domestiques ,
Fuyant des cours le vain éclat.

Enfin , l'égalité , déesse tutélaire ,
Dans un Plébéïen honorant les vertus ,
Remet entre tes mains l'écharpe populaire
Dont se paraît Cincinnatus.

Reviens avec eux tous enrichir ta patrie ,
Et rendre l'abondance à nos champs désolés :
Par Bellone en courroux , cette mère chérie
A vu tant de fils immolés.

Divine agriculture, ainsi qu'aux bords du Tibre,
Tu seras parmi nous l'amour de tous les cœurs ;
Et ton soc nourricier, sur une terre libre,
Roulera couronné de fleurs.

Viens redonner la vie aux champs de la Belgique,
Où dorment confondus les ossemens guerriers ;
Et que, par tes labeurs, l'olive pacifique,
S'élève à côté des lauriers.

H Y M N E A L A P O S T É R I T É.

Air : *Non, je ne ferai pas ce qu'on veut que je fasse.*

C H È R E Postérité, que verra bientôt naître
De nos jeunes enfans le regard paternel,
Dans ce chant véridique apprends à nous connaître,
Ma muse te l'adresse au nom de l'Eternel.

Tu sais qu'avec les dieux délibère un poète ;
Qu'assis dans leurs conseils, qu'admis dans leurs festins ;
Et, qu'enivré, par choix, de leurs faveurs secrettes,
Ils ouvrent devant lui le livre des destins.

Eh bien ! ces dieux puissans vont parler par ma bouche ;
Ils vont te révéler des secrets importans.
Vois-tu le vieux Saturne, avec son air farouche,
Qui déroule à mes yeux les registres du temps ?

Prêtez, race future, une oreille attentive :
La liberté sacrée a réclamé ses droits ;
Elle a dit, et le peuple, en sa marche hâtive,
A foulé sous ses pieds la couronne des rois.

Elle a dit, et soudain, affrontant les alarmes ;
Nous n'avons respiré que l'amour des combats :
L'airain se fait entendre ; on court, on vole aux armes ;
Sous le dais fastueux tremblent les potentats.

De prolonger leur règne , ils perdent l'espérance ;
 Renonçant aux honneurs qu'ils ont trop attendus ;
 Ils s'arment à leur tour : l'Angleterre et la France
 Tiennent , de l'univers , les regards suspendus.

La France est généreuse ; aux éclats du tonnerre ,
 Elle offre , avec courage , un front calme et serein :
 Elle aime le grand jour ; la perfide Angleterre
 Porte ses coups dans l'ombre , et retire la main.

Vingt rois , qu'elle soudoie , épousent sa querelle ,
 Vendent leur sang , leur gloire au lâche Léopard :
 Ils croyoient la défendre , ils sont vaincus pour elle ,
 Et l'étendart français flotte de toute part.

Le voyez-vous , planté d'une main aguerrie ,
 Sur les monts d'Annibal étaler ses couleurs ?
 Le roi Sarde en frémit , et , dans Alexandrie
 Il court cacher sa honte et dévorer ses pleurs.

La victoire nous suit aux bords de la Moselle ;
 Sur les rives du Rhin elle nous suit encor :
 Des fiers républicains rien n'arrête le zèle ;
 Et le fer , en tout temps , a triomphé de l'or.

La superstition , qui te rendit esclave ,
 Sur tes faibles esprits règnera donc toujours !
 Peuple de l'Ibérie , et toi peuple Batave !
 Voyez luire tous deux l'aurore des beaux jours.

Le Français , du bonheur vous apporte le gage ;
 Vient-il vous subjuguier ? non , mais vous affranchir.
 Voulez-vous voir cesser votre double esclavage ,
 Devant la loi qu'il aime il est temps de fléchir.

Cette loi , des tyrans a renversé le trône ,
 Fille de la nature et de l'égalité ;
 Le respect l'accompagne , et l'amour l'environne ;
 Elle a , chez les humains , fondé la liberté.

Mais pour les obtenir, ces brillantes conquêtes,
Qu'il a fallu verser et de sang et de pleurs!
Sous le fer de la loi qu'il est tombé de têtes!
Et que de fronts encor voilés par les douleurs!

Quel horrible carnage a fondé notre gloire!
Quel deuil de tous côtés, et que de noirs tombeaux!
Vois la Seine et le Var, et le Rhône et la Loire,
Des cadavres flottans traîner les vils lambeaux.

Seule, tu jouiras des nombreux avantages
Qu'accorde un dieu propice aux peuples affranchis.
La plante du bonheur croît pour les derniers âges;
Et c'est à nos dépens qu'ils seront enrichis.

F I N.

LE
CALENDRIER RÉPUBLICAIN,
POËME.

L E

CALENDRIER RÉPUBLICAIN,

P O È M E

Lu à l'Assemblée publique du Lycée des Arts, le 10
Frimaire an III, avec la traduction en italien mise
à côté du texte; (par Peraleri)

P R É C É D É

D'UNE LETTRE DU CITOYEN LALANDE;

S U I V I

De trente-six Hymnes civiques pour les trente-six Dé-
cadis de l'Année; d'une Ode au Vengeur, accompagnée
d'une Lettre du citoyen Saint-Ange, et de plusieurs
autres Poèmes;

PAR CUBIERES, CITOYEN FRANÇAIS.

Prix, 2 fr. 25 c.

A P A R I S ,

Chez { J. G. MÉRIGOT, Libraire, quai des Augus-
tins, n°. 38;
{ J.-B. CHEMIN, rue de la Harpe, n°. 307.

AN SEPTIÈME.



CALENDRIER REPUBLICAIN

TOME

En 1793, l'Assemblée nationale a décrété que le calendrier républicain serait institué à la place du calendrier grégorien. Ce calendrier a été mis en vigueur le 1er janvier 1793.

1793

D'UNE LETTRE DU CITOYEN LAURENT

SUIVI

de la lettre du citoyen Laurent, par le citoyen Laurent, le 1er janvier 1793.

PAR CHERBRES, CITOYEN FRANÇAIS

Paris, le 1er janvier 1793.

A PARIS,

J. G. MONTGOMERY, Libraire, quai des Augustins, n. 178.
J. B. GARNIER, rue de la Harpe, n. 307.

AN SEPTIEME



LETTRE

DU

CITOYEN LALANDE

L'ASTRONOME,

AU CITOYEN CUBIERES.

Vous savez, mon cher citoyen et frère, que ce fut moi principalement que le comité d'instruction publique de la Convention consulta, lorsqu'il fut question d'établir un nouveau Calendrier à la place du Calendrier grégorien. Ainsi, en lisant votre poëme, je l'ai regardé, en quelque sorte, comme un de mes enfans; j'ai été charmé de voir la facilité de votre style, et cette gracieuse familiarité que l'on aime dans vos ouvrages. J'ai

sur-tout remarqué le passage où vous caractérisez chaque mois par un vers :

Germinal me verra caresser ma Lisette,
 Floréal de bouquets orner sa colerette,
 Prairial, &c.....

C'est un tour de force que d'avoir mis, en quelque sorte, tout le Calendrier en douze vers, et je ne crois pas qu'il y en ait beaucoup d'exemples dans nos poètes modernes. Si j'avois l'honneur d'être poète, je vous en dirois davantage sur cet article.

Le député Romme fit un rapport bien sec sur le nouveau Calendrier. Fabre-d'Églantine en fit un agréable et fleuri. Votre poëme est à mes yeux un troisième rapport qui intéressera plus que les deux autres; et quoique Fabre-d'Églantine fût bon poète, je doute qu'il eût fait d'aussi bons vers que les vôtres en traitant un sujet aussi méthodique et aussi froid.

Comme père du Calendrier, je dois m'y

intéresser sans doute ; j'ai déjà demandé une règle d'intercallation que Romme y avoit oubliée. Le peuple trouve que les décadis , ou jours de repos , sont trop éloignés les uns des autres. Les gens de la campagne ne peuvent guère travailler dix jours de suite , leurs travaux sont trop pénibles. Peut-être faudroit-il que le quintidi fût aussi un jour de repos , et que le Corps législatif ou le Directoire ordonnassent de le fêter ; il n'y auroit pas plus de fêtes que dans l'ancien Calendrier.

Vous avez bien mérité de vos concitoyens et même de l'astronomie , en traitant d'une manière si agréable , un sujet qui paroît d'abord si sérieux , et vous avez mis à la portée de tout le monde ce qui n'étoit à la portée que des savans. Le Directoire exécutif a cherché à faire respecter le Calendrier républicain par son arrêté du 14 germinal dernier , et vous avez cherché à le faire aimer. Je ne doute pas que vous n'arriviez l'un et l'autre

au même but , quoique par des routes très-différentes.

Salut et fraternité ,

Signé , LALANDE.

P R É F A C E.

L'EXISTENCE de la République tient en partie à l'existence du Calendrier ; c'est une vérité qu'aucun républicain français ne contestera sans doute. Quel a été et quel est encore l'ennemi le plus redoutable de la République ? le fanatisme : et quel contre-poison le fanatisme a-t-il le plus à redouter ? le Calendrier.

Le fanatisme s'est opposé constamment aux progrès de la révolution , à toutes les époques de cette révolution naissante , et sur tous les points de la République ; c'est presque toujours pour les prêtres ou par les prêtres que l'on s'est battu en France depuis qu'on y parle de liberté et d'égalité , et depuis que le peuple paroît vouloir l'un et l'autre. Tout le sang qui inonde les champs de la Vendée , de la Suisse , de l'Italie , de l'Allemagne , n'y a coulé que par les prêtres ; et cet exemple , le plus effrayant de tous , me dispense d'en citer d'autres. Ce n'est point des prêtres constitutionnels que je veux parler , quand je dis en général les *prêtres* ; mon dessein n'est pas d'imiter les tyrans , qui confondent les innocens avec les coupables pour mieux satisfaire leurs vengeances : je n'ai point de vengeance à exercer , dieu merci , et je ne connois d'ennemis que les ennemis de ma patrie.

Quoi qu'il en soit, le Calendrier républicain est un des moyens les plus sûrs que l'on ait employés pour combattre le fanatisme : les productions de l'agriculture, les animaux utiles, les instrumens aratoires qu'on a mis à la place des saints, portent un coup terrible à ces derniers ; la suppression des fêtes de l'église romaine ne leur laisse que peu d'espoir de refleurir parmi nous : le pape enfin, a dû voir son règne tomber du moment qu'on a décrété l'ère nouvelle. Pourquoi faut-il que ces réformes heureuses, loin d'être adoptées par tout le monde, soient devenues l'objet de la critique non-seulement des sots, qui sont le plus grand nombre, mais même de quelques bons esprits ?

Où trouver un Calendrier dont le but soit plus utile et la nomenclature plus harmonieuse ? L'agriculture est de tous les arts le plus nécessaire à un peuple libre, et le Calendrier y ramène à chaque instant le Peuple Français ; il ne lui faut pas de longues études pour apprendre à connoître les métaux (1), les noms des plantes dont il use tous les jours, des légumes qu'il mange tous les jours à sa table : avec un almanach de deux sols il devient physicien, botaniste et minéralogiste. Est-il, en un mot, dans la langue

(1) Les auteurs du Calendrier ont rangé dans le cours de nivôse les substances du règne animal et minéral.

française, des noms plus harmonieux que ceux des mois du nouveau Calendrier? chacun de ces noms est un talisman qui présente à l'esprit tout à-la-fois trois idées bien distinctes, le genre de saison où l'on est, sa température, et les présens que fait la nature à l'époque dudit mois. Ne diroit-on pas que les meilleurs poètes de l'antiquité ont tenu conseil pour les inventer? que le majestueux Homère a proposé *Messidor*, *Thermidor*, *Fructidor*? Virgile, qui a si bien peint le printemps, *Germinal*, *Floréal*, *Prairial*, et ainsi des autres? Ces noms, qui offrent à l'esprit l'idée riante des moissons, de la renaissance des fleurs, de la coupe des prairies, ne sont-ils pas mille fois plus agréables que les noms insignifiants et stériles de septembre, octobre, novembre, décembre, etc?... Ces derniers, au surplus, ne pouvoient entrer qu'avec peine dans la poésie, le bon goût les en bannissoit, et ce n'étoit qu'avec beaucoup d'art qu'on pouvoit les y introduire. La poésie, au contraire, semble appeler leurs rivaux; elle semble attendre d'eux une nouvelle gloire, et les Muses ont tressailli sur leur trépied d'or, lorsqu'un poète audacieux en a enrichi la langue française. Tout enfin me semble militer en faveur du Calendrier républicain, la philosophie, la poésie, et sur-tout l'amour du pays. Animé de ces trois passions, ou, si l'on veut, adorateur de ces trois divinités, j'ai chanté



le Calendrier à ma manière; c'est-à-dire, que j'ai osé détailler ses beautés dans un de ces poèmes familiers, tels qu'il en échappoit quelquefois à la muse octogénaire de Voltaire, dans un de ces poèmes négligés qui ne dédaignent point les grandes images, mais qui ne font aucun effort pour les aller chercher, et qui, semblables à l'indolent berger, ne parent le corset de leur bergère que des fleurs qui leur tombent sous la main.

Cette manière est la mienne depuis longtemps; c'est dans ce genre que j'ai écrit *les Rivaux au Cardinalat*, poème en quatre chants; les cinq poèmes intitulés *les États-généraux du Parnasse, de l'Eglise, de Cythère, de l'Europe et de l'Olympe*, et une foule d'autres poèmes dirigés contre le pape, et que la cour de Rome a fait brûler, tandis qu'on les traduisoit dans presque toutes les autres cours de l'Europe; et si je l'ai adoptée pour le Calendrier républicain, c'est que je l'ai crue, plus que toute autre, à la portée du peuple. Pourquoi, dira-t-on peut-être, imiter Voltaire dans sa vieillesse? ne vaudroit-il pas mieux choisir l'époque la plus brillante de son talent? celle où dans la *Henriade*, par exemple, il peignoit la sombre politique préparant des foudres dans le sombre vatican; celle où il armoit le terrible Mahomet des poisons du fanatisme, etc....? Hélas! répondrai-je, qui peut



atteindre à ce faite de gloire et de splendeur poétique? C'est bien assez que la maturité de mon talent ait quelque ressemblance avec la décrépitude de celui de ce grand homme , et qu'on puisse dire que ma virilité ne fut pas indigne d'être comparée avec sa seconde enfance.

Revenons au Calendrier, dont je n'aurois pas dû m'éloigner si long-temps. On a fait contre lui quelques objections auxquelles je crois que c'est ici le lieu de répondre..... Mercier, entre autres, a été un de ses antagonistes les plus redoutables (1) : le philosophe Mercier, attaquer l'ouvrage de la philosophie!.... il est depuis long-temps mon ami; jetons le voile sur la nudité d'un patriarche de la raison et des lettres.

D'autres ont dit que la division de l'année et des mois du nouveau Calendrier détruisoit tous les rapports qui doivent exister entre notre nation et celles de l'Europe; qu'elle jetoit même de l'embarras dans les relations commerciales entre les républicains français; que dans plusieurs départemens enfin, on ne vouloit point le suivre. Que répondre à tout cela? ce que répondit la Reveillère-Lépaux, le 10 thermidor de l'an 3, à un pétitionnaire qui vint à la barre de la Convention faire une sortie contre le Calendrier.

(1) Voyez je ne sais plus quel journal rédigé par Mercier : un journal de plus ou de moins n'ajoute rien à sa renommée.

« Plus on examinera , dit-il (1), le nouveau Calendrier , plus on en sentira les avantages. Certes , je ne suis pas payé pour aimer ceux qui l'ont fait ; mais ici il s'agit de la chose et non des hommes , et il n'y a que des ignorans ou des aristocrates qui puissent déclamer contre cette institution , qui , toute nouvelle qu'elle est , et faite par des hommes peu estimables , n'en est pas moins de la plus grande utilité. Outre la beauté des dénominations , la division de l'année est faite d'après les époques fixées par la nature , les équinoxes et les solstices ; les noms donnés aux jours rappellent le quantième du mois , par la plus ingénieuse analogie , et présentent à la mémoire des pauses heureuses tout en lui donnant de nouvelles idées. Je demande l'ordre du jour ».

L'ordre du jour fut adopté par la Convention nationale , d'après le discours de la Reveillère-Lépaux : je ferois bien de l'adopter moi-même. Pourquoi ne pas répondre cependant , lorsqu'on a de bonnes raisons à donner ?

Les ennemis du nouveau Calendrier disent que dans plusieurs départemens on ne veut point le suivre. Les départemens !.... qu'importe ? Qu'on l'observe exactement à Paris , et les communes des départemens ne tarderont pas à imiter cette

(1) Ce discours de la Reveillère-Lépaux est extrait des journaux du temps ; je n'y ai rien ajouté , ni rien retranché.

commune. C'est Paris qui, avant la révolution, donnoit le ton à tout le royaume ; c'est encore Paris qui donne le ton à toute la république ; c'est Paris qui le donnera toujours. Le Calendrier républicain d'ailleurs, est déjà adopté par les républiques Cisalpine (1), Batave et Helvétique, et quelques départemens français oseroient se montrer rebelles à la voix de cette heureuse institution ! S'il en étoit ainsi, point de violence, ce n'est jamais par elle qu'il faut régner sur les esprits ; employons l'arme de la persuasion, employons celle du ridicule ; et si ces deux armes ne suffisent pas, laissons faire le temps, ce grand maître des événemens et des hommes. Les vérités chassées de France et accueillies en d'autres pays, reflueront en France de ces pays mêmes, et finiront par acquérir d'autant plus de force, qu'on y aura moins senti leur utilité.

Le nouveau Calendrier jette de l'embarras dans les relations commerciales entre les républicains français. Oui, si l'on ne veut pas changer les jours de foires et de marchés, si l'on ne veut pas dater les lettres-de-change et autres effets de commerce d'après l'ère nouvelle. Mais que les commissaires du Directoire fassent avec beau-

(1) Il vient aussi d'être adopté par la République romaine. Les tribunaux ont tenu à Rome leur séance le jour de Pâques.



coup de douceur observer l'arrêté du Directoire du 14 germinal an VI ; qu'armés de l'éloquence républicaine et non de la verge des commandemens, ils fassent entendre au peuple qu'il est de son intérêt de ne plus chommer les fêtes anciennes, de ne plus fêter les dimanches, et qu'ils fassent correspondre sans déchirement quelconque les jours de marchés d'autrefois avec les jours d'à présent : ces jours seront toujours les mêmes, quoiqu'ils aient changé de nom. Le soleil se levera comme à son ordinaire, la lune aussi. L'étoile du matin précédera l'aurore comme si de rien n'étoit. L'aurore elle-même ne sera ni moins belle, ni moins radiieuse ; et le jardinier, vendant ses légumes avec le même succès, n'en bénira pas moins peu à peu l'auteur de la Nature et les auteurs du Calendrier. Le Calendrier nouveau a causé de grandes rumeurs dans la Belgique relativement aux jours de marchés ; le commissaire Rudler a tout apaisé par sa sagesse : que les autres commissaires le prennent pour modèle, et tout ira comme il doit aller.

Il détruit tous les rapports entre notre nation et les autres nations de l'Europe. Est-ce de bonne foi que l'on fait cette objection ? Les Russes, les Turcs, les Chinois ont un calendrier différent du nôtre ; sommes-nous moins bons amis des Turcs et des Chinois, sommes-nous moins unis avec eux par les liens du commerce et de la fra-



ternité? et si les Russes ne nous aiment pas en ce moment, est-ce la faute du Calendrier, ou celle des circonstances?

Et les nations de l'antiquité n'avoient-elles pas aussi des calendriers différens, qui ne les empêchoient ni de s'aimer, ni de commercer ensemble? Quelques peuples ont fait autrefois leur année d'un mois, d'autres de quatre, d'autres de six, d'autres de dix, d'autres enfin de douze. Il y en a eu qui ont divisé l'année en deux parties, l'été et l'hiver. Il y en a eu qui ont commencé l'année en automne, d'autres au printemps; les mois de ceux-ci étoient lunaires, les mois de ceux-là étoient solaires. Les jours mêmes ont commencé diversement; c'est au soir qu'ils apparoissoient pour les uns, à midi qu'ils naissoient pour les autres, à minuit même. Ici des heures égales traînoient méthodiquement le char du soleil; là des heures inégales bondissoient autour de lui; plus loin l'année étoit vague, plus près elle étoit fixe: il n'y avoit de concordance ni dans les ans, ni dans les mois, ni dans les semaines, ni dans les jours, ni dans les heures.

Les Athéniens commençoient leur année à la nouvelle lune d'après le solstice d'été, et ils la partageoient en douze mois qui avoient alternativement les uns trente jours et les autres vingt-neuf; ceux-ci étoient appelés les mois creux, et les autres les mois pleins. Le mois hécatombéon

qui étoit le premier, avoit trente jours, le mois métagitnion qui étoit le second, en avoit vingt-neuf, et ainsi des autres.

Les Chaldéens avoient deux périodes appelées Sares, toutes deux composées de mois lunaires, dont l'un servoit à l'usage civil, et l'autre n'étoit employé que par les astronomes. Suidas entre dans de longs détails sur celui de l'usage civil; il nous apprend que c'étoit une période de dix-huit ans lunaires intercallés, et dont six étoient de treize lunes. Les Babyloniens avoient adopté ces périodes. *Voyez Suidas.*

Les Cappadociens avoient une année qui leur étoit propre, et qui différoit absolument de l'année solaire des Romains, ainsi que de l'année luni-solaire des Grecs de l'Asie mineure et de la Syrie, soit pour la grandeur, soit pour les noms des mois, pour leur durée et pour le lieu de l'année solaire auquel ils répondoient. Cette année cappadocienne étoit composée de deux mois de trente jours chacun, auxquels on ajoutoit cinq épagomènes ou jours complémentaires; elle étoit semblable à la nôtre. Voyez, si vous voulez le connoître davantage, les mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres, tome 29, page 27 et suiv.

Les Chinois dès le temps d'Yao, c'est-à-dire plus de deux mille ans avant Jésus-Christ, avoient deux années toutes différentes, une

année civile qui étoit lunaire, et une année astronomique qui étoit solaire, et qui servoit à régler l'année civile. Cette année civile, composée de douze lunes, étoit plus courte que l'année solaire. Les Chinois suivent aujourd'hui une autre méthode.

Enfin l'année civile de Cizique étoit composée de mois ioniens, athéniens, macédoniens, et de quelques autres.

Je ne parlerai point des Hébreux qui avoient des années de quatre espèces, de l'année macédonienne, de l'année persanne, etc.... qui toutes différoient entre elles : les bornes de cette préface ne me permettent pas de trop m'étendre sur cette matière. Je ne ferai qu'une question à ceux qui disent que notre Calendrier peut altérer nos relations avec les autres nations de l'Europe.

Les peuples d'autrefois qui n'avoient point le même calendrier, ont-ils cessé de commercer ensemble ? Ont-ils passé des années à se battre pour la dénomination des mois ? ont-ils employé leurs heures à diviser les semaines en sept, huit ou dix jours ? et le nouveau ou premier jour de l'année, a-t-il été pour eux une pierre d'achoppement ou une pomme de discorde ? Non, non, c'est toujours l'ambition des rois qui a mis la discorde parmi les peuples ; les fautes des rois ont fait couler bien plus de sang que les fautes des

astronomes ; et j'aime bien mieux le paisible Copernic , que l'impétueux Alexandre.

Mais, disent les partisans du calendrier grégorien, la division de l'année par semaines vient des planètes ; elles étoient sept, dont on a appliqué les noms aux jours, et cette division est plus naturelle que toute autre ; elle est d'ailleurs consacrée par l'usage, et tout ce qui a vieilli doit être respecté. Beau raisonnement ! la vérité doit être repoussée dès qu'elle est nouvelle, voilà ce qu'il signifie. Je pourrois d'abord répondre que notre Calendrier républicain est beaucoup plus ancien que celui du pape Grégoire, puisqu'il est calqué presque entièrement sur celui des Cappadociens, puisqu'il est en partie renouvelé des Grecs, qui, ainsi que nous, divisoient les jours par décades. J'aime mieux leur répondre d'une autre manière.

Ils disent que les sept jours de la semaine tirent leur origine des sept planètes : les astronomes l'ont prétendu, parce que, semblables à un certain curé qui voyoit des clochers dans la lune, ils ne voyoient par-tout que des planètes ; cette tradition d'ailleurs nous vient des Chaldéens, qui presque tous étoient astronomes. Mais l'abbé Roussier, qui étoit grand musicien, a composé un savant mémoire pour prouver que les sept jours de la semaine dérivoient des sept tons de la musique, et il le prouve presque par des calculs

très-ingénieux, et des analogies très-vraisemblables. Dion Cassius avoit déjà dit que les jours de la semaine forment entre eux une consonnance de quarte; et ne sait-on pas que d'autres faiseurs de système ont prétendu que l'on avoit divisé le jour en vingt-quatre heures, parce que le cynocéphale (1) urinoit et crioit vingt-quatre fois par jour?

Si les Chaldéens et un abbé donnent aux jours de la semaine l'origine que bon leur semble, pourquoi ne jouirions-nous pas du même privilège? pourquoi ne puiserions-nous pas l'idée de notre Calendrier chez les Cappadociens, qui en savoient bien autant que les Chaldéens et les abbés? Ce sont les phases de la lune qui ont donné aux différens peuples l'idée de la semaine; ne peut-on s'en écarter depuis que la théorie de la lune a été perfectionnée par les plus habiles astronomes, et compter par dix au lieu de compter par sept? Si compter par dix est plus facile, et s'il est vrai qu'il n'est personne qui ne porte son barrême avec soi, c'est-à-dire ses deux mains composées chacune de cinq doigts, il me semble que cette idée vaut bien celle des sept planètes, celle des sept notes de musique, et celle sur-tout d'un

(1) Le cynocéphale étoit un animal à tête de chien, que les Egyptiens révéroient comme un dieu.

vilain dieu à tête de chien, qui urine et qui crie sans cesse.

Il faut être juste cependant ; notre Calendrier n'est pas sans quelques défauts, et je vais les dire, non pour en dégoûter ceux qui l'aiment, mais pour justifier les éloges que je viens d'en faire ; ces éloges doivent être plus accueillis à la faveur d'un peu de critique. On se plaint en général, et sur-tout dans les départemens, qu'il y a trop de distance entre les décadis et les jours de repos. Lalande l'a dit dans la lettre qu'il m'a adressée à la tête de cette préface ; mais Lalande applique à l'instant le baume sur la blessure. Qu'on fasse du quintidi un jour de repos, ajoute-t-il, et tout le monde sera content ; il n'y aura pas plus de fêtes dans le nouveau Calendrier, qu'il n'y en avoit dans l'ancien. Lalande doit l'avoir calculé, puisqu'il l'assure ; ce n'est jamais que les preuves à la main qu'un aussi grand astronome porte son jugement sur une matière quelconque : Législateurs, faites attention à la proposition de Lalande.

Un défaut du Calendrier plus difficile à corriger, est celui-ci. Lorsqu'il nous indique l'hiver pour notre climat, c'est l'été qui règne dans un autre ; lorsqu'il nous dit de moissonner, peut-être ailleurs on fait la vendange ; il ne peut guère nous servir qu'aux lieux où nous habitons, il n'accuse pas même la vérité pour tous les dépar-

temens de la République; n'est-il pas certain en effet que la température du climat de Marseille est bien différente de celle de Paris? qu'à Paris il fait grand froid au mois de pluviôse, et que ce mois voit éclore des fleurs dans les champs fortunés du Midi? Et s'il est des antipodes, comme on n'en peut plus douter, n'est-il pas certain que notre Calendrier ne peut absolument point servir aux peuples qui habitent des contrées diamétralement opposées aux nôtres; qu'ainsi il n'est point assez universel, et qu'il n'embrasse point le monde entier comme il auroit dû le faire, et comme un jour peut-être notre République l'embrassera? Quoi qu'il en soit de cette objection, à laquelle il n'est pas impossible de répondre, voici une division de l'année plus universelle, et qu'on auroit peut-être bien fait ou mal fait d'adopter, car à quoi ne trouve-t-on pas le pour et le contre?

Par-tout l'homme naît, par-tout il meurt, par-tout il a quatre âges, l'enfance, l'adolescence, la virilité et la vieillesse. Peut-être qu'on a voit établi quatre trimestres pour ces quatre âges; peut-être que si on eût fait correspondre la jeunesse de l'homme avec celle de l'année, l'adolescence de l'un avec celle de l'autre, et ainsi de suite, et qu'on eût donné aux douze mois les noms des vertus nécessaires à l'homme pour vivre heureux avec ses semblables, peut-être, dis-je, le Calen-

drier français eût-il été adopté à la longue par un plus grand nombre de peuples, peut-être fût-il devenu celui des quatre parties du monde.

J'ai déjà parlé de la nomenclature des mois ; je l'ai trouvée admirable pour l'harmonie et les consonnances, et je ne change point d'avis : ce qu'il y a sur-tout de précieux, ce sont les terminaisons en *óse*, en *al*, en *or*, etc. On peut dire : le trimestre en *or*, en *al*, en *óse*, ce qui simplifie et précise singulièrement les quatre parties de l'année. Il me semble cependant que *pluvióse* dans le trimestre en *óse* est un mot long, ce qui ne fait point image. Virgile a dit *Nimbosus orion*, et *nimbose* vaudroit peut-être mieux.

On ne pouvoit guère mieux choisir que germinal et floréal pour exprimer la saison des fleurs et celle des germes ; mais prairial n'est-il pas un peu prosaïque ? Les mots qui nous arrivent immédiatement du grec, ne sont-ils pas plus sonores et plus poétiques que ceux qui nous viennent de notre langue ? Et *viridal*, qui exprime si bien les couleurs favorites du printemps, n'auroit-il pas mieux valu que prairial ? Je laisse la question à décider à des gens plus habiles.

S'ils la décidoient cependant, j'ajouterois qu'ils s'y prennent un peu tard. Les noms des mois républicains sont consacrés par les grands événemens qui portent leurs dates ; on n'oubliera jamais les journées du 9 thermidor, du 13 vende-

miaire, du 18 fructidor. L'histoire va s'en emparer, et les transmettre à la postérité la plus reculée. Que dis-je ? notre langue même a cru devoir les naturaliser parmi nous ; on dit les *fructidoriens*, les *vendémiaristes*, les *thermidoriens*, et la grammaire semble se réunir à l'histoire pour rendre ces noms immortels. Rien ne peut plus être changé à la forme, ni peut-être même au fond du Calendrier républicain ; on ne peut pas plus lui ôter une qualification, qu'à Hercule sa massue.

Je pris à la tête de ce poëme, lorsqu'il parut pour la première fois, le titre de *Poète de la Révolution*, titre fastueux dont quelques journalistes ne manquèrent pas de me faire un crime. Je le pris pour plusieurs raisons : 1°. Parce que je crois être le Poète qui depuis la révolution a le plus travaillé pour elle ; je le prouve par la nomenclature nombreuse, et toutefois incomplète, de mes ouvrages patriotiques que j'ai mise à la tête de la première édition de ce Poëme sur le Calendrier. 2°. Parce qu'ayant été oublié lors de la réaction par les distributeurs des récompenses nationales, cet oubli m'a donné le droit de me rappeler au souvenir de la Nation. 3°. Enfin parce que j'aime la révolution sans approuver ses excès ; parce que je l'aime, non dans le mal qu'elle a pu faire, mais dans le bien qu'elle a fait, et qu'un amant se pare ordinairement des couleurs de sa maîtresse.

Mais vos collègues sont patriotes aussi; mais ainsi que vous ils ont écrit en faveur de la révolution. Eh bien! qu'ils prennent le même titre que moi. La plupart sont plus jeunes, ils ont plus de talent, et par conséquent plus de droits aux faveurs de l'immortelle; la plupart en ont été payés par des places lucratives, par des récompenses glorieuses; quelques-uns par des ambassades, d'autres par des pensions. Pourroient-ils être jaloux d'un homme qui ne demande rien, qui n'a encore rien obtenu que des charges honorables, mais non salariées (1); d'un homme à qui il ne reste pour tout fruit de ses travaux qu'une pauvreté noble, une santé chancelante et une vieillesse anticipée; d'un homme enfin qui trouve sa jouissance dans le plaisir pur d'avoir chanté la liberté pour elle-même et sur-tout pour la faire aimer à ses concitoyens?

Pourquoi, ajoutera-t-on, ne prenez-vous plus ce titre à la seconde édition de votre Poëme? parce qu'il est des vérités qu'il ne faut dire qu'une fois, et d'autres qui ont besoin d'être souvent répétées.

(1) Au moment même où l'auteur écrit ces lignes, c'est-à-dire, le 20 messidor an 6, il est officier municipal du onzième arrondissement de Paris et membre du jury d'instruction publique pour les écoles primaires, lesquelles deux places ne rapportent rien, et cependant il a perdu toute sa fortune par le décret du 9 vendémiaire dernier.

Après avoir parlé de moi et de mon Poëme un peu longuement, je devrois dire un mot de la traduction qui l'accompagne; mais je crains de profaner en le louant le nom de celui qui l'a faite. Quoique j'aie voyagé en Italie et que j'en connoisse la langue, je ne la connois point assez pour prononcer sur le mérite de la poésie; il y a des beautés et des finesses qui échappent à ceux même qui sont le plus en état d'en juger.

Tout ce que je puis dire, c'est que l'auteur de cette traduction est le citoyen Povoleri, poète célèbre et connu en Italie et en France par différens ouvrages, homme honnête et estimable qui possède également bien les langues française, anglaise et italienne, et je ne doute pas que sa traduction, en embellissant mon foible Poëme, ne lui donne tous les charmes qui lui manquent et toutes les graces qu'il n'a pas. Le citoyen Povoleri a traduit avec les citoyens Panckoucke et Frameri les deux plus grands poètes de l'Italie, le Tasse et l'Arioste; et l'on sait combien ce travail a été utile en France à tous les amateurs éclairés de la littérature italienne.

LE
CALENDRIER RÉPUBLICAIN,
POÈME.

LE CALENDRIER

R É P U B L I C A I N .

IL faut, mes chers amis, qu'aujourd'hui je m'applique
A vous parler un peu d'instruction publique ;
Que ma muse, oubliant ses légères chansons,
Sur le calendrier vous donne des leçons....
Que dis-je ? Il faut plutôt que ma muse badine
De ce calendrier vous conte l'origine ;
Comment nos sénateurs firent de leur cerveau
Jaillir un beau matin un almanach nouveau,
Où septembre abjurant la règle surannée,
Voit ouvrir et fermer le cercle de l'année ;
Comment, au lieu de sept, les jours comptés par dix,
Sont enfin terminés par d'heureux décadis ;
Comment les fleurs, les fruits, là-haut ont pris la place
D'Antoine, de Bernard, d'Augustin et d'Ignace ;
Et comment sur le front des mois régénérés
Vont briller des saisons les signes révévés.

Pour un sot orgueilleux, qu'il soit en vers, en prose,
Un almanach n'est rien, ou du moins peu de chose ;
Un sot jamais ne pense, et voit tout en courant ;
Mais pour un sage, amis, rien n'est indifférent ;
Dans notre ère nouvelle, avec joie et surprise
Il voit, n'en doutez point, la chute de l'église ;
De cette église absurde et cruelle à la fois,
Qui prêche la concorde et se bat pour les rois ;

IL CALENDARIO REPUBBLICANO.

È ORA, amici miei, che il biondo nume invoco;
Dell' istruzione pubblica debbo parlarvi un poco:
La musa, non più intenta a frivole canzoni,
Diavi sull' almanacco delle utili lezioni....
Ma che dico? Egli è meglio che la musa giocosa
Del calendario dicavi l'origine curiosa;
Come i senator nostri fecer dal lor cervello
Spiccare, una mattina, novo almanacco e bello,
Dove settembre abbjura lo stil di vecchia data,
E vede aprire e chiudere il corso dell' annata;
Come, invece di sette, per dieci i di contati
Da decadi felici sono alfin terminati;
Come i fiori ed i frutti, la sù, preser d' Ignazio
Il luogo, di Bernardo, d' Agostino e Pancrazio;
E come in fronte ai dodici mesi rigenerati
Brillan delle stagioni i segni venerati.

PER lo stolto orgoglioso, sia scritto in versi o in prosa
Niente val l' almanacco, o almeno poca cosa.
Lo stolto mai non pensa, tutto, correndo, vede,
Ma il vero saggio, amici, tutto importante crede;
Nell' era nostra nuova, con gioja e con sorpresa,
Ei vede già, credetemi, lo sbalzo della chiesa;
Di quella chiesa assurda, perfida insieme e cruda,
Che la concordia predica, e pei re il brando snuda;

Il la voit remplacer au temple de mémoire
 L'almanach commandé par le pape (1) Grégoire ;
 Et le pape Braschi , son dévot héritier ,
 Suivre , en tombant , les saints de son calendrier.
 La superstition meurt avec ses idoles.

A quoi bon , direz - vous , tous ces discours frivoles ?
 Muse , au fait ; — Au fait soit . — Vous , sans perdre de temps ,
 Ecoutez les débats des six représentans .

LE président se lève ; en ces mots il s'explique :
 Citoyens , tous vos vœux sont pour la République ,
 Vous souhaitez sa force ainsi que sa grandeur ,
 Vous brûlez de la voir égaler en splendeur ,
 Cet astre merveilleux dont la nature entière
 Reçoit en même temps la vie et la lumière .
 Eh bien ! c'est la raison dont la douce clarté
 Peut seule de son front relever la beauté ;
 La raison de nos biens est la source féconde ,
 Et les sots préjugés font le malheur du monde .

Sous le poids accablant de leur joug ennemi
 La Nation française a trop long - temps gémi ;
 Elle a d'un bras d'airain frappé la tyrannie ;
 Il faut que , pâlisant au flambeau du génie ,

(1) Ce fut Grégoire XIII qui commanda à des mathématiciens , et entr'autres à Louis Lilio , la réforme du calendrier . Cette réforme , exécutée d'une manière heureuse , fut utile à beaucoup d'égards ; mais elle propagea les erreurs du fanatisme , et je la considère seulement de ce côté . C'est contre le fanatisme que j'écris , plus que contre le calendrier grégorien .

Della memoria al tempio ei la vede riporre
L'almanacco che un papa (1) fè una volta comporre;
E il Braschi, successore di dritto ereditario,
Cader coi santi e i martiri del suo gran calendario.
Già la superstizione more insieme cogl' idoli.

MA a che giovan, direte, tanti discorsi frivoli?
Al punto. — Eccomi; e voi, senza perder gl' istanti,
Ascoltate le aringhe di sei rappresentanti.

IL presidente, in piedi, spiegasi in tali accenti:
Cittadini, per certo i vostri voti ardenti
Sono per la Repubblica; in lei forza e vigore
Bramate, e di vederla adeguare in splendore
L'astro brillante, a cui la natura infinita
Deve, ad un tempo stesso, e la luce e la vita.
Se così è, la ragione, con sua pura chiarezza,
Può sola del suo fronte illustrar la bellezza;
La ragione è del bene il principio fecondo,
Gli stolti pregiudizj, la disgrazia del mondo.

TROPPO tempo gemette sotto il peso gravoso
La Francia del lor giogo nemico e vergognoso;
Scosso ha omai la tirannide con braccio forte e audace.
Del penetrante ingegno alla brillante face

(1) Fu Gregorio XIII che ordinò a matematici, e fra gli altri a Luigi Lilio, la riforma del calendario. Quella riforma, felicemente eseguita, fu utile a molti riguardi; ma propagò essa gli errori del fanatismo, e la considero solamente in questo punto di vista. Scrivo più contro il fanatismo che contro il calendario gregoriano.

L'erreur, mère du crime et de tous les fléaux,
 Coure au fond des enfers, cacher ses noirs complots.
 L'erreur, du peuple esclave obtenoit des hommages;
 Le peuple est libre enfin, qu'il brise ses images;
 Qu'il abatte sur-tout le colosse odieux
 Qui s'arroe ici-bas la puissance des dieux;
 Que du papisme impur il brise la tiare,
 Et qu'il foule à ses pieds les terreurs du Ténare;
 Que le cicle solaire et les indictions
 Cessent de consacrer de plates fictions;
 Que de son char dévot tombe l'ère vulgaire :
 Elle nous trompoit tous, déclarons-lui la guerre.
 Toi, Damon, sans te perdre en de vagues discours,
 Charge-toi de l'année, et dirige son cours :
 Qu'Ergaste, s'il le veut, alonge la semaine;
 Des mois trop inégaux la marche est incertaine,
 Enchaîne-les, Valcour, sous le même niveau,
 Avec les jours rangés dans un ordre nouveau.
 Trop de saintes, de saints, choquent les yeux d'Alcandre,
 De leur brillant séjour qu'il les fasse descendre;
 Et qu'enfin Théophile en ce jour solennel,
 Ne laisse dans les cieux régner que l'Eternel.

DANS vos travaux sur-tout, faits pour les derniers âges,
 Perdez le souvenir des antiques usages;
 Et des jours et des mois changez les noms vieilliss,
 Noms que le fanatisme avait seul établis.
 Le Tyrien datoit du moment qu'il fut libre;
 Cet exemple suivi par le peuple du Tibre,
 Des citoyens de Rome attestoit la fierté.
 Il vint aussi le jour de notre liberté;

L'errore, del delitto padre e di tutt' i mali,
Dovrà celar nel baratro suoi progetti infernali.
Rendea 'l popolo schiavo omaggio un dì all' errore;
Liberò in ora, scacci gl' idoli suoi dal core;
E sopra tutto atterri quel gran colosso odioso
Che arrogasi 'l potere del ciel giusto e pietoso;
Laceri la tiara del papal soglio impuro,
E calpesti i terrori dell' Acheronte oscuro:
Cessi il ciclo solare, e le indizioni
Di consacrare simili triviali fizioni;
Dal carro suo discenda l'era volgare a terra:
C' ingannò tutti un giorno, facciamole la guerra.
Tu, Damone, comincia senza previo discorso,
Abbi cura dell' anno, e dirigine il corso:
La settimana allunghi Ergasto, se gli piace;
Il declinar dei mesi è ineguale e fallace,
Riducili, Valcorte, allo stesso livello,
Coi giorni ben disposti in ordine novello.
Troppi santi disgustano d' Alcandro l'occhio ardito;
Li faccia omai discendere dal lor brillante sito;
E non lasci Teofilo, in sì solenne giorno,
Regnare altri che Dio nel celeste soggiorno.

Più non badate in oggi, nelle vostre fatiche
Calcolate per noi, alle maniere antiche;
Cangiate i vecchi nomi e dei giorni e dei mesi,
Nomi che il fanatismo solo celebri ha resi.
Il Tirio, allorchè libero, marcò l'epoca augusta:
Seguì un sì bell' esempio Roma di gloria onusta,
Roma superba e fiera, patria di tanti eroi.
Di libertade il giorno è giunto anche fra noi;

Que ce jour glorieux, enfant de la victoire,
Soit un phare allumé pour éclairer l'histoire;
Et que par vous rangé dans les faits éclatans,
Il serve de flambeau sur la route du temps.

D A M O N répond alors : On sait que de l'année
La marche par Janus étoit déterminée :
Janus au double front enseignoit à mentir ;
Et quel peuple à ses loix voudroit s'assujettir ?
Le peuple suit le vrai, même quand il s'égare.

L E J O U R où succomba la royauté barbare,
Jour qui de nos tyrans abattit le dernier,
De l'an républicain doit être le premier :
Où finissent les rois, la liberté commence.

L' A S T R E brillant du jour entroit dans la balance,
Lorsque, par le sénat annoncée aux Français,
Naquit la République, et des plus beaux succès,
Au peuple qui l'adore offrit de doux présages.
Ainsi la Liberté, qui n'a point deux visages,
A vu le même jour son règne gracieux
S'établir sur la terre ainsi que dans les cieux.

O U I, tu dis vrai, Damon, s'écrie alors un membre ;
Oui, l'an républicain doit éclore en septembre ;
C'est donner aux tyrans une bonne leçon ;
Et tout le comité l'approuve à l'unisson.

L E S mois forment les ans ; mais des mois peu fidèles,
Aux loix de la méthode il faut changer les ailes ;

Questo dì glorioso , figlio della vittoria ,
Splenda qual faro acceso , e illumini la storia ;
E da voi posto in ordine , serva di chiara face ,
Fra le gesta sublimi , del tempo al piè fugace .

D A M O N E allor risponde : Si sa che dell' annata
La carriera da Giano era determinata ;
Giano , il bifronte dio , insegnava a mentire ;
D'un bugiardo alle leggi chi vorrebbe aderire ?
Segue il popolo il vero , quand' anch' egli si svia .

I L giorno in cui cadeo l'atroce monarchia ,
Giorno che atterrò in Francia l'ultimo suo tiranno ,
Dee de' repubblicani il primo esser dell' anno .
La libertà incomincia dove il monarca more .

N E L L A bilancia entrava Febo , di Delo onore ,
Quando della Repubblica fece spuntar l'aurora
Della Francia il senato al popol che l'adora ,
Presagendo ai Francesi gesta insigni e brillanti :
Così la Libertà , che non ha due sembianti ,
Il suo benigno impero , senza misterio o velo ,
Vide lo stesso giorno fissarsi in terra e in cielo .

Sì , dici 'l ver , Damone , esclama il saggio Ermano ,
Da settembre dee sorgere l'anno repubblicano :
Pei tiranni un tal colpo è una lezione nova ;
E tutto il comitato unisono l'approva .

I M E S I forman gli anni ; ma il mese non è eguale ,
Alle leggi del metodo fa d'uopo cangiar l'ale ;

Aux dépens de décembre alonger février,
Et mettre de niveau tout le calendrier.

J E m'en chargerai, moi, dit Valcour; et j'espère
Que vous l'approuverez en dépit du saint Père :
Le saint Père, jaloux de nos succès nouveaux,
Nous excommuniera pour prix de nos travaux :
Qu'importe? Eût-il le droit d'interrompre nos veilles,
Les excommuniés se portent à merveilles,
Et je n'ai jamais vu que, pour être damné,
Par Bouvart ou Tronchin on fût abandonné.
Le nombre décimal, à vos ordres docile,
Pour l'esprit le plus lent est d'un abord facile :
Par les doigts on le peint. Renouvelé trois fois,
Le nombre décimal composera le mois,
Et de l'année ainsi, liant les douze frères,
Fera cesser entre eux les intérêts contraires.
Il faut changer leurs noms, signes insidieux
D'un pouvoir chimérique émané des faux dieux ;
Et mettant à profit l'utile agriculture,
Leur choisir des parrains dans la simple nature.
Vendémiaire aussi-tôt remplissant mes desseins,
Peindra par les accens la saison des raisins ;
Brumaire sur nos fronts étendra les nuages ;
Frimaire glacera les humides rivages ;
Nivôse, Pluviôse et Ventôse, à pas lents,
Viendront ouvrir des fleurs les jours doux et brillans,
Le sol gémit par eux sous la neige entassée ;
Germinal les suivra pour peindre à la pensée
L'effort laborieux des germes créateurs,
D'où Floréal naîtra tout couronné de fleurs.

Livelliamoli tutti; allunghiamo febbrajo
A spese di dicembre, e accorciando gennajo.

SON' io che mene incarico, dice Valcorte, e spero
L'approverete ad onta del successor di Piero:
Lancerà 'l santo padre, del nostro ben geloso,
La scomunica in premio del calcolo studioso:
Che importa? I nostri studj può egli mai sturbare?
E gli scomunicati cessan di bene stare?
Uomo non vidi mai che, per esser dannato,
Da *Bouvard* o *Tronchin* ei fosse abbandonato.
Il decimale numero, docile, ognun contenta,
Ed al più lento spirito, facile, si presenta:
Perfettamente mostrasi nelle dita distese;
Rinnovato tre volte, ei dee comporre il mese,
E col legare i dodici fratelli fra di essi
Farem cessare alfine i contrarj interessi.
Cangiar conviene i nomi, segni insidiosi e rei
D'un potere chimerico nato da' falsi dei;
E mettendo a profitto l'utile agricoltura,
Sceglier loro patrini dalla bella natura.
Vendemmiajo per primo mi piace, e con ragione,
Egli della vendemmia indica la stagione.
Un velo nebuloso distenderà Brumajo,
E dei fiumi le sponde agghiaccierà Frimajo:
Con Nevoso e Piovoso, Ventoso, a passi lenti,
Verrà aprire dei fiori le semenze latenti;
Per essi geme il suolo sotto la neve argente:
Li seguirà Germile, per pingere alla mente
Lo sforzo laborioso dei germi creatori
Nel riprodur Fiorile coronato di fiori.

Prairial vous dira la coupe des prairies,
 A vous dont l'ame en proie aux tendres rêveries,
 Aimoit à parcourir leur champêtre gazon;
 Vous les pleurez : voyez la brûlante saison
 Que Messidor conduit sur ses rapides ailes,
 Déposer à vos pieds des richesses plus belles;
 Thermidor qui le suit entouré de roseaux,
 Vous offrir un asyle au milieu de ses eaux;
 Et Fructidor enfin, des mois le plus aimable,
 Du luxe de Pomone enrichir votre table.

Q U E ces noms sont heureux ! s'écrie avec transport
 Un membre ami des champs, jeune et sensible encor :
 Germinal me verra caresser ma Lisette,
 Floréal de bouquets orner sa collerette,
 Prairial la mener sur de rians gazons,
 Messidor avec elle achever mes moissons,
 Thermidor près des eaux détacher sa ceinture,
 Fructidor lui servir la pêche la plus mûre,
 Vendémiaire enivrer ses esprits amoureux,
 Brumaire sous un voile abriter ses cheveux,
 Frimaire au coin du feu la proclamer vestale,
 Nivôse à sa blancheur offrir une rivale,
 Pluviôse pour elle affronter les torrens,
 Et Ventôse braver les sombres ouragans.

ERGASTE a la parole : Aux jours hebdomadaires
 Il oppose les jours appelés décadaires.
 Le nombre sept, dit-il, par les ans consacré,
 Fut aux bords de l'Indus, trop long-temps révééré ;
 Des superstitions il fut le grand mobile ;
 Le culte qu'on lui rend du sage ément la bile :

Pratile offrirà il mese in cui falciansi i prati
A voi, l'alma de' quali, in preda a pensier grati,
Amava di trascorrere il verde lor ridente;
Non vi dolga di perderlo: la stagione cocente,
Che sull' ali sue placide Messidoro conduce,
Ricchezze via più belle a' piedi vostri adduce.
Termidoro che 'l segue, di canne e d'alga cinto,
Additavi un' asilo nel suo ondoso ricinto;
E il grato Fruttidoro, che l'anno alfin corona,
Vi arricchisce la mensa dei doni di Pomona.

FELICI nomi! estatico esclama un membro allora,
Agrifilo, sensibile, e in fresca etade ancora:
Accarezzar Lisetta mi troverà Germile,
E d'olezzanti fiori ornarle il sen, Fiorile,
Pratil, condurla meco sull' erba fresca e folta,
Messidor, seco lei fornir la mia raccolta,
Scioglierle il cinto al fonte vedrammi Termidoro,
La più matura pesca offrirle, Fruttidoro,
L'amoroso suo core inebbriar, Vendemmiajo,
Raccor sotto un bel velo il di lei crin, Brumajo,
Frimajo, presso al fuoco proclamarla vestale,
Nevoso, a sua bianchezza offrirgli una rivale,
Per lei varcar torrenti mi vedrà alfin Piovososo,
E sprezzar gli aquiloni, il mugghiante Ventoso.

ERCASTO ha la parola: Ai giorni ebdomadarij
Oppongo, dice, i giorni chiamati decadarj.
Il numero di sette, dagli anni consacrato,
Fu dell' Indo alle sponde troppo a lungo onorato:
Esso fu il primo mobile della superstizione;
Rendere un culto simile è contro la ragione:

Je ne puis y souscrire , et briser son autel ,
 C'est rendre au genre humain un service immortel ;
 Qu'au nombre décimal il cède enfin la place ,
 De nos fastes nouveaux que la raison l'efface ;
 Qu'à son aspect il fuie , et laissons les Hébreux
 Rendre au jour du sabbat leurs hommages nombreux ,
 Hommages insensés , nés d'un esprit malade.
 Transformons , en un mot , la semaine en décade.

SUR le projet nouveau Lalande (1) est consulté ,
 Lalande approuve tout : d'un honneur mérité ,
 La décade jouit , malgré la cour romaine ,
 Et de sa niche antique expulse la semaine.

ERGASTE au même instant , donne aux jours inégaux ,
 Les noms simples et doux des nombres ordinaux ;
 A lundi , primidi rapidement succède ,
 Dix à sept , et l'erreur à la vérité cède.

LA vérité , pourtant , a plus d'un ennemi ;
 Le fanatisme impur n'est dompté qu'à demi ;
 Sur le vieux almanach il étendoit ses ailes ,
 Et protégeoit des saints les fêtes solennelles :
 Le peuple même , hélas ! trop docile à sa voix ,
 Rendoit un culte impie à je ne sais quels rois
 Arrivés d'Orient aux clartés d'une étoile :
 Sur le front des humains pourquoi laisser le voile
 Que la main de l'erreur avoit seule étendu ?
 Un Dieu , mes chers amis , ne peut être pendu.

(1) Le fameux astronome. Il a été consulté sur le calendrier républicain par le comité d'instruction publique.

Soscrivervi non posso, e il rovesciarne l'ara
Sarà per l'uman genere cosa importante e cara.
Al decimale numero più il sette non sovrasti;
La ragion lo cancelli da nostri nuovi fasti;
Al suo apparir sen fugga, e lasciamo agli Ebrei
Rendere omaggio al sabato, giorno sacro a' Giudei,
Sciocco omaggio d'un cerebro distorto e contraffatto,
La settimana in decade trasformiamo ad un tratto.

Sopra il nuovo progetto Lalande (1) è consultato,
Lalande approva tutto: gode onor meritato
La decade a dispetto della corte romana,
E dall' antica nicchia scaccia la settimana.

Ergasto al tempo stesso presta ai nomi ineguali
I nomi grati e semplici dei numeri ordinali;
Al lunedì in un subito il primidi succede,
Al sette il dieci, e al vero l'error funesto cede.

Ma da più d'un nemico il vero è ancora cinto;
Il fanatismo impuro non è che a metà vinto;
Sopra 'l vecchio almanacco l'ali sue distendeva,
E le feste solenni dei santi proteggeva:
Tropo a sua voce docile, aimè! l'incauta gente
Rendeva un empio culto a certi re d'oriente,
Guidati, non so come, di stella allo splendore:
Perchè lasciar sugli occhi il velo dell' errore
Che di sua mano perfida il fanatismo ha steso?
Può in croce, amici miei, essere un Dio sospeso?

(1) Il celebre astronomo. Egli è stato consultato sul calendario repubblicano dal comitato d'istruzione pubblica.

Jésus fut tout amour ; et sa philanthropie
 Ne s'accorda jamais avec la tyrannie ;
 Il falloit décerner à ce tendre mortel
 La couronne civique , et non pas un autel.
 Mais il ressuscita , me direz-vous peut-être.
 Un Dieu peut-il mourir ? un Dieu peut-il renaître ?
 Non , puisque le mensonge est enfin abattu ,
 Il faut supprimer Pâque et fêter la Vertu.

LA modeste vertu , compagne du génie ,
 Avec les grands talens est quelquefois unie :
 Le génie à son tour doit être célébré ;
 De lauriers et de fleurs que son front soit paré ,
 Et qu'au travail , sur-tout , le peuple rende hommage :
 Un travail obstiné du pauvre est l'héritage.
 Dans le sein de la terre il cache ses trésors ;
 Peuple , pour les ravir redouble tes efforts.

L'OPINION maligne , et pourtant nécessaire ,
 Fut nommée autrefois la reine du vulgaire.
 Peuple , à son tribunal conduis tes magistrats ;
 Qu'elle règle leur marche en redressant leurs pas :
 Ton arme en tous les temps fut la plaisanterie ;
 Sur l'ennemi des lois lance la raillerie :
 Fais rougir l'ignorant , fais trembler le fripon ;
 Mais il faut distinguer Socrate de Cléon.
 Cléon des magistrats fut le plus infidèle ;
 Socrate des vertus est l'éternel modèle.
 Raille sans offenser , et , la ciguë en main ,
 Ne poursuis point un sage honneur du genre humain.

Gesù fu tutto amore; la sua filantropia
Non s'accordò giammai coll' empia tirannia,
Ad un mortal sì buono convenia decretare
Una corona civica e non mica un' altare....
Ma risuscitò cristo, forse potrete dire;
Può dunque un Dio rinascere? può mai un Dio morire?
No, giacchè da noi dunque la menzogna è sbandita,
Celebriam la Virtude, e sia Pasqua finita.

La modesta virtude, compagna del sapere,
Unita ai gran talenti suol talvolta parere;
L'ingegno pure ha il dritto d'essere celebrato;
Sia l'augusto suo fronte d'allori e frondi ornato.
Sopra tutto al lavoro il popol renda omaggio;
Del povero l'intenso lavoro è l'eritaggio;
Ei nel sen della terra cela i tesori suoi;
Popolo, per rapirli raddoppia i sforzi tuoi.

L'OPINIONE maligna, ma però necessaria,
Fu chiamata del popolo la regina arbitraria.
Al di lei tribunale conduci i magistrati,
Popolo, e sien da lei i passi lor guidati.
Ognor fu la facezia l'arma tua naturale;
Delle leggi al nemico lancia il pungente strale:
Fa arrossir l'ignorante; fa tremare il briccone;
Ma conviene distinguere Socrate da Cleone.
Cleon dei magistrati fu di tutti il più ingiusto;
Delle virtù il modello sempr' è Socrate il giusto.
Motteggia senza offendere, e del genere umano
Non inseguire il saggio, la cicuta alla mano.

Au citoyen illustre il faut des récompenses ;
 Les rois offrent de l'or , les papes des dispenses :
 Peuple , le dernier jour cueille un peu de laurier ,
 Pose-le sur le front du valeureux guerrier ;
 Du véritable éclat c'est toi qui l'envirannes ,
 La palme du civisme éclipse les couronnes.

Ainsi parle Valcour ; Valcour est écouté ,
 Il est même applaudi. Le docte comité
 Ajoute aux douze mois les jours complémentaires ,
 Jours de fêtes parés de guirlandes légères ,
 Qui du Sénat français préviennent les desseins.

ON n'a point toutefois remplacé tous les saints ,
 Qui , près du Créateur , tels qu'une fourmillière ,
 Des superstitions font flotter la bannière.
 Alcandre les dénonce , et s'exprime en ces mots :
 Des superstitions naquirent tous les maux.
 Vous le savez , amis : avec leurs patenôtres ,
 Les moines , les prélats , et même les apôtres ,
 Ont enchaîné le monde et peuplé de bandits
 Le merveilleux séjour qu'ils nomment paradis ,
 Séjour aux fous ouvert et fermé pour les sages.
 Des fleurs , des fruits , des bois et des gras pâturages ,
 Le nom à retenir est plus doux , plus aisé ,
 Que celui d'un brigand jadis canonisé.
 Le baudet , le coursier rendent les champs fertiles ,
 Et j'aime mieux cent fois les animaux utiles ,
 Que tous ces fainéans confesseurs , confessés ,
 Qu'une pieuse main à sous verre enchâssés ,
 Et dont les os pourris , transformés en reliques ,
 Ne peuvent qu'aggraver les misères publiques.

AL cittadino illustre debbonsi ricompense ;
I regi offrono l'oro , i papi le dispense.
Popolo , spicca un ramo d'alloro glorioso ,
E cingine la fronte del guerrier valoroso :
Sei tu che lo circondi del vero almo splendore ;
Ecclissa il serto civico del soglio il falso onore.

Così parla Valcorte , e Valcorte è ascoltato ,
Ed in oltre applaudito. Il dotto comitato
Aggiunge poscia ai mesi di compimento i giorni ,
Giorni festivi ed ilari , e di ghirlande adorni ,
Che del Senato augusto prevengono i disegni.

RESTANO ancor frattanto i misteriosi segni
Della turba de' santi , che , affollati in ischiere ,
Della superstizione agitan le bandiere.
Alcandro li denunzia , e brevemente espone
Che tutti i mali nacquero dalla superstizione.
Amici , voi 'l sapete , è inutil ch' io vi mostri
Quanto i prelati e i monaci , coi loro paternostri ,
E gli apostoli stessi , abbiano incatenato
Il mondo , e 'l paradiso di furbi popolato ;
Soggiorno a' sciocchi aperto , e chiuso pegl'istrutti.
Dei pascoli , dei prati , dei boschi , fiori e frutti
E piu' dolce , e più facile di ritenere il nome
Di quello d'un furfante , santo di soprannome.
Rendono i campi fertili e l'asino e 'l corsiero ,
E gli utili animali amo ben meglio in vero
Che tutti gl' infingardi preti , eremiti e frati ,
Che fur da man pietosa sotto un vetro incastrati :
Le putride ossa , inchiusse in sì ricca materia ,
Non fanno che aggravare la pubblica miseria.

Un petit homme admis à ces légers débats,
 Tartuffe, un peu fâché de voir les saints à bas,
 Auprès des sénateurs se glisse avec souplesse,
 Et dit avec l'accent d'une vive tristesse :
 Des bienheureux ainsi profaner le grand nom !
 Préférer un baudet au divin. . . Pourquoi non ?
 Répond le président ; Bernard et Dominique ,
 Tyrans en capuchon, rois à longue tunique ,
 Firent de leur pouvoir le plus funeste emploi ;
 Un âne sans murmure obéit à la loi ,
 Et ces prétendus saints la violeient sans cesse ;
 Ils absolvoient le riche et blâmoient la richesse ,
 Et de la liberté farouches ennemis ,
 Ordonnoient que le peuple aux tyrans fût soumis.

IL dit. Au même instant de la voûte azurée
 Déménage des saints la famille éplorée,
 Où saint Pierre agitoit les clefs du paradis,
 S'élancent deux coursiers vigoureux et hardis ;
 L'un écarte Joseph, l'autre poursuit Antoine ,
 Des palais étoilés tombent moine sur moine ;
 La vigne se marie à son arbre chéri ,
 Dans la chaire où prêchoit Philippe de Neri.
 Tout est bouleversé : la douce marjolaine
 Fleurit où soupiroit la tendre Magdeleine ;
 Le grand Thomas d'Aquin plus humble qu'un ciron ,
 Fuit et cède la place au large potiron ;
 Louis le saint pâlit ; sur sa pourpre royale
 Un jeune taureau monte, et fièrement s'étale ;
 A la belle génisse il impose la loi.
 Pour le roi qui fut saint, rempli d'un double effroi,

Un omicciuolo ammesso a questa discussione ,
Tartuffo, un poco in colera a tal proposizione ,
Vedendo a terra i santi, s'insinua con destrezza
Nel senato, e con voci di profonda tristezza:
Chi de' beati il nome, dic' egli incontinente,
Profanò, preferendo l'asino. . . . Il presidente
Risponde, e perchè no? Domenico e Bernardo,
Re l'uno e l'altro in tonaca, tiranno ed infirgardo,
Uso funesto fecero del gius a lor concesso:
Un asino non mormora; alla legge è somnesso,
E quei pretesi santi ognora la violavano;
Assolvevano il ricco, e scaltri biasimavano
La ricchezza; feroci di libertà nemici,
Sommetteano ai tiranni i popoli infelici.

DISSE; al momento stesso dalla cerulea volta
Sloggia dei santi in lagrime la famiglia sconvolta.
Dove san Pier le chiavi tenea, là due corsieri
Si lancian fra le stelle, vigorosi ed alteri;
Uno scaccia Giuseppe, e l'altro insegue Antonio;
Cade dal ciel repente, come già fè il demonio,
Monaco sopra monaco: alla pianta gradita,
Di Neri nella cattedra, la vite si marita;
Tutto è già in iscompiglio; il tritico o l'avena
Spunta ove sospirava la bella Maddalena;
San Tommaso d'Aquino, qual umil pellicello,
Cede il posto alla zucca, frutto sì grosso e bello.
Luigi impallidisce; vede l'illustre santo
Pomposamente stendersi sopra il regio suo manto
Un torello che tiene la giovenca in rispetto.
Tremante pel suo santo, con riverente affetto,

Le petit homme alors aborde Théophile.
 Composant à la fois son visage et son style,
 Souffrirez-vous, dit-il, que le grand Louis neuf
 Soit dans le paradis remplacé par un bœuf ?
 Que dans un petit coin de votre ère nouvelle
 Il reste au moins gravé ? ... Le bel honneur pour elle,
 Réplique Théophile au rusé papelard ;
 Il faut un Dieu par-tout ; et des rois nulle part.

Accosta l'omicciuolo Teofilo contento,
E con viso, e con stile a persuadere intento,
Soffrirete, dic' egli, che in cielo a un re sì buono
Venga anteposto un bue? Al gran Luigi nono?
Lasciate che in un' angolo almeno inserto sia
Dell'era vostra nuova..... Un bell'onor saria,
Teofilo risponde dell' ipocrito all'arte:
Dio solo da per tutto; i regi in niuna parte.

TRENTY-SIX HYMNS

CIVICUS

For the thirty-six Decades of the
Republic.

LES
TRENTE-SIX HYMNES
CIVIQUES

Pour les trente-six Décadis de l'Année
Républicaine.

LES

TRAVAUX DE L'ÉCOLE

CITÉRIENNE

Pour la rentrée en l'année

1888

LES
TRENTE-SIX HYMNES
CIVIQUES.

1^{er} Vendémiaire.

LA FONDATION DE LA RÉPUBLIQUE (1).

Jour heureux où naquit la grande République !
Jour que tout citoyen s'empresse d'honorer !
Pour t'offrir de mon cœur l'hommage véridique,
Est-ce le dieu des vers que je dois implorer ?

C'est Bacchus; non ce dieu turbulent et perfide,
Qui voile de l'esprit le flambeau créateur,

(1) La constitution de l'an 3 a voulu que la fête de la Fondation de la République fût le premier vendémiaire. Quant aux autres fêtes nationales, elles tombent toutes les décades; elles sont placées à leur rang et par ordre de date dans ce recueil; mais au lieu de trente-six hymnes civiques que j'ai annoncés, j'en donne trente-sept, et l'on en voit la raison.



Et tarit le poison d'une coupe homicide ,
Mais Bacchus le Thébain (1), Bacchus libérateur.

Il a vu ses autels encensés dans la Thrace ,
Il fut l'ami du peuple et l'ennemi des rois ;
Sur son front éclatoient la majesté, la grace ;
Il bâtit Eleuthère et lui donna des lois.

Que vois-je ? il m'apparoît !... il va parler lui-même :
Peuple , prêtez l'oreille à ses divins accens ;
Il va , sans les troubler , par un charme suprême
Enchanter à - la - fois votre oreille et vos sens.

Je ne suis point le dieu qui préside à l'ivresse :
J'aime les arts, dit - il ; j'aime sur - tout la paix ;
Si par mes sentimens je fus cher à la Grèce ,
Je conquis l'univers à force de bienfaits.

C'est moi qui le premier , guidé par la nature ,
Exprimai du raisin le suc délicieux :
Mais aux foibles humains que guide l'imposture ,
J'ai dit : N'abusez point de ce don précieux.

Que le vulgaire impur , des hideuses bacchantes
Encense follement les horribles appas ;
J'invoque d'Apollon les compagnes savantes ,
A toute heure , en tous lieux elles suivent mes pas.

(1) Les anciens distinguoient trois ou quatre Bacchus ; le Thébain , l'Indien , le fils de Jupiter et de Sémélé : il paroît que le Thébain étoit le plus vertueux : j'ai cru devoir le donner pour patron à la République.



Instruit par les leçons d'un vieillard vénérable,
Du joug des potentats j'affranchis les mortels;
La liberté m'enchante, et ma voix redoutable
Fit trembler les tyrans jusques sur leurs autels.

Tu viens de m'imiter, Peuple que j'idolâtre;
Peuple Français, par toi les trônes sont détruits;
Le courage succède à ton humeur folâtre,
Et de tes grands exploits tu recueilles les fruits.

Par le mois qui m'est cher tu commences l'année.
Année heureuse et sainte où tu conquis tes droits.
Dans les âges futurs de pampres couronnée,
Je la vois qui s'avance et fait pâlir les rois.

Que ta haine pour eux jamais ne t'abandonne,
Mais sois toujours uni pour les mieux comprimer :
A son frère irrité que le frère pardonne;
Pour vivre en paix toujours, il faut toujours s'aimer.

C'est le maître des dieux qui veut que tu respires
Sur les lauriers brillans que tu viens d'entasser :
L'hydre des factions dévore les empires,
Avec l'arme des loix il la faut terrasser.

Il cesse de parler : d'une douce musique
Les Muses à l'instant font retentir les airs;
Elles chantent en chœur : VIVE LA RÉPUBLIQUE,
Et que la royauté soit plongée aux enfers.

10 Vendémiaire.

HYMNE A L'ÊTRE SUPRÊME.

O DIEU qu'adore l'univers,
Sublime ordonnateur des mondes,
Toi, qui peuples d'êtres divers
La terre, les cieux et les ondes,
Permetts-tu que l'œil d'un mortel,
Malgré l'éclat de ta lumière,
Jusques à ton trône éternel
Élève sa foible paupière?

J'entends l'athée audacieux,
T'insultant même en ta présence,
Dire : Il n'est point de roi des cieux,
C'est une erreur que sa puissance.
Quel délire au sien est pareil
S'il te refuse un juste hommage?
N'as-tu pas, au front du soleil,
En traits de feu peint ton image?

Quelle main de la sombre nuit
Vient au soir déployer les voiles,
Et sur le char qu'elle conduit
Semer d'innombrables étoiles?

Quelle main balance dans l'air
Tant d'astres roulant sur nos têtes?
Quelle main allume l'éclair
Prompt avant-coureur des tempêtes?

Est-ce toi, divin créateur,
Qui fais éclore ces merveilles?
Est-ce toi, superbe docteur,
Qui les enfantes dans tes veilles?
Toi qui veux qu'un triste hasard
Règle ta conduite insensée,
Par-tout Dieu brille à ton regard,
Par-tout il s'offre à ta pensée.

N'est-ce pas lui qui sur les flots
Entretient le calme ou l'orage,
Conduit au port les matelots,
Ou les abandonne au naufrage?
N'est-ce pas lui qui du soleil
A construit les douze demeures,
Et qui le guide à son réveil
Sur un char traîné par les Heures?

Toi-même, de ce Dieu puissant
N'es-tu pas le plus bel ouvrage?
Ton cerveau pense, ton cœur sent,
Peux-tu désirer davantage?
Ingrat, quoiqu'en lettres de feu
On lise au ciel l'Être Suprême,
Si tu veux reconnoître un Dieu,
Tu n'as qu'à descendre en toi-même.

20 Vendémiaire.

A L'AMOUR DE LA PATRIE.

ELLE t'a nourri, t'a vu naître,
C'est trop peu que de l'adorer ;
Aux parens qui t'ont donné l'être,
Mortel, tu dois la préférer.

Fut-il aux terres de Golconde,
Possesseur des plus beaux rubis !
Hélas ! n'est-il pas seul au monde
L'homme exilé de son pays ?

Ah ! certes, elle n'est point vaine
La douceur qui suit son retour,
Lorsqu'il voit de loin, dans la plaine,
Fumer le toit de son séjour.

Voyez les fils de l'hirondelle,
Lorsque l'hiver vient les bannir,
Ils s'envolent à tire-d'aile,
Mais c'est pour bientôt revenir.

Voyez le lion plein de rage,
Par l'amour du pays charmé,
S'il est sur un lointain rivage,
Chercher son antre accoutumé.

Mais autrefois du bon Socrate,
Athènes fit trancher les jours,
Et si la patrie est ingrate
Lui doit-on obéir toujours?

Oui ; qu'elle soit douce ou cruelle,
Lègue un exemple à tes neveux :
Aristide banni par elle,
Pour elle encor formoit des vœux.

30 Vendémiaire.

A U D É S I N T E R E S S E M E N T.

LES rois de leur trésor en vain s'enorgueillissent ;
Leurs vœux les plus ardents rarement s'accomplissent.
Sur le trône, auprès d'eux, compagnon de la mort,
Vient s'asseoir le pâle Remords.
Sans cesse il les poursuit au milieu des ténèbres,
Et trouble leur sommeil par des songes funèbres.
Mortel, devant Plutus, garde-toi de fléchir ;
C'est le mépris de l'or qui peut seul t'enrichir.

Vois Epaminondas : des tyrans en furie ,
Dans les combats, vingt fois il sauva sa patrie ;
Et ne voulut pour prix d'un courage indompté,
Qu'une honorable pauvreté.

Ce grand homme, ennemi d'une vile richesse,
Fut l'amour des Thébains et l'honneur de la Grèce.
Mortel, devant Plutus, &c.....

Contemple Curius, qui des rois fut le maître,
Et qui préfère au trône un escabeau champêtre :
Le Samnite l'aborde, et, par de vains présens,
Cherche à corrompre ses vieux ans :
Garde, répondit-il, ces dons à qui tout cède ;
Il vaut mieux commander celui qui les possède.
Mortel, devant Plutus, &c.....

Désintéressement, c'est toi qui, dans leurs ames,
Soufflas de la vertu les généreuses flammes ;
A leurs vœux modérés, à leur frugalité,
Ils ont dû l'immortalité :
Veux-tu jouir, comme eux, d'une solide gloire,
Et, comme eux, arriver au temple de mémoire ?
Mortel, devant Plutus, &c.....

Tu le crois riche à tort, celui qui, sur l'arène,
Affecte dans un char la grandeur souveraine.
Qui mérite ce nom ? l'ami des loix, des dieux,
Repoussant un luxe odieux ;
Et qui, loin des flatteurs, et sur-tout de l'envie,
Etudie en secret l'art de cacher sa vie.
Mortel, devant Plutus, &c.....

10 Brumaire.

LES VICTOIRES DE LA RÉPUBLIQUE.

Tout alloit expirer, et tout semble renaître,
Tout semble dans les champs reprendre un nouvel être;
L'air est plus embaumé, le ciel est plus serein:
D'où naît ce changement? C'est la Liberté sainte
Qui descend par degrés de la céleste enceinte;
C'est la divinité du Peuple souverain.

Elle avance vers moi; sa marche est noble et fière;
Un bonnet arrondi sur sa tête guerrière,
Rappelle d'un héros le courage éclatant:
Je ne m'incline point en signe d'esclavage,
Mon cœur plus que mon front lui rend un prompt hommage,
Et ces mots de sa bouche échappent à l'instant.

C'est du peuple que vient la suprême puissance;
Le peuple est le héros qu'avec reconnoissance
Doit placer le poète au rang des immortels:
Tout émane de lui, la vertu, le génie;
Tout le mal naît des rois et de leur tyrannie.
Aux rois il faut la mort, aux peuples des autels.

C'est Pindare sur-tout dont le sublime exemple
Aux poètes promet la moisson la plus ample,

Quand sur un char de feu, dans les airs emporté,
 Semblable à Phaéton il répand la lumière;
 Et lorsque parcourant la plus vaste carrière,
 Il n'est point comme lui des cieux précipité.

Avec légéreté, sur la plaine profonde,
 Pindare fait voguer sa barque vagabonde,
 Et pour elle ne craint ni les vents, ni les flots.....
 Un tourbillon l'atteint, l'engloutit dans l'abîme,
 L'œil croit que de Neptune il devient la victime;
 Mais bientôt l'enchanteur reparoît sur les eaux.

Alcée est digne encor de toute ma tendresse;
 Il brûle de mes feux, respire mon ivresse,
 Et l'on prendroit ses vers pour mes nobles transports.
 Des tyrans de Lesbos il confondit la rage,
 Et du peuple contre eux soulevant le courage,
 Il vit de leur orgueil se briser les efforts.

Que Tirtée est sublime en sa fureur guerrière !
 Voyez Sparte à sa voix se levant toute entière,
 Aux fiers Messéniens préparer des revers.
 Ce poète, guerrier, poussé par son délire,
 Alloit-il dans les camps faire entendre sa lyre ?
 Mars cédoit une palme à chacun de ses vers.

Pour toi, sage Therpandre, émule de Tirtée,
 Ta lyre, entre tes doigts mollement agitée,
 Pénètre dans les cœurs par des sentiers plus doux;
 Aux accens de Tirtée on voit les mers profondes
 Soulever tous leurs flots, entrechoquer leurs ondes,
 A la voix de Therpandre expire leur courroux.

Imitez-les sans cesse, élèves du Parnasse,
L'un par la force règne, et l'autre par la grace;
Que leurs talens divers soient par vous réunis,
Faites haïr les rois et chérir mon empire,
Je suis la Liberté. Sur tout ce qui respire
Mon pouvoir est sans borne et mes droits infinis.

Les chantres si vantés de Sparte et de la Grèce,
Eurent-ils seuls le droit de peindre l'alégresse
Qu'inspire la victoire à de braves guerriers?
Depuis que la Loi parle, et qu'il règne par elle,
La Victoire inconstante au Français est fidelle,
Et fait ployer son front sous le poids des lauriers.

Le voyez - vous, du haut des Alpes menaçantes,
Bravant des potentats les fureurs impuissantes,
Sur Rome, où je régnai, diriger ses regards?
Et dans l'air agitant les couleurs de la France,
L'un par l'autre animés chasser en espérance,
Un prêtre usurpateur du trône des Césars?

Tremble, Rome profane, et qui dis être sainte;
Tremble, ils seront bientôt bannis de ton enceinte,
Ces tyrans empourprés qu'on nomme cardinaux:
Ton enceinte, féconde en guerriers magnanimes,
N'est qu'un vaste repaire ouvert à tous les crimes,
Vuide de légions et vuide de héros.

Contre les fiers Gaulois qui défendra tes portes?
Camille ne vit plus, et ses braves cohortes
Reposent avec lui dans la paix des tombeaux;
Il n'est plus de Brutus qui démasque les traîtres,

Et ton mâle génie , enchaîné par les prêtres ,
De sa gloire , en pleurant , traîne les vils lambeaux.

Des Alpes tout-à-coup de glaçons couronnées
La victoire s'élançe , et des deux Pyrénées ,
Elle court investir les sommets radieux.
La voyez-vous toujours pour la France combattre ?
Fuentès , Navarro (1) veulent en vain l'abattre ;
Le monarque espagnol tombe avec ses faux dieux :

Aux fiers républicains cède Fontarabie ;
La Cerdagne est conquise et non pas asservie ;
Où Berwick échoua , Dugommier est vainqueur ;
Des hameaux navarrois les Lycurgues champêtres ,
Ont secoué le joug que traînoient leurs ancêtres ,
Et s'unir à la France est le vœu de leur cœur.

Qu'ils tremblent à leur tour , ces tyrans de Sorbonne ,
Que Sarragosse a vus , que voit encor Lisbonne
Au nom d'un Dieu de paix exercer leurs fureurs !
Il est venu , le temps de venger leurs victimes ;
Le ciel les fait rentrer dans leurs droits légitimes ,
Et le bûcher attend les sacrificateurs.

Si de Guipuscoa je passe jusqu'aux rives
Où l'Escaut gémissant roule ses eaux captives ,
Quel triomphe nouveau vient frapper mes regards ?
Là , s'enfle en vain d'espoir le tyran germanique ;
Malgré tous ses efforts je vois la République
Dans les champs de Fleurus planter ses étendards.

(1) Généraux Espagnols. Cette Ode a été composée en prairial 1793.

Par-tout elle triomphe , et déjà ses cohortes
Des plus fières cités se font ouvrir les portes.
Ostende les reçoit dans son port indigné ,
Charleroi , Mons , Namur , Oudenarde , Bruxelles ,
Abaissez votre orgueil devant des loix nouvelles ,
Le Français est vainqueur , vos tyrans ont régné.

Et toi , superbe Anglais , vois des champs d'Amérique
Chez le peuple amoureux de la palme civique ,
L'abondance accourir sur de légers vaisseaux ;
Il a brisé le sceptre , et dans ta main perfide
Il brisera bientôt le trident homicide
Que ton farouche orgueil fait peser sur les eaux.

Chappe de la victoire (1) a centuplé les ailes :
Vois comme par son art les conquêtes nouvelles
Se hâtent d'apporter leurs moissons de lauriers !
La pensée est moins prompte et l'éclair moins rapide ,
Son art rapprochant tout dans les plaines du vuide ,
Au milieu du sénat transporte les guerriers.

A ces mots la déesse , objet de mon hommage ,
Retourne vers les cieux sur un léger nuage ,
Que de jeunes zéphyr's balancent dans les airs ;
Je veux avec respect fixant les yeux sur elle ,
Contempler sa fierté , sa grace naturelle :
Elle fuit , et s'éclipse au milieu des éclairs.

(1) Allusion au télégraphe , invention heureuse du citoyen Chappe , par laquelle la Convention a appris dans une heure la nouvelle de la reprise du Quesnoi.

20 Brumaire.

H Y M N E A U C O U R A G E .

O COURAGE guerrier, vertu des républiques,
Contre les rois arme nos mains;
Au Français amoureux des palmes héroïques,
De la gloire ouvre les chemins.
Que des tyrans tout satellite
Né pour ramper sous les Césars,
L'un sur l'autre se précipite
A l'aspect de nos étendards.

Que le soldat des rois est peu digne d'envie,
Et qu'il montre de lâcheté!
Pour une injuste cause il prodigue sa vie,
Et meurt sans être regretté.
Quand la liberté les inspire
Et les pousse dans les combats,
Tout soldat est un Cinégyre,
Et tout chef un Léonidas.

Idole des héros de Rome et de la Grèce,
C'est toi que j'invoque aujourd'hui,
Verse dans tous les cœurs la martiale ivresse,
Qui d'un peuple libre est l'appui;

Que, ranimant Lacédémone,
On voie enfin tous nos guerriers
Triomphans aux champs de Bellone,
Ou mourans sur leurs boucliers.

30 Brumaire.

A U C O M M E R C E.

C'EST la méprisable paresse
Qui fait le malheur d'un état ;
L'industrie en fait la richesse ,
C'est d'elle que naît son éclat.
Le démon de la négligence
T'enlève cent dons précieux
Mortel, es-tu laborieux ?
Tu triomphes de l'indigence.

Vois-tu ce lac dont l'eau dormante
Des airs corrompt la pureté ?
Il t'offre une image alarmante
De la pesante oisiveté :
Le Commerce au fleuve semblable
Se divise en nombreux ruisseaux ,
Et par-tout répandant ses eaux,
Des champs est le dieu secourable.

Commerce, enfant de l'industrie,
 Règne toujours sur les Français;
 C'est par toi seul que ma patrie
 Obtiendra les plus beaux succès;
 C'est par toi que fendant les ondes
 Nous parcourons le monde entier;
 Ton bras est le puissant levier
 Qui fait seul mouvoir les deux mondes.

10 Frimaire.

H Y M N E A LA HAINE DES TYRANS

ET DES TRAITRES.

V I E N S seule guider mes pinceaux,
 Haine des tyrans et des traîtres;
 Peins au monde ces deux fléaux,
 Et qu'il cesse d'avoir des maîtres.
 Fais que l'amour sacré des lois,
 Sur le despotisme aux abois,
 Lance des traits neufs et sublimes,
 Et que l'on déteste les rois
 D'après le tableau de leurs crimes.

Vous qui sous mille noms divers
 Gouvernez de vastes provinces,

Qu'avez-vous fait pour l'univers,
Rois, conquérans, monarques, princes ?
Par la défiance entraînés,
Vous vous êtes environnés
Des noirs suppôts de Canidie.
L'histoire des fronts couronnés,
Est celle de la perfidie.

Persécuteurs de la vertu,
Mais amis de la calomnie,
Toujours vous avez combattu
Les mœurs, les talens, le génie.
Vous l'ordonnez, et sans retour
Le saint objet de notre amour,
La Liberté chancelle et tombe :
Telle sous le cruel vantour
Se débat la tendre colombe.

Mère des filles de l'enfer,
L'ambition tourne vos têtes ;
Et dans vos mains place le fer
Auteur des sanglantes conquêtes.
Les villes et leurs monumens,
Frappés de momens en momens,
S'enfoncent cachés sous les herbes ;
Et sur des monceaux d'ossemens
S'élèvent vos palais superbes.

Le monde en vain tombe à vos pieds
Pour implorer votre indulgence ;
Vous n'êtes point rassasiés
Ni de meurtres, ni de vengeance :

Vous restez sourds à ses douleurs,
Remplaçant par des airs railleurs
La pitié qu'il a droit d'attendre;
Et buvez le sang et les pleurs
Que vos soldats ont fait répandre.

Non, des rois ne pourront jamais,
J'en atteste leur vie entière,
Autrement que par des forfaits,
Du trône suivre la carrière.
Mortels, sous leur joug abattus
Vous leur supposez des vertus
Dont l'effort vous paroît sublime :
Voulez-vous connoître Titus ?
Voyez les cendres de Solime.

Ils ont cru, ces fiers potentats,
Nous forger de nouvelles chaînes;
Toujours de leurs riches états
Ils ont cru conduire les rênes :
Ils l'ont cru..... Le Peuple français
Indigné des maux qu'ils ont faits,
Sur leurs fronts a lancé la foudre ;
Leurs fronts ne sont plus sous le dais,
Et leurs trônes sont dans la poudre.

Mais Auguste le conquérant
N'a-t-il pas droit à votre hommage ?
Et du Louis surnommé Grand,
N'aimez-vous pas la noble image ?
Moi ! je pourrois les caresser !

Moi, je pourrois leur adresser
 Des éloges ou des prières!....
 Vil flatteur, cours les encenser.....
 Que l'on me ramène aux carrières.

20 Frimaire.

HYMNE A LA MÈRE ET A LA FILLE.

C'EST la Liberté que je chante,
 Tyrans, tombez à ses genoux,
 Admirez sa grace touchante;
 Peuples, à son nom levez-vous!
 Il n'est point de bonheur sans elle,
 Point de gaîté, point de repos;
 Sans elle, hélas! tous les fléaux
 Accablent la race mortelle.
 La Liberté! la Liberté!
 Règne sur mon cœur enchanté.

La Liberté par sa présence,
 Réveille, enflamme les esprits;
 C'est elle qui de la vaillance
 Aux héros décerne le prix:
 Elle fit l'honneur de la Grèce,
 Des vieux Romains tous les succès;
 Elle conduira les Français
 Dans le temple de la Sagesse.
 La Liberté! la Liberté!
 Règne sur mon cœur enchanté.

L'Egalité n'est pas moins belle,
 De l'homme elle établit les droits;
 Voyez sa balance immortelle,
 Peser les peuples et les rois.
 Graces à son pouvoir magique,
 Les despotes sont détrônés,
 Et tous les monstres couronnés
 Tombent devant la République.
 La Liberté! l'Egalité!
 Règnent sur mon cœur enchanté.

Que dis-je? Egalité charmante!
 Toi, dont j'adore les appas,
 Sans toi, sans ta vertu puissante,
 La Liberté ne seroit pas.
 Toutes deux vous savez me plaire,
 Et sans vouloir vous séparer,
 J'aime, il faut vous le déclarer,
 Autant la fille que la mère.
 La Liberté! l'Egalité!
 Règnent sur mon cœur enchanté.

30 Frimaire.

PORTRAIT DE LA RÉPUBLIQUE.

ELLE ne connoît que la loi
 Pour maîtresse et pour reine;
 Le peuple par elle est un roi,
 Par elle il rompt sa chaîne;

Elle brise tous les anneaux
Des pouvoirs arbitraires;
Par elle rendus tous égaux,
Les citoyens sont frères.

Elle rejette de son sein
L'insolent royaliste,
Elle voit d'un œil de dédain
Le superbe égoïste;
Elle détruit tous les abus,
Et ses décrets sublimes,
Décernent un prix aux vertus
Et punissent les crimes.

Pour résister au fier courroux
Des tyrans qu'on renomme,
Elle veut qu'au salut de tous
Cède celui d'un homme :
Elle couronne de lauriers
Son disciple fidèle,
Et le triomphe des guerriers
Est de mourir pour elle.

Ce n'est point la richesse et l'or
Qui fondent sa puissance,
Elle a pour unique trésor
La douce indépendance :
Elle hait les mets superflus,
Et sagement préfère
L'humble repas de Curius
Aux festins de Tibère.

Elle n'a point l'ambition
 D'une injuste victoire;
 C'est la concorde et l'union
 Qui font toute sa gloire.
 Aimez-vous des oiseaux divers
 La touchante musique?
 Tout est d'accord dans leurs concerts,
 Voilà la République.

10 Nivôse.

H Y M N E A L A G L O I R E
 E T A L' I M M O R T A L I T É.

IMMORTALITÉ, Gloire, assises près des trônes,
 Vous voyez les tyrans implorer vos faveurs;
 De votre éclat, par fois, vous ornez leurs couronnes;
 Mais vos bienfaits sont des rigueurs.

Le chardon, l'aconit et les cyprès funèbres,
 De ces fléaux du monde ombragent les autels;
 Ils poursuivent la gloire, elle les rend célèbres,
 Mais par la haine des mortels.

La gloire n'appartient qu'à l'homme de courage,
 Qui brave des tyrans les nombreux échafauds;
 Semblable au pavillon, seul reste du naufrage,
 Sa vertu flotte sur les eaux.

Voyez-vous ce géant à la tête difforme,
Que soutient avec peine un socle chancelant ?
Sur lui souffle Borée, et la statue énorme
Tombe sous son poids accablant.

Dans Byzance et dans Rome ainsi périt la gloire
De ces soldats heureux qu'on nommoit empereurs,
Ainsi tombent les noms qu'au temple de Mémoire,
A gravés la main des flatteurs.

La gloire véritable est telle qu'un vieux hêtre
Qui couvre un sol fécond de ses vastes rameaux :
La fausse est une fleur qui s'empresse de naître,
Et de mourir sur les tombeaux.

Si l'une te conduit au fond du précipice,
Semblable aux feux trompeurs qu'allume un soir d'été ;
Mortel, l'autre à tes vœux divinité propice,
Te mène à l'immortalité.

Caméléon léger, la gloire vaine et folle,
Se repaît d'air, de vent, d'hommages superflus :
Sa rivale abjurant tout aliment frivole,
Ne se nourrit que de vertus.

C'est toi que j'en atteste, illustre Thémistocle,
Esclave des plaisirs et du dieu des amans ;
Aux festins, dans les bals, au temple de Sophocle,
Tu passois tes jeunes momens.

Tu vivois au milieu de la plus folle ivresse :
Miltiade triomphe aux champs de Marathon :
L'ami des voluptés les fuit pour la sagesse,
Et devient un autre Platon.

Qu'ai-je dit ? La Patrie est sa déesse unique ,
De la solide gloire elle ouvre les sentiers ;
Il se rend digne d'elle , et pour la République
Sa main veut cueillir des lauriers.

Le triomphe éclatant d'un héros qu'il révère ,
Apparoît à ses yeux dans l'ombre de la nuit ;
Il apperçoit toujours cette image prospère ;
Par-tout Marathon le poursuit.

Du superbe Persan méditant la ruine ,
Il s'arme , il va combattre , il est victorieux ;
Marathon qu'il admire enfante Salamine ,
Et le peuple rend grace aux dieux.

La calomnie affreuse est l'hydre des grands hommes ;
C'est elle qui dévore et leurs jours et leurs noms ;
Par-tout elle se glisse ; et tous tant que nous sommes ,
Nous devons craindre ses poisons.

Thémistocle accusé par sa langue cruelle
Se soumet à la loi qui vient de le bannir ;
Et ce héros , toujours à la Grèce fidèle ,
Meurt plutôt que de la trahir.

Les voilà , les amans de la solide gloire !
Au milieu des clameurs d'un peuple d'ennemis ,
Ils marchent précédés du cri de la victoire ,
Heureux de sauver leur pays.

Des honneurs qu'on décerne aux vainqueurs olympiques ,
Ils sont loin d'envier le fastueux éclat ;
Et ne veulent pour prix de leurs exploits civiques
Qu'être nommés dans le sénat.

Oui, mes concitoyens, l'aimable modestie,
De la Gloire toujours a précédé les pas :
Ainsi par une sœur, une sœur embellie,
S'enrichit de nouveaux appas.

Au plus sage des Grecs, Platon veut rendre hommage;
Dans un écrit sublime il le peint trait pour trait :
Le modeste Socrate admire cette image,
Mais il n'y voit point son portrait.

— Comme l'ombre par-tout empreinte sur le sable,
Poursuit le voyageur de fatigue abattu ;
En dépit d'elle, ainsi la gloire véritable,
Suit tous les pas de la vertu.

Fuis la Gloire, mortel, elle suivra tes traces ;
Mais elle te fuira si tu la suis toujours ;
Elle est à la vertu ce que sont les trois Graces
A la déesse des Amours.

La Gloire, toutefois, sensible autant que fière,
Dans le sang innocent ne plonge point ses mains ;
Elle ne veut atteindre au bout de sa carrière,
Que pour le bonheur des humains.

Thèbes qui si long-temps vit fleurir son empire,
Pleure sur les malheurs où le sort la réduit ;
Et j'aime mieux Phriné qui veut la reconstruire,
Qu'Alexandre qui la détruit.

Alexandre, César, redoutez l'anathême
Que prépare le monde à vos fausses vertus.
Il est venu, le temps où votre orgueil extrême,
N'auroit trouvé que des Brutus.

Voyez ce ver impur, né d'un arbre superbe,
 Qui toujours le rongant le flétrit sans retour.
 Votre sort est le même, enseveli sous l'herbe,
 Un ver vous ronge nuit et jour.

O Gloire véritable ! Immortalité sainte !
 Préservez mon pays de semblables malheurs ;
 Du Sénat des Français gardez toujours l'enceinte,
 Réglez-y toujours sur les cœurs.

20 Nivôse.

H Y M N E A L' I N N O C E N C E .

Q U E L mortel pourra jamais peindre
 L'Innocence au front gracieux ?
 Qui la fera parler aux yeux
 Le langage enchanteur que l'art ne peut atteindre ?
 Je veux envain la définir :

La fleur se soutient mieux sur sa tige légère,
 L'inconstant papillon sur un brin de fougère,
 Un souffle, un rien peut la ternir.

Jamais elle ne cherche à plaire,
 Que dis-je ? ... elle n'y songe pas.
 Sans crainte elle suit pas à pas
 La main qui la conduit, le flambeau qui l'éclaire ;
 Tous les détours sont superflus
 Pour jeter dans son cœur d'amoureuses alarmes,
 Elle ignore ses droits, elle ignore ses charmes :
 Se connoît-elle ? elle n'est plus.

L'hypocrisie au regard louche
Jamais n'approche de son cœur ;
Le sourire de la candeur
Sans effort, sans contrainte épanouit sa bouche.
Quand le mensonge est en crédit,
Elle offre à tous les yeux son ame toute nue.
L'auguste vérité vous est-elle connue ?
Elle répond : C'est ce qu'on dit.

Sans craindre de la mettre en fuite
Le vice heureux peut l'approcher,
Ne sachant que lui reprocher
De ses adorateurs elle augmente la suite.
Le subtil venin qu'il répand,
Sans infecter son cœur pénètre son oreille ;
Tel autour du berceau d'un enfant qui sommeille
Erre un effroyable serpent.

Au-dessus de la vertu même
L'Innocence peut se placer ;
Le ciel pour la récompenser
Lui décerne des dieux le brillant diadème.
Pour ne pas tomber dans l'erreur
Elle n'a pas besoin d'invoquer la prudence ;
Elle ne prévoit rien, ce n'est plus l'Innocence
Dès qu'elle connoît la pudeur.

30 Nivôse.

H Y M N E A L A P U D E U R.

L'INNOCENCE n'a point d'attraits
 Qu'ingénument elle n'expose;
 La Pudeur rougit, et ses traits
 S'entourent d'un voile de rose:
 L'Innocence aime le grand jour,
 La Pudeur en est éblouie;
 L'Innocence ignore l'amour,
 La Pudeur s'en défie.

Que je plains ton égarement,
 Toi, républicaine adorable;
 Que ton époux, que ton amant
 Trouve à tous ses vœux favorable.
 Le cœur n'est-il pas enchanté
 D'un léger retard qu'il endure?...
 Pudeur, tu sers à la beauté
 De voile et de parure.

Pudeur, tu n'as jamais recours
 A l'art trompeur d'une coquette;
 Des roses forment tes atours,
 L'onde est ton miroir de toilette.
 Qu'elle plaise par mille efforts,
 La coquette digne de blâme,
 L'extrême parure du corps
 Peint la laideur de l'ame.

Sans les mœurs, dans tous les climats,
 Le peuple n'eût-il point de maître ?
 L'un sur l'autre on voit les états
 Tomber, périr, et disparaître.
 Que le cercle de nos succès,
 Par toi, Pudeur, se développe ;
 Donne pour femme à tout Français,
 Alceste ou Pénélope.

10 Pluviôse.

H Y M N E A L A V É R I T É.

O toi que tout despote abhorre,
 Tendre et sublime Vérité !
 Accours à ma voix qui t'implore ;
 Je veux marcher à ta clarté,
 Toi seule de la race humaine,
 Tu dois diriger les esprits,
 Accours, je serai ton Pâris,
 Et j'enleverai mon Hélène.

Et toi, fontaine d'Acadine (1),
 Si célèbre dans les vieux temps,

(1) Cette fontaine étoit située en Sicile, proche le lac de Délos. Ceux qui vouloient connoître la vérité, écrivoient les sermens sur des tablettes, et les jetoient dans son onde ; si les sermens étoient faux, elles alloient à fond ; s'ils étoient vrais, elles surnageoient.

Au fond de ta source argentine
 Tomboient, dit-on, les faux sermens.
 Oh! quand viendront les jours prospères,
 Les jours de gloire et de repos,
 Où toujours portés sur les eaux
 Flotteront les sermens sincères!

Elle paroît. . . Quelle allégresse
 Pour mon cœur de crainte abattu!
 Elle est fille de la Sagesse,
 Elle est mère de la Vertu.

Elle vient comme au temps de Rhée,
 Tout animer, tout embellir,
 Les rois ne peuvent la souffrir,
 Mais du peuple elle est adorée.

O des talens source première,
 Préside seule à mes écrits!
 Ceux que fatiguoit ta lumière,
 T'avoient cachée au fond d'un puits,
 C'est un piège que leur malice
 Tendoit à ta simplicité:
 Pour connoître la vérité
 Il suffit d'aimer la justice.

20 Pluviôse.

H Y M N E A L A J U S T I C E.

J U S T I C E, reine des Vertus,
Sois désormais reine du monde,
Parois : aux mortels corrompus
Inspire une terreur profonde ;
Deviens pour nous l'astre du jour.
Dans les cieux est-il de retour ?
Soudain pâlissent les étoiles,
La nuit et sa lugubre cour
Se hâtent de plier leurs voiles.

Divinité, sois parmi nous
L'astre des vertus populaires :
Qu'ils expirent à tes genoux
Des rois les suppôts sanguinaires !
Dans nos vergers aimés des cieux,
Comme un torrent séditieux,
Vois-tu leur troupe qui s'élance ?
Fais briller ton glaive à leurs yeux
Et cache un moment ta balance.

Tel fut l'héroïsme autrefois
De ce vertueux Spartiate,
Dont l'ame, par amour des lois,
S'enorgueillissoit d'être ingrate ;

Par le peuple aux charges admis
 Il lui dit : Je n'ai plus d'amis,
 Et la patrie est mon idole ;
 Quiconque aura blessé Thémis,
 Fût-il mon frère, je l'immole.

Et toi, Peuple Ethiopien,
 Reçois aussi mon tendre hommage ;
 Les deux rivaux, le tien, le mien,
 Ne semoient point ton héritage :
 Libre en tes vœux, libre en ton choix,
 Tu suivois doucement les lois
 Que la nature avoit prescrites ;
 Tu n'avois ni prêtres, ni rois,
 Et tes champs étoient sans limites.

Le destin rouloit dans la paix ;
 Ta vie exempte d'imposture,
 Comme on voit sur des gazons frais
 Couler une onde claire et pure :
 Qui te donna ces jours heureux ?
 Peuple sensible et généreux,
 De le savoir il est facile :
 Ton cœur sans efforts rigoureux
 A la Justice étoit docile.

République dont les Français
 Viennent d'établir l'édifice,
 Marche de succès en succès
 Comme fille de la Justice ;
 Elle veille sur mon pays.

Ses préceptes clairs et concis
Vont désormais régir la France;
O République ! tu naquis
Sous le signe de la Balance (1).

30 Pluviôse.

H Y M N E A L A C L É M E N C E.

Tu n'es point la vertu qu'aiment les républiques :
Dans leur aspérité , les cœurs démocratiques
Encensent rarement tes célestes appas ;
Perdant le souvenir du bienfait de la veille,
O Clémence ! à ta voix ils n'ouvrent point l'oreille.
Si les rois sont cruels , les peuples sont ingrats.

La France toutefois , à la terreur soumise ,
A trop vu de son joug la nation éprise :
Il est passé le temps de la sévérité !
Il faut de mon pays que l'horizon s'épure ,
Qu'à la clarté du jour cède la nuit obscure ,
Et que la loi s'entende avec l'humanité.

Contemplez le lion dans le champ du carnage ;
Lorsqu'il a triomphé , le voit - on dans sa rage

(1) La République française a été décrétée le 21 septembre ,
au moment où le Soleil est dans le signe de la Balance.

Attaquer l'ennemi sous ses coups abattu ?
 Il le livre à la honte; et fier de sa victoire,
 Par la férocité loin de souiller sa gloire,
 D'un héros qui pardonne il montre la vertu.

Français, peuple lion, imite cet exemple :
 Jadis à la Clémence on élevoit un temple ;
 Le temps le détruisit, qu'il revive en ton cœur.
 Auguste fut clément, et tu craindrois de l'être !
 Français, de l'univers tu t'es rendu le maître,
 Et dans tes passions tu trouves un vainqueur.

Parmi tous les mortels dont les têtes frappées,
 Au glaive de la loi ne sont point échappées,
 On n'a que trop compté d'illustres malheureux !
 De leurs foibles enfans tu n'as plus rien à craindre ;
 Ils sont vaincus : l'honneur t'ordonne de les plaindre ;
 Il faut que le plus fort soit le plus généreux.

Dracon a dit en vain à l'équité sévère :
 Je ne connois que toi, c'est toi que je revère ;
 Qui viole tes loix est un monstre odieux.
 Ne pardonner jamais ! ô barbare démente !
 Si j'aime l'équité, j'aime plus la Clémence ;
 L'humble mortel par elle est mis au rang des dieux.

10 Ventôse.

HYMNE A JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

QUELLE main a coupé la trame de ta vie ?
Si le sort étoit juste, elle eût duré toujours.
Qu'un tyran meure jeune ; il faut que le génie
Par ses bienfaits compte ses jours.

Tu la verrois du moins la fête solennelle,
Qu'aujourd'hui te prépare un peuple ami des loix,
Et tu verrois tomber dans la nuit éternelle
L'odieux souvenir des rois.

Quel autre plus que toi mérite qu'on l'honore ?
Par toi la tyrannie est plongée au tombeau ;
Et de la liberté qu'en tous lieux on adore,
Par toi la France est le berceau.

C'est toi qui, du bonheur, à l'homme ouvris la route ;
L'homme, dans tes écrits, puisa la vérité :
Vieillard, tu l'affranchis des ténèbres du doute ;
Enfant, il te dut la santé.

La compagne de l'homme imploroit un modèle :
Tu parles, et Sophie est formée à ta voix ;
L'épouse devient sage, à ses devoirs fidelle ;
La mère a repris tous ses droits.

Les cruels ennemis du pouvoir populaire,
 Aux marches de leur trône enchaînoient sa fierté;
 Le contrat social fut la pierre angulaire
 Du temple de la Liberté.

Qui lira tes écrits sans en être idolâtre ?
 L'homme à l'homme insultoit par les titres, les rangs;
 Ta main le délivra des fers d'une marâtre
 Et de la chaîne des tyrans.

Il s'éleve souvent des feux illégitimes
 Dans le cœur d'un mortel par l'amour abattu;
 Et cette passion, source de tant de crimes,
 Par toi fut changée en vertu.

Vous dont les yeux baissés, de larmes sont humides
 Quand Julie et Saint-Preux s'écrivent tour-à-tour,
 Ne vous laissez jamais de les prendre pour guides,
 Ils ont sanctifié l'amour.

Ces amans vertueux, dignes de vos hommages,
 Passeront l'un et l'autre à la postérité.....
 Il te manquoit, Rousseau, pour prix de tant d'ouvrages
 L'honneur d'être persécuté.

Tu le fus, et ton sort doit exciter l'envie;
 A celui d'Aristide il est assimilé :
 Tu venois comme lui d'éclairer ta patrie,
 Comme lui tu fus exilé.

Tu vécus dans un siècle où régnoit le mensonge,
 Où la corruption gangrénoit tous les cœurs,
 Et jamais ton esprit ne fut dupe du songe,
 Enfant du vice et des erreurs.

Quel art employas-tu dans tes œuvres sublimes,
 Pour n'offenser jamais l'auguste vérité,
 Et pour faire sortir les vertus magnanimes
 Du sein de la perversité?

L'astre du jour ainsi dans une terre immonde,
 Fait éclore les fleurs et les fruits les plus doux;
 Ainsi quand les autans ont bouleversé l'onde,
 Le calme naît de leur courroux.

Mais que vois-je?... un ami vient t'offrir un asyle
 Où bientôt la douleur te porte un coup mortel :
 La dépouille d'un sage honore Ermenonville,
 Ermenonville a son autel.

20 Ventôse.

A LA FRUGALITÉ.

Qu'il est heureux, l'agriculteur,
 Qui voit, sur sa table champêtre,
 Les fruits que son travail fit naître,
 Et se nourrit de son labeur !
 Sa main, sagement indigente,
 Rejette l'or de Lucullus,
 Et laisse les mets superflus
 Couvrir les tables d'Agrigente.

C'est à toi qu'il doit ce bonheur,
 Frugalité, vertu modeste;

De la santé mère céleste,
 Et compagne de la candeur.
 La Maladie, au front sinistre,
 Grace à toi, respecte nos jours,
 Et nous n'avons jamais recours
 A Galien, son noir ministre.

Rappelle-toi les vieux Romains :
 Quand des loix saintes et propices,
 Du luxe et des molles délices
 Leur fermèrent tous les chemins,
 Alors tu gardois leurs portiques,
 Divinité de nos aïeux :
 Le luxe fascina leurs yeux,
 Et corrompit leurs mœurs antiques.

Tu les quittas : sous tes drapeaux
 Ils avoient subjugué Carthage ;
 De cent rois le vil héritage
 Les livre aux plus mortels fléaux.
 L'empire tombe aux mains d'Octave,
 Qui répand l'or à pleines mains :
 Dans Rome il n'est plus de Romains ;
 Le peuple roi devient esclave.

Préserve-nous de ces malheurs,
 Frugalité que je révère ;
 Ton règne, quoiqu'un peu sévère,
 Est la sauve-garde des mœurs.
 Les vieux Romains, par leur courage,
 Devinrent libres et fameux :
 Sachons être sobres comme eux,
 Comme eux nous dompterons Carthage.

30 Ventôse.

A L'ENFANCE.

ENFANCE, âge de la candeur,
Il est temps d'essuyer tes larmes :
Ma muse, organe du bonheur,
S'apprête à calmer tes alarmes ;
Elle va, dans un doux tableau,
Promener ton ame attendrie,
De la tourmente du berceau
A la tourmente de la vie.

Le mortel à peine étoit né,
Que, mis au rang des vils esclaves,
Il gémissoit, environné
Des plus ridicules entraves.
Un philosophe vertueux,
De ces liens t'a délivrée ;
Il brisa le sceptre hideux
De la sottise invétérée.

C'étoit peu qu'un pareil succès
Pour un peuple ennemi des trônes :
Graces aux Sénateurs Français,
Les rois ont perdu leurs couronnes.

Souriez, aimables enfans,
 A des loix qui vous sont propices;
 Vous ne craindrez plus les tyrans,
 Vous ne craindrez plus les nourrices.

Quel étoit jadis le destin
 De l'enfant qui venoit de naître?
 Il ne pouvoit presser le sein
 De celle qui lui donna l'être.
 Enfant, cours embrasser l'autel
 Où Rousseau maintenant repose;
 C'est lui qui, du lait maternel,
 Inonda tes lèvres de rose.

Nous avons abattu les rois,
 Et tous leurs suppôts sanguinaires.
 Croissez, enfans, de sages loix
 Vous annoncent des jours prospères.
 Sous l'arbre de la liberté,
 Croissez, race paisible et sage;
 Ce sont nos mains qui l'ont planté,
 Vous jouirez de son ombrage.

10 Germinal.

FÊTE DE LA JEUNESSE.

Sur une rive assez lointaine,
 Dans le pays oriental,
 Il est, dit-on, une fontaine
 Aussi pure que le cristal.

L'hiver, elle fond la barrière
Dont l'environnent les glaçons ;
Et, par une loi singulière,
Elle est fraîche au temps des moissons.

Ondes que l'on nomme Thermales,
Que prônent les docteurs en us,
Vous croyez être ses rivales,
Mais vous n'avez point ses vertus.

Là, des infirmes de tout âge,
A longs traits boivent la santé,
Foulant aux pieds le caquetage
Du médecin le plus vanté.

Malgré les ans qui l'engourdissent,
Le vieillard y perd sa langueur :
De ses beaux jours, qui refleurissent,
Il y retrouve la vigueur.

Voyant son front exempt de rides,
Qui la mettoient au désespoir,
La coquette, aux yeux homicides,
Remercie un si doux miroir.

C'est la fontaine de Jouvence
Que viennent de peindre mes vers.
Là, dit-on, belle adolescence,
Tu régénères l'univers.

Déesse, ma muse les nie
Tous ces prodiges éclatans.
La vieillesse n'est rajeunie
Que par les vertus du Printemps.

Le mortel qui, dans sa carrière,
 N'a que peu de soleils à voir,
 Ne regarde point en arrière,
 S'il a toujours fait son devoir.

20 Germinal.

A L'ÂGE VIRIL.

LE Créateur, avec amour
 A bien traité la créature,
 Disoit l'âge viril un jour;
 Je suis le roi de la nature.

J'ai la force et la majesté;
 A remplir mes vœux tout conspire:
 A l'homme, en sa maturité,
 Qui pourroit disputer l'empire?

Age viril, détrompe - toi:
 La force est un foible avantage;
 C'est la vertu qui fait la loi,
 Qui seule est l'idole du sage.

Ton orgueil, par ces vains transports,
 Va s'attirer un juste blâme:
 Qu'importe la force du corps,
 Si l'on n'a point celle de l'ame?

Cette force qui te séduit,
Ne suspend point ta dernière heure ;
Un grain de sable la détruit,
La sagesse toujours demeure.

A t'entendre ainsi pérorer,
C'est Milon le Crotoniate
Que, sur l'heure, il faut préférer
Au sage et vertueux Socrate.

Tu reçus en effet des dieux
Un front qui noblement s'élève
Jusques dans la voûte des cieux ;
Et l'homme est leur plus cher élève.

Mais qu'importe tant de beauté,
Pour être leur vivante image ?
Ta force ni ta majesté
N'obtiendront jamais mon hommage.

Homme, dans ta belle saison,
Quel que soit le sort qui te berce,
Tu n'es fort que par la raison,
Sans elle un souffle te renverse.

30 Germinal.

A L'HÉROÏSME.

MUSE de Pindare et d'Horace,
Viens m'inspirer le doux transport
Qui fait triompher de la mort
Les chantres qui suivoient leur trace,

De l'héroïsme courageux,
 Calme sous un ciel orageux,
 Je veux peindre le caractère;
 Prompt moi-même à les honorer,
 Je veux présenter à la terre
 Les dieux qu'elle doit adorer.

Héros fabuleux de la Grèce,
 Qui du monde fûtes l'amour,
 Ce n'est pas vous qui, dans ce jour,
 Allumerez ma sainte ivresse.
 D'Hercule et de Pirithoüs,
 Un voile couvrant les vertus,
 A rendu leur gloire douteuse:
 L'histoire m'offre son flambeau,
 C'est à sa clarté lumineuse.
 Que je vais tracer mon tableau.

Brutus est vaincu par Octave;
 Il tombe avec la liberté;
 Mais, sous un joug peu mérité,
 Loin d'abaisser un front esclave,
 Citoyens, calmez vos douleurs,
 Dit-il à ses amis en pleurs,
 Ce n'est pas nous que l'on doit plaindre,
 Octave, maître du pouvoir,
 Pour la patrie est seul à craindre;
 Nous avons fait notre devoir.

Debout, avec toute ma gloire,
 Je sers d'exemple à l'univers;
 Je suis plus grand dans mes revers
 Qu'Octave au sein de la victoire.

Ennemi des rois et des grands,
J'ai voulu, du joug des tyrans,
Délivrer ma chère patrie:
Le sort a trompé mes desseins;
Mais je brave encor leur furie,
Sûr d'être estimé des Romains.

Ils sont tout fiers de leur conquête :
Amis, n'en soyez point jaloux ;
Ce qu'on dira d'eux et de nous
Vengera bien notre défaite.
On dira qu'ils furent cruels ;
Qu'armés de glaives criminels,
Ils ont fondé la tyrannie.
On dira : Brutus et les siens,
Voyant l'égalité bannie,
Sont morts en dignes citoyens.

Il dit : et prévenant la rage
De ses implacables bourreaux,
Il se frappe et meurt en héros
Qui doit sa gloire à son courage.
Citoyens, voilà les mortels
Qui sont dignes de vos autels ;
Dignes que votre œil les contemple :
Et toi, qui règues sur leur cœur,
HÉROÏSME, ouvre-leur le temple
Où siègent tes adorateurs.

10 Floréal.

FÊTE DES ÉPOUX.

QUE ce jour est brillant et doux !
De quel éclat il étincelle !
Peuple, à la Fête des Époux
C'est Floréal qui vous appelle.
L'hymen rapproche tous les cœurs ;
Par lui tout s'anime et respire ;
C'est lui qui fait fleurir les mœurs,
Il est le soutien d'un empire.

Pères des soldats courageux,
Morts pour défendre la patrie,
Vous qui, sous un ciel orageux,
Avez vu terminer leur vie,
Sur vos fronts, au défaut des leurs,
Qu'à fleurir ce laurier s'empresse ;
Ils sont l'objet de nos douleurs,
Soyez-le de notre allégresse.

Pourquoi vous cacher à nos yeux,
Vous, amans de l'agriculture ;
Vous, dont les soins laborieux,
Rendent féconde la nature,

Approchez, venez recevoir
Le prix de tant de sacrifices;
C'est un plaisir, c'est un devoir
Que de payer vos longs services.

Sages auteurs, grands magistrats,
Qui du temps bravez les ténèbres;
Qui répandez sur les états
La splendeur de vos noms célèbres,
Le ciel vous voit, avec amour,
Suivre une carrière infinie;
Venez cueillir à votre tour
La palme qu'on doit au génie.

Est-il un plus touchant tableau
Que celui d'un doux mariage,
Et dont le nuptial anneau
Devient le respectable gage?
L'époux expire consolé
Au sein d'une famille unie;
Au célibataire isolé
Quel mortel peut porter envie?

Aux lueurs d'un pâle flambeau,
Voyez ses héritiers avides
Le suivre aux portes du tombeau,
Armés de regards parricides;
Seul, au milieu du genre humain,
Et prêt à finir sa carrière,
Il ne trouve pas une main
Qui daigne fermer sa paupière.

20 Floréal.

A U S T O Ï C I S M E .

DIEU des Catons et des Brutus,
Stoïcisme, fier et sévère,
Père des antiques vertus,
Qu'aujourd'hui la France révère;
Sensible à tes mâles traits,
Ma muse, pour peindre tes traits,
N'invocera point le Parnasse.
Loin de moi tous les faux portraits
Dont le monde admire la grace.

Ce fut le vertueux Zénon
Qui, le premier, te fit connoître:
Quel philosophe, à ce grand nom,
Ne se rappelle point son maître?
Zénon, au caprice de l'eau,
Avoit, sur un léger vaisseau,
Confié toute sa fortune:
Mer, tu lui servis de tombeau,
Au gré de l'avare Neptune.

Heureux naufrage, sois béni;
Zénon, en perdant sa richesse,

D'un peu d'ambition puni,
Parvint à l'extrême sagesse.
Je crois le voir contre les flots,
Suivi de pâles matelots,
Lutter long-temps avec courage.
Qu'ils sont doux les jours de repos
Qui succèdent aux jours d'orage!

Zénon, à Neptune échappé,
Cherche un abri sous le Portique:
Par lui-même développé,
Son système éclaire l'Attique:
L'homme, dit-il, né malheureux,
Voit toujours, d'un sort rigoureux,
Sur son front s'aggraver les marques;
Ses jours, tristes et douloureux,
Fatiguent les ciseaux des Parques.

Les pleurs qu'il répand au berceau,
De sa vie inondent l'aurore;
Le malheur le suit au tombeau,
Et ses larmes coulent encore.
Pour combattre l'adversité,
Veut-il, avec célérité,
Trouver la route la plus sûre?
Qu'il soit fort par sa volonté,
S'il est foible par sa nature.

Sur une ame toute d'airain,
Qu'appuyant un corps tout d'argile,
Il n'oppose plus au chagrin
Le boulevard le plus fragile.

Sans se plaindre, sans murmurer,
 Qu'il apprenne à tout endurer,
 L'exil, les fers et la mort même :
 Que, peu content de le pleurer,
 Son vil bourreau l'admire et l'aime.

Comme l'iris a ses couleurs,
 Comme la mer a ses orages,
 Le monde, hélas ! a ses douleurs,
 Qui domptent les plus fiers courages :
 Il faut savoir les supporter ;
 Il faut avec calme affronter
 De la mort, les hideux ministres :
 Le sage ainsi fait avorter
 Des méchans les complots sinistres.

Zénon se tait ; mais quels secours
 A dû puiser la Grèce entière,
 Dans ses écrits, dans ses discours,
 Où brille une sage lumière ?
 Le Stoïcisme, grace à lui,
 Aux malheureux servant d'appui,
 Fortifie autant qu'il éclaire ;
 Et son flambeau, même aujourd'hui,
 Peut servir de guide au vulgaire.

Stoïcisme, effroi des tyrans,
 Qui pourroit nombrer tes services ?
 Tu mets de niveau tous les rangs,
 Et tu fais pâlir tous les vices.
 Grace à toi, voisin du trépas,

Théramène (1) au beau Critias
 Envoie un salut ironique,
 Et marche à la mort à grands pas
 Pour fuir un tribunal inique.

Puissent, formés par tes leçons,
 Les enfans de la République,
 Surpasser tous les nourrissons
 Et du Lycée et du Portique!
 Ainsi nos guerriers, sans effort,
 Bravant la douleur et la mort,
 Seront dignes de la patrie;
 Et le souvenir de leur sort
 Vivra dans notre ame attendrie.

Français, mon souhait n'est point vain;
 Déjà votre gloire commence,
 Au milieu d'un siège inhumain
 Lille a fait revivre Numance (2).
 Vos soldats, jaloux de vos droits,
 Ont étonné, par leurs exploits,
 Les Alpes et les Pyrénées;
 Et, pour marcher contre les rois,
 Vous n'attendez pas les années.

(1) Théramène fut condamné à mort par les trente tyrans. Lorsqu'on vint lui apporter de la ciguë dans la prison, il en jeta les dernières gouttes à terre, en disant: *Au beau Critias*, l'un de ses juges, et son plus mortel ennemi.

(2) On sait qu'au siège de Numance les habitans de cette ville montrèrent le plus grand courage, et tinrent tête aux Romains jusqu'à la dernière extrémité.



30 Floréal.

H Y M N E A L' A D V E R S I T É.

CH A Q U E jour on se plaint de toi,
 On te maudit sans cesse,
 Ton nom seul inspire l'effroi
 Et glace de tristesse.
 Ce reproche est injurieux,
 Sur l'erreur il se fonde,
 Et le malheur est à mes yeux
 Le bienfaiteur du monde.

C'est au séjour de la grandeur
 Que la bonté s'altère,
 La richesse endurecit le cœur,
 Le rend froid et sévère.
 Oui, le riche, d'un air hautain,
 Insulte à la misère;
 Le pauvre, au pauvre tend la main,
 Et tout homme est son frère.

L'amant que traite avec bonté
 La bizarre fortune,
 Voltige avec légèreté
 De la blonde à la brune.



Est-il opprimé? tous ses feux
Renaissent de leur cendre :
Le mortel le plus malheureux
Est encor le plus tendre.

C'est pour lui que dans les forêts
Soupire Philomèle ;
Pour lui que s'exhale en regrets
L'aimable tourterelle :
Pour lui du zéphyr embaumé
Plus doux est le murmure ;
Pour lui tout est plus animé
Dans toute la nature.

Le bonheur ignora toujours
Ces tendres rêveries
Que fait éclore dans son cours
Le ruisseau des prairies.
Le malheur jouit des instans
Que perd l'ame stupide ;
Le malheur, des ailes du temps
Tranche la plus rapide.

Heureux, connûtes-vous jamais
Le plaisir de l'attente ;
Plaisir si doux, si plein d'attraits
Pour l'ame impatiente ?
Non, non, et tout cœur généreux
Plaint votre destinée ;
Ce n'est que pour les malheureux
Que l'espérance est née.

10 Prairial.

FÊTE DE LA RECONNOISSANCE.

O N m'ordonne de te chanter,
Adorable Reconnaissance;
Pourrois-tu ne pas m'enchanter?
Tu présidas à ma naissance.

A peine un doux bégayement
Dénoua ma langue sincère;
Ma bouche, avec ravissement,
Prononça le nom de ma mère.

Plus un bienfaiteur fut discret,
En me prodiguant ses richesses,
Et moins je gardai le secret
De ses honorables largesses.

Mais, que dis-je?... des bienfaiteurs!....
Il en est peu dans ce bas monde.....
Des vertus, lâches détracteurs!
C'est de vous que la terre abonde.

Vous répandez un noir poison
Sur la plus pure renommée,
Et dans son arrière-saison
Souvent elle meurt diffamée.

Socrate expira par vos coups,
Socrate, ce dieu de la terre :
J'en pourrais citer parmi nous,
Qui, tels que lui..... je dois me taire.

Né chez un peuple généreux
Qui sur les rois a l'avantage,
Je suis libre; pour être heureux
Peut-on souhaiter davantage?

20 Prairial.

A U P E U P L E F R A N Ç A I S .

A COURBER les royales têtes
Ton valeureux bras réussit ;
Peuple Français, de tes conquêtes
Ma muse te doit le récit.
Elle choisit les instans calmes
Qu'amène le jour du repos,
Et veut, sur le front des héros,
Entremêler le myrte aux palmes.

Bon Peuple Français, considère
Quel sort attend tes ennemis !
Vois le Piémontais et l'Ibère
Au fer de tes guerriers soumis.

Dugommier fait poser les armes
Au grand général Navarro (1),
Qui dit à tout : *combenido*,
Et fuit avec ses fiers gendarmes.

Les Alpes ont vu tes armées,
Triomphant des monts d'Annibal,
Chasser les troupes alarmées
Que soudoyoit un ours royal.
Ne peut-on pas dire, à ta gloire,
Que des deux bouts de l'univers
S'entendent tes soldats divers
Pour se renvoyer la victoire ?

L'Anglais, qui se croit invincible,
Nous insultoit par sa fierté ;
Mais aux Français tout est possible,
Il combat pour la liberté.
A la valeur républicaine,
L'Anglais oppose un bras peu sûr ;
Peuple, viens voir son sang impur,
De Fleurus inonder la plaine.

Où donc est la troupe aguerrie,
Prête à foudroyer nos remparts,
Et qu'armoit contre la patrie,
Lambesc, l'assassin des vieillards ?

(1) Voyez la capitulation signée par le général espagnol Navarro et l'immortel général Dugommier.

Malgré tant de superbes têtes,
Nous prenons Ypre et Charleroi,
Et l'Escout bouillonne d'effroi
Au bruit de ces grandes conquêtes.

L'orgueilleux aigle de l'Empire
N'a plus ni florins, ni ducats;
Après la victoire il soupire;
Mais pour vaincre il faut des soldats.
Du peuple en proie à la misère,
Il a révolté les esprits,
Et l'on triomphe dans Paris
Quand Ratisbonne délibère.

Peuple vaillant, Peuple sublime,
Poursuis, et bientôt nous verrons
Victor Amédée à Solime (1),
Georges aux Petites-Maisons.
Et pour mieux honorer l'idole
Si chère à ces dieux d'opéra,
A la foire on promènera
Le grand Lama du capitoile.

(1) Le roi de Sardaigne se dit roi de Jérusalem, ou Solime ;
et les rédacteurs du Moniteur ont observé ingénieusement,
que bientôt il n'auroit plus que ce royaume pour asyle.

30 Prairial.

A NOS AÏEUX.

SALUT, ô mânes de nos pères !
 Souffrez que, dans un chant nouveau,
 De nos jours désormais prospères,
 Je vous esquisse le tableau.
 Des rois, que la honte environne,
 Dans les fers vous tenoient plongés;
 Nous les avons chassés du trône :
 Les tyrans ne sont plus, et vous êtes vengés.

Un prêtre-roi, qui persécute
 Au nom de la divinité,
 Avec terreur attend la chute
 De son empire illimité.
 C'est lui qui fit tomber la tête
 Du vénérable Coligni;
 Fier de son horrible conquête
 Le monstre vit encor (1), mais son règne est fini.

(1) Ces vers ont été composés trois ans avant la destruction de la papauté. D'ailleurs, ce n'est point Braschi que le poète désigne ici, ce n'est point tel ou tel pape en particulier, mais le pape en général.

Sur nos fronts voyez-vous paroître
La républicaine fierté ?
Ah ! que ne pouvez-vous renaître
Pour jouir de la liberté !
Que ne peut l'Achéron avare
Vous rendre un moment à nos vœux ,
Ou le Dieu puissant du Ténare ,
Dans toute leur splendeur vous montrer vos neveux !

C'étoit peu de briser les chaînes
Où les tyrans vous avoient mis ;
Nos soldats ont rougi les plaines
Du sang de nos vils ennemis.
Tressaillez , ombres paternelles ,
Vos petits-fils sont triomphans ,
Et la victoire , de ses ailes
Couvrira le berceau de vos derniers enfans.

Lorsqu'ils jouiront de leur gloire
Nous serons nous-même au tombeau ;
Mais nous vivrons dans la mémoire
De ce peuple encor tout nouveau :
Et des demeures ténébreuses
Perçant les funèbres sentiers ,
Au séjour des ombres heureuses
Nous irons vous offrir nos modestes lauriers.

10 Messidor.

FÊTE DE L'AGRICULTURE.

SOURCE de tous les biens, utile Agriculture,
Bellone a, loin de nous, dispersé tes enfans;
Dans nos champs, où languit la féconde nature,
Flottent ses drapeaux triomphans.

Vois-tu ces toits fumans, ces campagnes désertes,
Ces décombres épars dans nos vastes cités?
Et le fier étranger qui, riche de nos pertes,
Insulte à nos calamités?

Esclave sous nos rois, et sujette aux caprices
Des esclaves soumis à leurs desseins pervers,
La corvée enchaînoit tes mâles exercices,
Et te chargeoit de tristes fers.

La dîme, aux doigts crochus, dévoroit ta substance:
Ennemi de tes jours, et maître du hameau,
Un pasteur prétendu, plongé dans l'abondance,
Vivoit aux dépens du troupeau.

Combien n'as-tu pas vu, dans nos bois, dans nos plaines,
De tyrans féodaux, armés d'un droit cruel,
Sur tes foibles enfans, qu'ils accabloient de chaînes,
Usurper le champ paternel?

Et quand leur cruauté feignant d'être assouvie,
A ton zèle, à tes soins, donnoit quelque repos;
A tes noirs oppresseurs tu prodiguois la vie
Et tu nourrissois tes bourreaux.

Tout est changé, reviens. Dans nos champs, dans nos villes
Sont tombés de tes droits les fiers usurpateurs;
Reviens, par ta présence, embellir les asyles
Des paisibles agriculteurs.

Tes enfans exilés dans leurs foyers rustiques,
Ne pouvoient autrefois siéger dans le sénat;
Ils expiroient au sein de leurs dieux domestiques,
Fuyant des cours le vain éclat.

Enfin, l'Égalité, déesse tutélaire,
Dans un plébéïen honorant les vertus,
Remet entre tes mains l'écharpe populaire
Dont se paroît Cincinnatus.

Reviens avec eux tous enrichir ta patrie,
Et rendre l'abondance à nos champs désolés:
Par Bellone en courroux, cette mère chérie
A vu tant de fils immolés.

Divine Agriculture, ainsi qu'aux bords du Tibre,
Tu seras parmi nous l'amour de tous les cœurs;
Et ton soc nourricier, sur une terre libre,
Roulera couronné de fleurs.

Viens redonner la vie aux champs de la Belgique,
Où dorment confondus les ossemens guerriers;
Et que, par tes labeurs, l'olive pacifique
S'élève à côté des lauriers.

20 Messidor.

AUX MARTYRS DE LA LIBERTÉ.

Vous dont la sombre royauté
 Abhorre les images,
O Martyrs de la liberté!
 Recevez nos hommages :
Voyez nos mains couvrir de fleurs
 Vos urnes funéraires,
 Et nos yeux arroser de pleurs
 Le tombeau de nos frères.

De l'homme en défendant les droits,
 A travers les tempêtes,
Votre audace, au courroux des rois
 A dérobé nos têtes.

Nous vivons et vous n'êtes plus;
O disgrâce inouïe !
Mais vous régnez par vos vertus
 Sur notre ame attendrie.

Ainsi regrettant tour-à-tour
 Nos morts les plus célèbres,
Je versois des larmes d'amour
 Sur leurs urnes funèbres.

Une ombre m'apparoît soudain,
 Dont la fierté me frappe,
 Et ce discours républicain
 De ses lèvres échappe :

La déesse du noir séjour
 Ne fait grâce à personne ;
 Vois-tu sa faux qui, chaque jour,
 Sans s'arrêter moissonne ?
 Un fleuve t'offre, dans ses eaux,
 De la vie une image ;
 Les flots sont suivis par les flots ;
 Ainsi coule notre âge.

Chers amis, séchez donc vos pleurs
 Et calmez vos alarmes ;
 Puisque nous vivons dans vos cœurs,
 A quoi servent vos larmes ?
 Taisez-vous, soupirs douloureux
 D'une mère chérie.....
 Ne meurt-on pas toujours heureux,
 Quand c'est pour la patrie ?

30 Messidor.

LE RESPECT DES LOIX.

AGE d'or si fameux, n'es-tu qu'une chimère ?
 Des poètes vantés, de ton règne éphémère

Ont vainement tracé le séduisant tableau.
Jamais tu n'existas; je vois la tromperie,
La lâche fourberie
Du monde, à son aurore assiéger le berceau.

De la propriété le démon parricide,
Arma les conquérans d'un poignard homicide;
Il leur dit : Posséder est des biens le plus doux;
Méprisez des humains la stérile tendresse,
Ce n'est que la richesse
Qui peut les faire un jour tomber à vos genoux.

Leurs soldats aussi-tôt, leurs troupes aguerries,
Promènent en tous lieux le flambeau des furies;
Je vois l'agriculteur dans les larmes plongé;
De ses fils qu'il embrasse, écrasés sur la pierre,
La mort clot la paupière,
Et pour quelques arpens le monde est ravagé.

Dracon parut alors, qui, par des loix cruelles,
Crut enchaîner des rois les fureurs criminelles;
Mais il ouvrit la route au barbare Attila.
Une loi, pour régner, ne doit être que juste :
La clémence d'Auguste
Triomphera toujours des rigueurs de Sylla.

Que j'aime mieux Solon ! Ainsi que le poète,
Le grand législateur des dieux est l'interprète :
Tel qu'Homère, Solon fut inspiré par eux.
Sur le trépied sacré voyez-le, en son ivresse,
Bienfaiteur de la Grèce,
Annuler de Dracon les décrets rigoureux.

Apollon lui disoit : De l'infâme adultère,
 Du rapt séditieux il faut purger la terre ;
 Il faut de l'homicide enchaîner les poignards ;
 Il faut que le commerce embrasse les deux mondes,
 Et qu'en dépit des ondes,
 D'un lien fraternel s'enchaînent les beaux-arts.

Fais sur-tout respecter le malheur, la vieillesse ;
 Que le père d'un fils soutenant la foiblesse,
 L'élève sous ses yeux comme un tendre arbrisseau ;
 Que le fils, à son tour, s'arme pour la défense
 D'un père dans l'enfance,
 Et lui sème de fleurs la route du tombeau.

Que la cendre des morts, ainsi que leur mémoire,
 Arrivent chez Pluton avec toute leur gloire :
 Loin d'elles tout discours, tout bruit calomnieux !
 Malheur à l'insensé dont l'orgueil sacrilège
 S'arroe un privilège
 Qui blesse la nature et n'appartient qu'aux dieux.

Les dieux seuls ont le droit de juger sans entendre,
 Les mortels qu'au tombeau leur ordre a fait descendre ;
 Ils sont les souverains des peuples et des rois.
 Mais quel homme a le droit de juger son semblable,
 Quand la mort redoutable
 Ravit à l'accusé l'usage de la voix ?

Ce qu'ordonne le dieu, le sage l'exécute ;
 De l'état ébranlé, pour prévenir la chute,

Sur la base des mœurs il fonde son pouvoir.
 Sans les mœurs point de loix ! nations immortelles
 Que vous apprennent-elles ?
 La route du bonheur est celle du devoir.

10 Thermidor.

H Y M N E A L A L I B E R T E.

O LIBERTÉ, fille des cieux,
 Reine du beau siècle d'Astrée,
 De ses tyrans audacieux,
 Par toi la France est délivrée.
 Mais il est des tyrans encor
 Prêts à nous déclarer la guerre ;
 Et pour revoir le siècle d'or,
 Il faut les bannir de la terre.

Pour louer tes décrets amis,
 Quand le Français ouvre la bouche,
 Ne vois-tu pas l'Anglais soumis
 Aux loix d'un léopard farouche ?
 Ce monstre pourroit tôt ou tard
 Ravager la terre alarmée ;
 Dans la gueule du léopard
 Plonge ta main d'un glaive armée.

Tout mortel est épris de toi,
 Tout mortel adore tes charmes ;

Que tout mortel au nom de roi
Se lève et soudain vole aux armes.
Laisse tomber un œil d'amour
Sur Londres, Berlin, Vienne et Rome ;
Ce qu'au monde est l'astre du jour,
La Liberté doit l'être à l'homme.

Jadis le riche Craterus (1),
Si j'en crois la vieille chronique,
Proposa d'amples revenus
A Diogène le cynique ;
Il falloit quitter un pays
Où l'on suivoit ta loi sacrée ;
Le sage, par un froid mépris,
Répond à l'offre inespérée.

Craterus, esclave d'un roi,
En portoit la hontense marque ;
Qui pourroit vivre sous sa loi
Et te quitter pour un monarque.
Grace à tes bienfaits précieux,
Paris devient une autre Athène ;
O Liberté ! fais qu'en tous lieux
Puisse voyager Diogène.

(1) Ce fait est raconté par Diogène Laërce, qui dit que ce Craterus étoit préfet d'Alexandre-le-Grand.

20 Thermidor.

A LA FOI CONJUGALE.

UNE colombe sensible
 Avoit perdu son époux;
 D'un chasseur l'arc invisible
 L'avoit percé de ses coups.
 La veuve étoit jeune et belle;
 Tous les oiseaux d'alentour
 S'enflammant soudain pour elle,
 Viennent lui faire la cour.

A ses yeux, de son plumage
 L'un étale la couleur;
 L'autre, par son doux ramage,
 Veut consoler sa douleur:
 Le moineau très-peu fidèle
 Lui dit : Je suis des amans
 Le plus vertueux modèle;
 Croyez à mes sentimens.

Le linot, d'une ariette
 Lui siffle l'air gracieux,
 Air que vivement répète
 Le pinson mélodieux :

Le corbeau même a l'audace
 D'entonner un vieux refrain,
 Et lugubrement croasse
 Pour lui demander sa main.

D'innombrables volatiles
 Lui gazouillent en chorus :
 « Tant de pleurs sont inutiles,
 » Puisque votre époux n'est plus ».
 Ah ! de ma douleur mortelle
 L'amour me fait une loi ;
 Il n'est plus pour vous, dit-elle,
 Mais il vit encor pour moi.

Foi qu'on nomme conjugale,
 Malgré les cœurs corrompus,
 Dans la couche nuptiale
 Tu fais régner les vertus.
 Et toi, colombe si tendre,
 Puisse le siècle à venir,
 Des mots que tu fais entendre
 Garder le doux souvenir !

30 Thermidor.

A LA TENDRESSE MATERNELLE.

DE la nature auteur suprême,
 Que t'ai-je fait, Dieu tout-puissant,
 Pour m'enlever un fils naissant,
 Objet de ma tendresse extrême ?

D'une longue stérilité
 Il avoit réparé la honte;
 C'est moi qui l'avois allaité,
 C'est toi qui dois m'en rendre compte.

D'une couronne funéraire
 Qui parera mes cheveux blancs,
 Et quel appui, dans mes vieux ans,
 Me rendra le sort moins contraire?
 Quand moi-même dans le tombeau
 Je me verrai prête à descendre,
 Quelle main, d'un malheur nouveau,
 Préservera ma froide cendre?

Viens calmer ma douleur amère,
 O mon fils! viens sécher mes pleurs;
 Sous le poids affreux des malheurs,
 Assez long-temps gémit ta mère.
 Vœux superflus! cris impuissans!
 A quoi bon percer les ténèbres?...
 Peut-il entendre mes accens
 Du fond des abîmes funèbres?

C'est ainsi qu'une Sunamite (1)
 De son fils pleuroit le trépas;
 D'une mère dans ses éclats
 La douleur n'a point de limite.

(1) J'ai tiré cet exemple de l'ancien testament, afin de diversifier les sujets; il renferme d'ailleurs une excellente morale.

Un prophète , aimé du Seigneur ,
Entend ses vœux et sa prière ,
Et par l'aurore du bonheur
Frappe sa mourante paupière.

S'approchant du fils , il le touche ,
Il le fixe d'un œil serein ;
De la main il serre sa main ,
Pose la bouche sur sa bouche.
O miracle avoué des cieux !
L'enfant renaît ; son œil s'arrête ,
Avec un souris gracieux ,
Sur sa mère et sur le prophète.

Le voyez - vous dans son ivresse ,
Qu'à peine je peux concevoir ,
Passer du sombre désespoir
Aux doux transports de l'âlégresse ?
O touchante maternité ,
Quel est ton ascendant suprême ?
Pour le peindre avec vérité ,
Il faudroit l'éprouver soi - même.

Françaises qui versez des larmes
Sur vos fils morts au champ d'honneur ,
Si quelque envoyé du Seigneur
Ne vient point calmer vos alarmes ,
Ah ! par d'inutiles efforts
Gardez - vous de ternir leur gloire ;
Ces enfans , que vous croyez morts ,
Ressusciteront dans l'histoire.

Et toi, Tendresse maternelle,
 Vertu chère à l'humanité,
 Entends l'aimable Liberté,
 Qui cherche un abri sous ton aile.
 Elle te dit qu'au bon vieux temps,
 La femme aux vertus aguerrie,
 Ne pleuroit jamais ses enfans
 Quand ils mouroient pour la patrie.

10 Fructidor.

FÊTE DE LA VIEILLESSE.

DÉJÀ, sur mon front dépourvu
 Des ornemens de la jeunesse,
 La main de la froide vieillesse
 A fait un ravage imprévu.
 Trois fois quinze printemps, à peine,
 Ont passé devant mes regards ;
 Monté sur ses coursiers hagards,
 Le temps, aux sombres bords, m'entraîne.

Mes blonds cheveux, par leur couleur,
 Rivalisoient ceux de l'aurore ;
 Déjà mon front en voit éclore
 Qui du lys passent la blancheur.
 Dans mes yeux s'éclipse la flamme
 Qu'amour y faisoit resplendir ;
 Et des pleurs viennent obscurcir
 Ces tendres miroirs de mon ame.

Un démon se montre assidu ,
Par je ne sais quel maléfice ,
A sapper le frêle édifice
De mon débile individu.
Tyran , ton bras en vain m'atterre
Avant mon arrière-saison ;
Tu peux détruire la maison
Mais non pas le propriétaire.

Et toi, vieillesse, ne crois pas
Altérer mon ame tranquille ;
Au seuil de mon dernier asyle
Tu me fais marcher à grands pas ,
Semblable au chantre du bocage ,
Qu'un oiseleur, avant le temps ,
Vient enlever au doux printemps,
Pour le plonger dans l'esclavage.

Qu'un autre redoute l'effet
De la colère qui te guide ;
Contre elle il me reste une égide ;
C'est le peu de bien que j'ai fait.
Choisi par un peuple sensible ,
Pour établir la liberté ,
Du despotisme, avec fierté,
J'ai bravé l'orgueil irascible.

Sur un code injuste, inhumain,
Je n'ai point fondé ma puissance ;
Et dans le sang de l'innocence
Jamais je n'ai trempé ma main.

Tels que les sénateurs de Rome ,
Lorsque de vils Catilinas
Régnoient par les assassinats ,
Je proclamai les droits de l'homme.

C'est ainsi qu'un législateur ,
Eloigné du bruit et du monde ,
Charmoit sa retraite profonde
Par cet hymne consolateur.
Pouvoit-il craindre la présence
De la mort si prompte à venir ?
Il conservoit le souvenir
De son active bienfaisance.

O vieillesse ! qu'à ton aspect ,
Lorsque du bien , l'amour l'enflamme
On sent pénétrer dans son ame
Et de tendresse et de respect !
Qu'elle nous paroît vénérable
La neige de tes longs cheveux !
Que , pour toi , l'on forme de vœux !
Que ta sagesse est desirable !

Mais qu'on méprise le vieillard
Qui suit une route contraire !
C'est un enfant nonagénaire ,
Que le monde laisse à l'écart :
Pour lui tu n'es environnée
Que de soucis tumultueux ;
Qu'es-tu pour l'homme vertueux ?
Le soir d'une belle journée.

20 Fructidor.

H Y M N E A L A P O S T É R I T É .

CHÈRE postérité , que verra bientôt naître
De nos jeunes enfans le regard paternel ;
Dans ce chant véridique apprends à nous connoître ,
Ma muse te l'adresse au nom de l'Eternel.

Tu sais qu'avec les dieux délibère un poète ;
Qu'assis dans leurs conseils , qu'admis dans leurs festins ,
Et , qu'enivré , par choix , de leurs faveurs secrètes ,
Ils ouvrent devant lui le livre des destins.

Eh bien ! ces dieux puissans vont parler par ma bouche ;
Ils vont te révéler des secrets importants.
Vois-tu le vieux Saturne , avec son air farouche ,
Qui déroule à mes yeux les registres du temps ?

Prêtez , race future , une oreille attentive ;
La liberté sacrée a réclamé ses droits :
Elle a dit , et le peuple , en sa marche hâtive ,
A foulé sous ses pieds la couronne des rois.

Elle a dit , et soudain , affrontant les alarmes ,
Nous n'avons respiré que l'amour des combats :
L'airain se fait entendre ; on court , on vole aux armes ;
Sous le dais fastueux tremblent les potentats.

De prolonger leur règne , ils perdent l'espérance ,
Renonçant aux honneurs qu'ils ont trop attendus ;
Ils s'arment à leur tour : l'Angleterre et la France
Tiennent , de l'univers , les regards suspendus.

La France est généreuse ; aux éclats du tonnerre ,
Elle offre , avec courage , un front calme et serein :
Elle aime le grand jour ; la perfide Angleterre
Porte ses coups dans l'ombre , et retire la main.

Vingt rois , qu'elle soudoie , épousant sa querelle ,
Vendent leur sang , leur gloire au lâche Léopard :
Ils croyoient la défendre , ils sont vaincus pour elle ,
Et l'étendard français flotte de toute part.

Le voyez-vous planté d'une main aguerrie ,
Sur les monts d'Annibal étaler ses couleurs ?
Le roi Sarde en frémit , et , dans Alexandrie
Il court cacher sa honte et dévorer ses pleurs.

La victoire nous suit aux bords de la Moselle ;
Sur les rives du Rhin elle nous suit encor :
Des fiers républicains rien n'arrête le zèle ;
Et le fer , en tout temps , a triomphé de l'or.

La superstition , qui te rendit esclave ,
Sur tes foibles esprits règnera donc toujours !
Peuple de l'Ibérie , et toi , peuple Batave !
Voyez luire tous deux l'aurore des beaux jours.

Le Français , du bonheur vous apporte le gage ;
Vient-il vous subjuguier ? non , mais vous affranchir.
Voulez-vous voir cesser votre double esclavage ?
Devant la loi qu'il aime il est temps de fléchir.

Cette loi , des tyrans a renversé le trône ,
Fille de la nature et de l'égalité ;
Le respect l'accompagne , et l'amour l'environne ;
Elle a , chez les humains , fondé la liberté.

Mais pour les obtenir , ces brillantes conquêtes ,
Qu'il a fallu verser et de sang et de pleurs !
Sous le fer de la loi qu'il est tombé de têtes !
Et que de fronts encor voilés par les douleurs !

Quel horrible carnage a fondé notre gloire !
Quel deuil de tous côtés , et que de noirs tombeaux !
Vois la Seine et le Var , et le Rhône et la Loire ,
Des cadavres flottans traîner les vils lambeaux.

Seule , tu jouiras des nombreux avantages
Qu'accorde un dieu propice aux peuples affranchis.
La plante du bonheur croît pour les derniers âges ;
Et c'est à nos dépens qu'ils seront enrichis.

Oui , sous l'abri touchant des loix républicaines
Tu jouiras bientôt du plus parfait bonheur ;
La paix , la douce paix vient détruire les haines
Et du vil intérêt le charme suborneur.

Je vois de toute part l'utile agriculture
Avec profusion répandre ses faveurs ,
Et sur le sol français aimé de la nature ,
Les fruits pour te nourrir n'attendent pas les fleurs.

Du commerce et des arts les mains industrieuses
Travaillent à l'envi pour ta félicité ,
Et sous l'ombrage épais des palmes glorieuses ,
A côté de la loi siège l'égalité.

Plus de rang pour l'orgueil : le triple diadème
 Espère vainement de se voir encensé :
 Aux sens , à la raison parle l'Être Suprême ;
 Qui l'adore , est prudent ; qui le nie , insensé.

Mais pour lui rendre hommage a-t-on besoin d'un prêtre ?
 Il se dévoile aux yeux de l'univers entier.
 Ses autels sont par-tout , l'ouvrage du grand Être ,
 Assez éloquemment , annonce l'ouvrier.

Aux modernes décrets cède le vieil usage
 Qui de l'humanité méconnut les appas ,
 Et des loix interprète un sénat juste et sage
 Abolit pour jamais la peine du trépas.

Tous les biens sont communs , et tous les cœurs sincères ,
 La concorde succède à l'affreuse Erinny's ,
 Et cette déité change en peuple de frères
 Du peuple souverain tous les membres unis.

30 Fructidor.

A U B O N H E U R .

Q U E fait l'homme quand la raison
 Commence à luire à sa pensée ?
 Et quand de sa jeune saison
 Le trouble l'ardeur insensée ?

O bonheur ! tu viens l'obséder
 Par un mouvement qui l'enflamme ,
 Au desir de te posséder
 Jour et nuit il ouvre son ame,

Pour te saisir', avec transport
Des sens il poursuit les délices,
La volupté, sœur de la mort,
Le condamne à mille supplices.

L'âge vient : la soif des honneurs
Le pousse vers le rang suprême,
Débarrassé de gouverneurs,
Il cherche à gouverner lui-même.

Y parvient-il ? rassasié
De pouvoir, d'encens et d'hommages,
Le malheureux ! qu'il fait pitié !
Il n'embrasse que des nuages.

Peut-être il sera plus heureux
Dans le tombeau prêt à descendre ;
C'est l'or seul qui tente ses vœux,
De cet or le vois-tu dépendre ?

Le vois-tu courbé par l'effroi,
Pâlir sur sa vaine richesse ?
L'homme a beau courir après toi,
O bonheur ! tu le fuis sans cesse.

Parmi cent mouvemens divers,
Il ne peut trouver d'équilibre,
Libre, il veut rentrer dans les fers,
Esclave, il veut devenir libre.

Le ciel qui fait tout pour le bien
T'assigna pourtant un asyle,
Es-tu terrestre ? Aérien ?
Es-tu dans les champs ? à la ville ?

Hélas ! qui peut le deviner ?
 A te desirer , te poursuivre ,
 Salomon a beau s'obstiner ,
 Salomon d'une erreur s'enivre.

J'ai tout vu , de tout j'ai goûté ,
 Croyez-en mon expérience ;
 Tout , dit-il , n'est que vanité ,
 Le plaisir , l'or et la science.

É P I L O G U E.

C'EST ainsi que mes vers ennemis des tyrans,
Paroient la Liberté de couleurs poétiques,
Et d'Horace empruntoient les ailes pindariques,
Pour la faire adorer des peuples différens.

Exilé toutefois par un décret barbare,
Des cruels triumvirs que Thémis a frappés,
J'ai vu mes jours sereins d'ombres enveloppés,
Tout prêts à s'éclipser dans la nuit du Ténare,

Le glaive sur mon front demouroit suspendu,
Quand le ciel est venu secourir l'innocence;
Tel autrefois des dieux éprouvant la puissance,
Le sage Simonide aux Muses fut rendu.

La crainte de la mort ne trouble point le sage,
Mes ennemis en vain me reprochoient les pleurs
Que m'ont de la patrie arraché les malheurs:
Par ma tranquillité j'ai conjuré l'orage.

Mon esprit habitant le céleste séjour,
Laissoit mon corps en proie à d'horribles tempêtes,
Et j'ai vu sans effroi toutes ces mille têtes
Que faisoit Robespierre abattre chaque jour.

Sans effroi ! qu'ai-je dit ? on vit dans ce qu'on aime ;
Et quand ce glaive affreux et toujours menaçant
Frappoit le criminel ainsi que l'innocent,
Pouvois-je me cacher mon désespoir extrême ?

Toi, sage Beauharnais, dont les talens heureux
Te rendoient si célèbre à ton septième lustre,
Et toi, jeune Buffon, enfant d'un père illustre,
Ai-je pu sans douleur vous voir périr tous deux ?

Tous deux vous ne viviez que pour la république,
Pour elle vous brûliez de feux purs et constans;
Et sur vos fronts ornés des graces du printemps,
S'est changée en cyprès la couronne civique.

Et toi, que mon bonheur est de toujours aimer,
Femme tendre et sensible, ai-je pu sur ta tête
Voir sans terreur la foudre à tomber toute prête ?
Toi que même aujourd'hui mes vers n'osent nommer.

Ah ! malheur au mortel dont l'humeur irascible,
Confondant le civisme avec la cruauté,
Fait conduire à la mort les vertus, la beauté !
Est-on républicain si l'on n'est point sensible ?

Rempli de ces pensers, enfans religieux,
D'une muse peu faite aux horreurs du carnage,
Dans les forêts d'Avon (1) comme en pèlerinage,
J'errois seul et tranquille en invoquant les dieux.

Abjurant des auteurs la règle surannée,
Aux lieux, aux mêmes lieux où siégèrent les rois,
Chantant la liberté, le triomphe des loix,
D'un cercle de vertus j'environtois l'année.

(1) Petite commune voisine de Fontainebleau, où l'auteur fut exilé pendant le règne de la terreur.

Que de fois cependant au milieu des forêts
Où j'allois promener ma muse vagabonde ,
N'ai-je pas entendu , me croyant seul au monde ,
De mes amis mourans retentir les regrets ?

Un jour , étoit - ce un dieu qui fascinoit ma vue ?
N'étoit - ce que l'effet d'une longue douleur ?
Sanglante , le front morne et chargé de pâleur ,
L'ombre de Beauharnais un jour m'est apparue.

Tu m'as connu , dit - il ; témoin de ma fierté ,
Quand le Peuple Français dompta la tyrannie ,
Tu vis contre les rois s'élever mon génie ;
Tu m'entendis crier : LIBERTÉ ! LIBERTÉ !

Eh bien ! la calomnie au regard homicide ,
M'accuse de tremper dans les plus noirs complots :
Et fils respectueux , étouffant mes sanglots ,
Je suis prêt à mourir comme un fils parricide.

Moi trahir ma patrie ! ... Auteurs de ces discours ,
Interrogez ma vie au sortir de l'enfance
Moi ! moi ! qui des premiers m'armai pour sa défense ;
Qui mille fois pour elle aurois donné mes jours !

Elle seule régnoit sur mon ame asservie ;
Nul autre de ses loix ne fut plus amoureux :
Je ne m'en repens pas ; mais qu'il est douloureux
De mourir par ses coups après l'avoir servie !

Je fus , il t'en souvient , sénateur et soldat ;
Bellone tôt ou tard eût abrégé mon âge :

Cette mort, que méprise un homme de courage,
Sur l'échafaud cruelle, est si douce au combat.

Un fils me reste, hélas ! qu'il serve la patrie !
Qu'un ami (1) le conduise au sentier de l'honneur :
S'il revient triomphant il fera mon bonheur ;
Et je me venge ainsi d'une mère chérie.

L'ombre disoit ; et moi, rival respectueux
Des chantres de la Grèce aimés de la nature,
J'essayois de transmettre à la race future,
Les derniers sentimens d'un ami vertueux.

(1) Beauharnais, avant que de mourir, exigea que son fils partît pour l'armée avec le général Hoche, et se formât dans l'art des combats sous cet habile général.

POÉSIES DIVERSES.

POBSES DIVERSA

AVIS DES ÉDITEURS.

UN tiers de ces Hymnes civiques parut en l'an 4, à la suite du Poëme sur le Calendrier républicain; c'étoit le moment de la réaction. Il parut *incognito*, c'est-à-dire, qu'aucun journaliste ne voulut en parler, quoiqu'il eût été envoyé à tous. Un seul, qu'il est inutile de nommer, en fit un extrait moqueur et dérisoire. N'osant pas tout-à fait dire des injures à l'auteur, il tourna l'ouvrage en ridicule, et l'on sait que, dans ce bon siècle, *un ridicule reste*, qu'il soit bien ou mal appliqué. D'autres furent plus adroits; ils attribuèrent à des écrivains célèbres les plus jolies pièces de l'auteur: ainsi on vit paroître dans leur feuille l'*Hymne à l'Amitié*, sous le nom du chevalier de Boufflers, ce qui étoit fort honorable pour Cubières et fort commode pour le journaliste. Le Recueil de Cubières étoit là pour répondre à toutes ces gentilleses: Cubières se tut, et il fit bien.

Nous espérons que le Recueil de Cubières aura plus de succès en l'an VI qu'il n'en a eu en l'an IV: graces au 18 Fructidor, l'esprit répu-

blicain nous paroît avoir fait quelques progrès ; les journalistes traitent les poètes patriotes avec un peu plus de bénignité, et peut-être des hymnes civiques obtiendront-elles grace devant leur redoutable tribunal. Toutes celles qu'on vient de lire ne sont pas également bien écrites, toutes ne sont pas d'une égale beauté, il y en a même de foibles d'expressions et de pensées ; mais il y en a de sublimes, telles que celle *au Vengeur*, qui, à notre avis, est une des plus belles odes que nous ayons dans notre langue. Il faut bien que nous le disions, puisque les journalistes n'ont pas voulu le dire. Le public, depuis la révolution, est si occupé d'intérêts étrangers à la poésie, qu'il faut lui montrer du doigt les bons vers qui paroissent, et lui dire : Voilà ce qui est excellent, voilà ce qui ne vaut rien.

Cubières, dans ses Hymnes civiques, a pris tantôt le ton noble et tantôt le ton familier. Quelques-unes sont des odes véritables, telle est celle *à la Gloire et à l'Immortalité* ; d'autres ne sont que des chansons, telle est celle *à la Mère et à la Fille* ; quelques-unes peuvent se chanter sur des airs du Pont-Neuf, d'autres sur des airs du grand Opéra : le Vaudeville peut réclamer celles-ci ; celles-là sont du domaine de Polymnie. Nous croyons que l'auteur n'auroit pas dû descendre si souvent, les matières qu'il traite étant

toujours très-élevées. Les poètes qui chantent la liberté doivent toujours être dans l'enthousiasme; ce ne sont plus des hommes, ce sont des dieux; leur sujet est sacré comme les dieux mêmes. Mais il paroît que ces Hymnes étant, pour la plupart, destinées à des fêtes populaires, l'auteur a voulu se mettre à la portée du peuple.

Ce n'est guère à nous, au surplus, qu'il convient d'en juger, et nous allons transcrire une lettre du citoyen Saint-Ange, qui nous dispensera d'en dire davantage. Saint-Ange est un de nos meilleurs poètes et un de nos meilleurs littérateurs; il est professeur de belles-lettres à l'École centrale de la rue Antoine; il a traduit Ovide avec une élégance soutenue, et, familiarisé depuis long-temps avec les graces de son modèle, on doit le croire lorsqu'il trouve des graces poétiques quelque part. Voici comment il écrit au citoyen Cubières :

Lettre du citoyen Saint-Ange au citoyen Cubières.

CITOYEN,

« C'est l'enthousiasme, un beau désordre, des écarts sublimes qui caractérisent l'ode pindarique. Votre *Ode au Vengeur*, que je viens de

lire, ne réunit point toutes qualités : elle débute par ce qu'on appelle un lieu commun, et la marche en est peut-être un peu trop méthodique ; mais que de beautés de style elle renferme ! quelle richesse d'expression !

» Votre but a été d'exciter la haine des Républicains français contre le gouvernement d'Angleterre, et pour y parvenir, vous peignez un vaisseau assailli par les satellites du roi George, se défendant avec courage, et préférant un naufrage héroïque à la honte de se rendre : vous personnifiez ce navire ; vous lui donnez une ame, des passions ; vous l'enflammez de l'amour de la patrie ; il vit sous votre pinceau poétique : ce n'est plus un navire, c'est *un héros flottant*.

Que ce héros flottant survive à son naufrage.

» Il est blessé, il chancelle, il succombe, et son farouche vainqueur est forcé de rendre hommage à sa valeur immortelle. On demandoit à Corneille où il avoit appris l'art de la guerre : on pourroit vous demander où vous avez appris l'art de la marine. Peut-on mieux peindre les circonstances d'un naufrage que vous ne l'avez fait dans votre seizième strophe ?

» Ce que j'admire encore dans votre Ode, ce

sont les mouvemens du style : c'est ce qui fait vivre un ouvrage, et le vôtre en est rempli.

Pleurez, concitoyens, pleurez vos frères d'armes...

Les voilà les héros dont la troupe aguerrie...

Est-ce toi, peuple anglais, que poursuit notre haine?

Non.

» Tous ces mouvemens sont naturels, et font honneur au cœur dont ils partent. Il seroit à désirer qu'une ode comme la vôtre fût chantée dans nos ports et sur nos flottes, comme l'hymne des Marseillais l'a été dans toutes nos armées : cela opèrerait des prodiges.

» Il y a déjà deux ans que cette *Ode au Vengeur* est imprimée, et aucun des journalistes n'en a parlé. Que je serois heureux si mon suffrage pouvoit vous dédommager de leur silence !

» Deux autres poètes, le Pindare et le Tibulle français, ont composé chacun une ode sur le même sujet. Il me semble que pour imiter le Brun vous avez allumé votre enthousiasme au feu de son génie, et que votre vol pindarique laisse Parny au-dessous de vous. Comment se fait-il que ce poète, qui a tant de goût, ait cru pouvoir admettre les mots de *tribord* et de *basbord* dans des vers lyriques ?

» J'ai lu les diverses pièces qui suivent votre *Ode au Vengeur*, et que vous appelez *Hymnes civiques*. Comme ma vieille amitié pour vous ne m'aveugle point sur vos défauts, je vous dirai que les idées m'en ont paru un peu communes, et pas toujours aussi heureusement exprimées que vous auriez pu le faire. J'excepte l'hymne à l'Amitié, dont les premières strophes m'ont charmé, et l'hymne intitulée : *les Victoires de la République*, où j'ai distingué ce vers ingénieux sur le télégraphe :

Chappe de la victoire a centuplé les ailes.

» Je ne parle point de votre poème sur le Calendrier républicain : vous l'avez lu au Lycée des Arts, et les applaudissemens que vous avez reçus doivent vous satisfaire.

» Quoi qu'il en soit de vos odes et de vos poèmes, qu'ils soient foibles ou forts de poésie, qu'ils soient négligemment ou correctement écrits, je ne puis qu'applaudir au motif qui vous les a dictés. A toutes les époques de la révolution, votre muse s'est empressée de parer l'autel de la liberté des guirlandes du Pinde. Vous et notre immortel Chénier, vous êtes, dans ce sens, les deux hommes qui ont le mieux mé-

rité de la république des lettres et de la république française.

» Il me semble que la révolution a ouvert une nouvelle carrière aux talens, et sur-tout aux poètes lyriques. Depuis que les soldats républicains se sont immortalisés par tant de victoires, quel champ vaste leurs nouvelles conquêtes n'offrent-elles pas à parcourir à nos bardes ? Les batailles de Montenotte, de Millesimo, le passage du pont de Lodi, et, en général, les exploits de Bonaparte et des vainqueurs de Fleurus, quels sujets grands et féconds ! que de Tyrées, que de Pindares nouveaux ils peuvent faire éclore ! Jean-Baptiste est-il jamais plus poète que dans son ode aux Princes chrétiens sur l'armement des Turcs, et dans celle sur la bataille de Péterwaradin ? Voilà les odes que j'appelle guerrières, et dont le genre doit être perfectionné de nos jours. Que nos bardes chantent nos guerriers, et ils partageront leurs lauriers.

» Lefranc de Pompignan dont on s'est beaucoup moqué, et qui n'en avoit pas moins beaucoup de mérite, se félicitoit d'avoir mérité les éloges du souverain pontife : ce sera ceux du peuple qu'il faudra ambitionner désormais, et

144 A V I S D E S É D I T E U R S .

les acclamations de l'un valent bien les bénédictions de l'autre. Je vous les souhaite, et vous salue en Apollon ».

SAIN T - A N G E , *professeur
de belles-lettres à l'École cen-
trale de la rue Antoine.*

Ce 13 messidor, an VI de la République.

O D E

A U V E N G E U R * ,

VAISSEAU qui a péri dans le combat du
13 Prairial de l'an 2^e de la République.

Q U E l'homme est insensé , qui , durant sa carrière ,
Sans réfléchir jamais à son heure dernière ,
De ses projets nombreux fatigue l'avenir !
Ses jours qu'il croit d'airain sont des vases d'argile ,
Dont le tissu fragile
Une fois divisé ne peut se réunir.

Soit qu'il vive ou qu'il meure , en proie à la souffrance ,
Des brillantes erreurs , d'une vaine espérance ,

* Ce vaisseau n'a point péri non plus que son équipage ; mais Barrère le fit croire à tout le monde dans un de ses rapports. Quoi qu'il en soit , on sait que la poésie s'exerce sur des fictions , et celle-ci a paru si intéressante à tous nos poètes , et entr'autres à Lebrun , qu'elle leur a fourni presque à tous l'occasion d'un travail patriotique : les amateurs pourront comparer leurs ouvrages avec l'Ode que je leur présente.

Que lui sert d'allumer le passager flambeau ?
Par une seule route avec peine suivie ,

Il entre dans la vie ,
Et par mille chemins il descend au tombeau.

Le sage voit la mort sans la fuir ni la craindre ;
De quelques traits hideux que l'on cherche à la peindre ,
A son regard tranquille elle s'offre toujours ,
Et toujours avec joie il meurt pour la patrie

Lorsque sa voix lui crie :
Pour sauver mes enfans j'ai besoin de tes jours.

C'est ainsi que jadis finirent leur carrière
Les trois cents combattans dont la valeur guerrière
Arrêta de Xerxès les féroces exploits.
La patrie ordonnoit : brûlant du même zèle ,
Ils périrent pour elle
Contens et glorieux d'obéir à sa voix.

Ainsi dans un combat à jamais héroïque ,
Viennent les matelots qu'arma la République ,
D'affronter à leur tour la mort et la douleur ;
Ils ont imité Sparte , et l'onde qui bouillonne ,

A vu Lacédémone

Une seconde fois déployer sa valeur.

O Vengeur , c'est à toi que ma muse s'adresse ;
Fais couler dans mes vers la martiale ivresse
Qui le jour de ta gloire enflammoit tes soldats ;
Qu'ils peignent tour-à-tour la trompette qui sonne

Et le bronze qui tonne ,
Et des flots et des vents l'effroyable fracas.

Je prétends célébrer ton illustre naufrage ;
Le Sénat des Français (1) par sa voix m'encourage ,
Et ses vœux pour mon cœur sont une douce loi.
Déroule à mes regards tes voiles immortelles ,
Et porté sur leurs ailes ,
Vers l'empire des mers je m'envole avec toi.

Tu m'exauces... tu viens combler mon espérance.
J'apperçois sur les flots l'Angleterre et la France
Déployant à l'envi leurs pavillons divers :
Une égale fureur les excite au carnage :
Ainsi Rome et Carthage
Ont combattu long - temps aux yeux de l'univers.

Albion toutefois l'emportant par le nombre ,
Est fière de plonger dans le royaume sombre
Les bataillons français , victimes du trépas ;
Mais de ses ennemis le Français voit l'audace
Sans craindre de disgrâce ,
Il demande : où sont-ils ? et ne les compte pas.

(1) C'est aux poètes et aux peintres , dit Barrère dans son rapport du 22 messidor de l'an 2 , à tracer et à peindre l'événement du Vengeur ; il ajoute qu'un concours honorable est ouvert à la peinture et à la poésie , et que des récompenses nationales leur seront décernées dans une fête civique. J'ai célébré dans mes vers les événemens les plus glorieux de la révolution , et celui du Vengeur m'a paru si touchant et si sublime , que l'invitation honorable de la Convention n'a pu rien ajouter à mon zèle.

O des républicains bravoure magnanime !
 L'esclave des tyrans endurci dans le crime
 Est forcé de te rendre un hommage immortel ;
 Et ses papiers menteurs (1) une fois véridiques ,
 A tes vertus civiques
 Sous l'œil de George même élèvent un autel.

Ouvre-toi, Panthéon, reçois dans ton enceinte,
 Du vaisseau courageux l'image noble et sainte ;
 Que le Vengeur renaisse à ton dôme appendu :
 Que ce héros flottant survive à son naufrage,
 Et qu'un si digne ouvrage
 Par Apelle ou Vernet à nos yeux soit rendu.

Le voyez-vous couvert de blessures profondes,
 Et, privé de ses mâts, chanceler sur les ondes ?
 Les ondes, le feu, l'air conspirent son trépas,
 Il craint peu toutefois la rage britannique,
 Et l'Anglais tyrannique,
 De cent bronzes armé ne l'épouvante pas.

Par la foudre avec force il repousse la foudre ;
 Mais ces globes brûlans qui mettent tout en poudre,
 Cessent bientôt, hélas ! de servir son courroux ; (1)

(1) Le Vengeur étoit environné de vaisseaux anglais lorsqu'il a déployé le plus grand courage ; et ce courage a tellement frappé les Anglais, que les premiers ils l'ont raconté, et que leurs journaux, dont Barrère cite plusieurs passages, ont été forcés d'arracher à l'oubli des traits, qui sans eux auroient été ignorés.

De tout secours privé quel sera son refuge ?
Va-t-il, lâche transfuge ,
D'un ennemi superbe embrasser les genoux ?

Non, les républicains méprisent trop la vie ;
Vivre après le trépas est leur unique envie ,
Et la gloire et l'honneur sont leurs divinités :
Des blessés, des mourans la foule encore respire
Au faite du navire ,
En pompe , tout-à-coup, je les vois transportés.

Est-ce un naufrage horrible ? est-ce une aimable fête
Dont le douteux spectacle à mes regards s'apprête ?
Quelle alégresse brille au front des matelots !
Je les entends crier dans leur zèle civique :
Vive la république !
Tomber , et pour jamais s'engloutir sous les flots.

Ciel ! quels débris sanglans couvrent l'humide plaine !
Des autans irrités la turbulente haleine
Les pousse dans les airs , les roule en tourbillons ,
Et d'espace en espace enlacés aux cordages ,
Symboles des naufrages ,
Flottent des trois couleurs les sacrés pavillons.

Pleurez, concitoyens , pleurez vos frères d'armes ,
Au sang qu'ils ont versé mêlez de douces larmes ,
Du fond de leur cercueil vous entendez leur voix ;
Ils disent tous ensemble : O France ! ô ma patrie !
Terre à jamais chérie ,
C'est pour toi que je meurs et pour tes saintes loix.

Ils meurent ; et pourtant c'est grace à leur courage
 Qu'à travers les écueils , qu'à travers le carnage ,
 Arrive dans nos ports ce précieux (1) fardeau ,
 Qui , rompant les projets de l'horrible famine ,
 Prévient notre ruine ,
 Et vient à leurs dépens nous sauver du tombeau.

Ils meurent ! qu'ai-je dit ? ils vivront dans l'histoire :
 Le cri de leur défaite est un chant de victoire
 Qui déjà fend les airs avec agilité ;
 Et l'abîme des eaux dépositaire avare ,
 Qui ressemble au Ténare ,
 Est forcé de les rendre à l'immortalité.

Les voilà , les héros dont la troupe aguerrie
 S'enflamme d'un saint zèle au cri de la patrie !
 Plutôt que de se rendre ils reçoivent la mort ,
 Et du tyran des mers satellite farouche ,
 L'Anglais que rien ne touche ,
 Quoiqu'un moment vainqueur , semble envier leur sort.

Il faut nous-même , il faut les rendre à la lumière ;
 Que le marbre , l'airain , que la nature entière
 S'empressent à l'envi de célébrer leurs noms ;
 Sur le vaste océan qu'un Vengeur ressuscite ,
 Qui dans le noir Cocyte ,
 Plonge du fier Anglais les nombreux pavillons.

(1) Allusion au convoi de grains qui arriva d'Amérique dans nos ports , malgré les forces supérieures des Anglais , et malgré les pertes que nous fîmes le 13 Prairial.

Brest exauce mes vœux ! Brest avec moi conspire :
Voyez-vous dans ses ports s'élever un navire (1)
Qui sur les flots lancé fait trembler Albion ?
Du Vengeur qui n'est plus il n'a rien qui diffère,
 Il vengera son frère,
Et par de grands exploits justifiera son nom.

Et toi qui sur les mers, victime obéissante,
Cours défendre en héros la liberté naissante,
Des guerriers du Vengeur apprends à tout souffrir ;
Et si tu veux atteindre à leur gloire suprême,
 Dis toujours en toi-même :
Pour revivre comme eux, comme eux je dois mourir.

Quand ton vaisseau flottant sur une mer lointaine
Sera forcé de suivre une route incertaine,
Cherche le Panthéon et du cœur et des yeux ;
Qu'il te serve de phare et d'étoile polaire,
 Que toujours il t'éclaire ;
Son dôme éblouissant est ouvert sur les cieux.

Le Vengeur tout-à-coup sous sa voûte s'élance :
Le vois-tu qui dans l'air fièrement se balance,
Et qui semble appeler tes nombreux compagnons ?

(1) Il s'est construit, dit-on, dans le bassin couvert de Brest, un vaisseau à trois ponts, semblable en tout à celui dont j'ai essayé de célébrer la gloire ; et la Convention a décrété qu'il porterait le nom de Vengeur.

La Gloire à ses côtés leur tresse une couronne,
 Et sur une colonne (1),
 Au défaut de leurs traits elle a gravé leurs noms.

Quelquefois du milieu de la campagne humide,
 Contemple avec amour l'auguste pyramide
 Où semblent ranimés tes frères expirans;
 Et que l'aspect touchant d'une gloire nouvelle
 T'arme d'un nouveau zèle
 Pour renverser par-tout le trône des tyrans.

Au peuple des cités qu'opprimoient Londres et Rome,
 C'est peu d'avoir rendu les droits sacrés de l'homme,
 Il faut les rendre encore aux braves matelots;
 C'est peu d'anéantir les tyrans sur la terre,
 Il faut que ton tonnerre
 De leur joug pour jamais affranchisse les flots.

Eh ! de quel droit l'Anglais à sa chaîne importune,
 Veut-il assujétir l'un et l'autre Neptune ?
 Au lieu d'en recevoir impose-lui des loix,
 La nature sur lui te donna l'avantage :
 Tombe, tombe, Carthage !
 Et que Rome soit libre une seconde fois.

Carthage adoroit l'or, l'or étoit son idole :
 Tel est l'Anglais. Privé de ce métal frivole,

(1) La Convention a décrété aussi que les noms de tous les braves citoyens composant l'équipage du Vengeur, seroient inscrits sur la colonne du Panthéon.

Il se croit accablé sous les coups du malheur ;
Il s'agite au milieu des discordes civiles,
 Pour acheter nos villes ;
Et la corruption lui tient lieu de valeur.

Jaloux de nos succès , avec impatience
Il court, pour affermir une triple alliance,
Porter de vils tributs à nos derniers tyrans ;
Alors nous avons dit : Point de grace aux perfides ;
 Sous nos traits régicides,
L'un sur l'autre entassés qu'ils tombent expirans.

Des rois de l'univers la gloire est périssable ,
Les sermens qu'on leur fait sont écrits sur le sable ;
Ceux des républicains sont gravés dans les cieux.
Où sont les potentats , qui , fiers de leur empire ,
 S'armoient pour nous détruire ?
Où sont le Léopard et l'Aigle audacieux ?

Pilnitz a vu leur trame et Fleurus leur défaite ;
C'est en vain qu'élevant une hideuse tête
Ils veulent rallier leurs nombreux bataillons :
Voyez-les tous épars sur la terre sanglante,
 Tels sous la faux tranchante
Les superbes épis tombent dans les sillons.

Est-ce toi, Peuple anglais, que poursuit notre haine ?
Non, du crime jamais le penchant ne t'entraîne.
Le peuple aime par-tout à défendre ses droits,
Par-tout la liberté du peuple est les délices ;
 J'en ai de sûrs indices :
Les vertus sont du peuple, et le crime est des rois.

V E R S

S U R

LA CONQUÊTE DE LA HOLLANDE,

ANNONCÉE à la Convention nationale, le 6
Pluviôse* de l'an 3.

T O I qui d'un citoyen oubliant le devoir,
Des brigands couronnés exaltes le pouvoir;
Leur barbare valeur toujours funeste au monde,
Leurs combats sur la terre et leurs exploits sur l'onde,
Et qui des nations méconnoissant les droits,
D'un laurier homicide ornes le front des rois.
Détestable flatteur des tyrans et des princes,
Viens, cours avec ma muse au fond des sept provinces,
Dépouille ta bassesse, et du Peuple français
Contemple en frémissant les rapides succès.
Sur les fleuves durcis vois-le tenter la glace,
Et franchir tout-à-coup leur glissante surface;
Construire de Vulcain les brûlans arsenaux,
Au milieu des marais, dans le sein des canaux;

* C'est le 6 Pluviôse que le calendrier républicain donne
le mot *laurier*. Il est singulier qu'aucun journaliste n'ait fait
cette remarque.

A Neptune arracher la foudre de Bellone :
A Neptune enchaîné qui s'indigne et s'étonne...
Vois le bronze enflammé sur ces fleuves roulant,
Lancer une mort prompte au Batave tremblant.
Vois du prince qui fuit tout le riche cortège...
Vois sur-tout ces coursiers (1) qu'un ciel juste protège ;
Coursiers navigateurs s'emparer des vaisseaux,
Qu'emprisonne l'hiver dans le cristal des eaux,
Et par-tout leur victoire assurer leur passage.

Un critique fameux qu'on a surnommé sage,
Et qui porta les fers d'un roi surnommé grand,
Dans l'épître à ce roi, que j'appelle tyran,
Peint la difficulté qu'éprouva son génie
A cadencer des noms dénués d'harmonie,
A leur prêter le charme exigé d'Apollon,
A les faire adopter par le sacré vallon...

Eh bien ! que Despréaux aime son esclavage ;
Tyrans des nations et tyrans du langage,
Courbez vos fronts ensemble et tombez à genoux
Devant la Liberté qui vient régner sur vous.

(1) C'est la cavalerie qui, la première, a tenté le passage du Waal, et qui y a réussi. Une partie de l'armée ennemie, qui se replioit et vouloit traverser le fleuve un peu plus bas, y a trouvé une glace moins forte qui a manqué sous elle et l'a fait périr : ce fait m'a été rapporté par des témoins oculaires. Ne rappelle-t-il pas le miracle de la mer Rouge ? Que de miracles semblables sont arrivés depuis la révolution !

De cette Liberté je fus toujours l'apôtre ;
 Son joug est plus aimable et plus doux que le vôtre.
 Et dussé-je offenser les pédans et les rois,
 Je ne veux dans mes vers obéir qu'à ses lois.

Pour les républicains, oui, qu'un laurier s'apprête :
 Ils ont de la Hollande achevé la conquête ;
 Louis la commença, mais ils l'ont surpassé :
 Quel triomphe par eux n'est-il pas effacé !
 C'est par eux qu'en tout temps les prodiges s'opèrent,
 Et le peuple exécute où les rois délibèrent.

Ils ont beau jusqu'aux cieux élever⁽¹⁾ Luxembourg,
 Ces poètes menteurs que vit naître la cour ;
 Mieux que les généraux qui rampoient à Versailles,
 Un vrai républicain sait gagner des batailles.

Honneur, sur-tout honneur à ces braves guerriers,
 Qui par-tout dans la Gueldre ont cueilli des lauriers,
 Et dont par-tout Minerve a couronné le zèle.
 Heusden est vainement à la rime rebelle ;

(1) Les généraux républicains ont évité la faute commise dans la conquête de la Hollande sous le règne de Louis XIV ; ils ont toujours marché en avant, en masse, et sans s'amuser à mettre des garnisons dans toutes les places soumises successivement. Le 27 novembre, les Français étoient déjà dans Bommel, et une heure après ils se sont montrés sur l'autre rive du Waal. On a long-temps attribué à Pichegru l'honneur de cette conquête ; c'est malgré lui que nos soldats ont triomphé. Portiés de l'Oise, est un bon républicain, il est digne de foi ; qu'on le consulte, il étoit témoin et acteur, il dira la vérité.

Je la vois assiéger , presser de toutes parts ,
Et l'armée à ma muse en ouvre les remparts.

Rotterdam fut toujours l'effroi de la césure ,
Qu'importe à des soldats la loi de la mesure ;
Ils y forcent l'Anglais à recevoir des fers ,
Et d'un nouveau triomphe embellissent mes vers.

Ah ! quand il est paré des mains de la victoire ,
Quel nom ne reçoit pas une écharpe de gloire !
GORCUM même de tous le moins harmonieux ,
Peut effrayer l'oreille et charmer tous les yeux.

Satellites des rois , qu'une audace guerrière
Autrefois a poussés dans la même carrière ;
Où sont-ils les trésors qu'au gré de son desir ,
Louis chez le Batave eut l'espoir de saisir ?
L'or y coule à grands flots ; c'est-là que sur les ondes
Le commerce établit l'entrepôt des deux mondes.
Tous ces trésors ont fui sous vos avides mains ;
Dans les nôtres tombés pour les plus grands desseins ,
Ils vont humilier l'orgueil de l'Angleterre ,
Et de son joug impur ils vengeront la terre.
Tous ces riches trésors en vaisseaux transformés ,
Sur l'Océan déjà s'élancent tout armés ,
Et du reste du monde ils brisent les entraves :
Tremble , perfide Anglais , rassurez-vous , Bataves ;
Faut-il de ses forfaits que vous soyez punis ?
Non ; aimez la justice , et nous serons unis.
Ce n'est point en vainqueurs , en conquérans sauvages ,
Que nous sommes venus sur vos lointains rivages :

C'est en libérateurs. Sous un joug méprisé
Se courboit votre tête, et nous l'avons brisé,
Et chevaliers errans de la démocratie,
Avec la liberté nous vous donnons la vie.
La muse de Boileau n'a trouvé sur vos bords
Que des noms ennemis de ses brillans accords;
Moins habile, et pourtant à vivre plus aisée,
La mienne va mouiller dans le Zuiderzée.

L A P A I X
A V E C L A T O S C A N E ,
P O È M E.

Le grand-duc de Toscane a donné aux princes d'Italie un exemple qui fait honneur à son humanité et à sa sagesse.
(*Paroles de Chénier , président de la Convention , tirées du Moniteur , 13 Fructidor de l'an 3.*)

EST-CE l'homme des champs qui peut aimer Bellone ?
Il les sème avec soin , c'est elle qui moissonne ;
C'est elle qui dévore et les fruits et les fleurs ,
Qui fait couler le sang , qui fait verser des pleurs.
Est-ce une mère ? hélas ! une mère sensible
Peut-elle voir son fils qui se croit invincible ,
Aller chercher la mort au milieu des hasards ,
Et tomber expirant sous les drapeaux de Mars ,
Ou revenir suivi de ses compagnons d'armes ,
Chargé d'affreux lauriers qu'elle arrose de larmes ?
Est-ce un navigateur ? Il voit tous ses vaisseaux
Avec tous ses trésors engloutis sous les eaux ,
Dans ces tristes combats où sur les mers profondes ,
Le sang à gros bouillons se mêle avec les ondes.

Malheur aux nations, malheur aux potentats,
 Qui dans le vain espoir d'agrandir leurs états,
 Font à la douce paix succéder les tempêtes !
 C'est haïr les humains que d'aimer les conquêtes.
 Peuples triomphateurs, pleurez sur vos succès.

Dans le jardin qui touche au sénat des Français,
 Ainsi chantoit ma muse : une belle déesse,
 Que la Raison précède et que suit la Sagesse,
 La Paix, l'aimable Paix se présente à mes yeux ;
 Le myrte et l'olivier sur son front radieux,
 S'entremêlent en cercle, et la gerbe dorée
 Achève de mûrir dans sa main adorée.
 L'Amour est sur ses pas, armé de son flambeau ;
 Il chasse la Discorde, il la plonge au tombeau ;
 Et des partis éteints, des haines étouffées,
 Avec un doux sourire il abat les trophées.

Tout le peuple la suit ; il doit à son retour
 Les tributs de Cérès, les plaisirs de l'amour :
 Avec reconnoissance autour d'elle il s'empresse,
 Et pousse dans les airs les chants de l'Alégresse :
 Un jeune ambassadeur lui sert de Sigisbé.

Sous le joug des tyrans le Florentin courbé
 Eut long-temps à gémir, et ses tristes ancêtres
 Combattirent long-temps pour se donner des maîtres.
 D'un ami de la France et de la Liberté,
 Aujourd'hui sans contrainte il suit la volonté ;
 Que dis-je ? Ferdinand de son peuple est le frère,
 Et régner n'est pour lui que le talent de plaire.

De la paix amoureux, au sénat des Français
Il veut pour l'obtenir qu'elle ait un libre accès ;
Et son ambassadeur chargé de la conduire ,
Se présente avec elle , et la fait introduire.

Sages législateurs, dit la divinité,
Vous tenez dans vos mains la souveraineté ;
Le peuple vous la donne, et, par un doux échange,
Vous rendez à ce peuple un sénat qui le venge
Du joug impérieux de vingt rois irrités,
De vingt rois seuls auteurs de vos calamités.

A l'orage pourtant doit succéder le calme ;
Vos mains de la victoire ont moissonné la palme,
Et cette palme, hélas ! dans vos sanglantes mains
Atteste vos exploits sur les braves Germains
Dont vous avez conquis le riche territoire :
Il vous faut conquérir une plus belle gloire,
Celle de pardonner manque à votre vertu :
Frappe-t-on l'ennemi quand il est abattu ?
Ah ! vous ne voulez point, comme un roi de Versailles,
Pour un si, pour un mais, prolonger des batailles ;
Et puisque votre oreille est fermée aux flatteurs,
Soyez du genre humain les pacificateurs.

On n'entend pas toujours au milieu des orages
Le tonnerre à grand bruit déchirant les nuages ;
Il se tait, il s'appaise, et sous un ciel serein
Par degrés le soleil, des astres souverain,
Etend sur les vergers sa féconde influence,
Et rend aux laboureurs la joie et l'espérance.

Si l'ambition seule arma toujours les rois,
 Et d'un crêpe lugubre enveloppa les lois,
 Les peuples à l'envi s'arment pour la justice;
 Français, vous détestez la guerre et l'artifice,
 Vos vieux tyrans déjà sont plongés au cercueil,
 Laissez le fier Anglais conserver son orgueil,
 L'Autriche se nourrir de projets de vengeance,
 Et le Russe avec elle être d'intelligence :
 A ce triple ennemi n'opposez désormais
 Que l'égide des lois, que l'amour de la paix.
 Que peut-il contre vous ? Comme l'on voit des ondes
 Mourir sur un rocher les fureurs vagabondes,
 Telle on verra bientôt sa fureur expirer :
 Unis pour vous combattre ils vont vous admirer.
 Déjà de toute part on m'appelle, on m'implore ;
 J'entends crier LA PAIX du couchant à l'aurore,
 Et de l'ourse au midi les malheureux mortels
 De meurtres fatigués relèvent mes autels
 Jusqu'à ce jour, hélas ! ensevelis sous l'herbe.
 Pardonnez aux vaincus, méprisez le superbe ;
 Et foulant à vos pieds de viles passions,
 Faites revivre enfin le droit des Nations,
 Qu'à celui du plus fort par degrés il succède ;
 Des maux de l'univers la paix est le remède.

Que vois-je autour de vous ? des monts audacieux
 Qui ceignent de remparts vos champs aimés des cieux !
 Qu'entre ces monts altiers, comme en un doux asyle
 S'élève désormais mon olivier tranquille ;
 Que la palme des arts y croisse avec les fleurs,
 Et couronne vos fronts de ses vives couleurs.

Le visage entouré d'une pudeur naïve,
A ces mots elle avance, et d'un rameau d'olive
Au grave président, en signe d'amitié,
Avec un doux sourire elle offre la moitié;
Il s'incline, et reçoit la branche désirée,
Qui semble ramener le beau siècle de Rhée.

Le sénat bat des mains à ces tableaux charmans;
La déesse, au doux bruit des applaudissemens,
Va signer au bureau l'union la plus belle;
Français et Florentins seront heureux par elle,
Et du peuple l'amour, le vœu des sénateurs,
Lui font de la séance accorder les honneurs.

LES TROIS COULEURS,

O U

LA LIBERTÉ DES COLONIES.

Quiconque s'efforce de justifier le système de l'esclavage, mérite des Philosophes un profond mépris, et du Nègre un coup de poignard.

RAYNAL, *tome 4.*

J'AIME les trois couleurs, je les ai célébrées,
 Mes pages de leurs noms sont par-tout honorées,
 Et par-tout j'ai vanté leur auguste pouvoir;
 Qu'aux fronts républicains il est doux de les voir
 Rappeler ce beau jour où tout le peuple en armes
 Renversa la Bastille au milieu des alarmes,
 Et de nouveaux succès infailibles garans
 Répandre un long effroi dans l'ame des tyrans!

A voir mes sentimens pour ces trois immortelles,
 Peut-être vous croyez que je vais parler d'elles;
 Amis, détrompez-vous, le ruban tricolor
 Sans doute est pour ma muse un précieux trésor;
 Mais elle va passer, citoyenne volage,
 Des couleurs du ruban à celles du visage.

Oh ! pour me seconder en ce travail nouveau,
Que n'ai-je les talens d'un Mabli, d'un Rousseau ?
Ils ont d'un coup mortel frappé la tyrannie,
Et notre liberté naquit de leur génie.

J'étois dans cette enceinte où l'œil des magistrats
Me voyoit rédiger leurs civiques débats ;
Trois hommes tout-à-coup entrent dans l'assemblée,
Qui, d'une douce joie, est saisie et troublée.
Quel aspect en effet pour des républicains !

L'un offre la couleur des peuples africains ;
L'autre, le front noirci d'une teinte moins sombre,
Rappelle ces clartés qui scintillent dans l'ombre,
Et le troisième enfin brille par sa blancheur.

Tous trois libres et fiers, avec force et candeur,
Viennent développer leurs sentimens sublimes ;
Français, dit l'homme blanc, citoyens magnanimes,
Vos colons gémissaient dans des fers odieux,
Vous les avez brisés : à l'exemple des dieux
Vous avez établi le plus juste équilibre,
Ils avoient créé l'homme, et vous le rendez libre ;
C'est partager leur gloire, ainsi que leur pouvoir :
Que dis-je ? l'homme esclave a reconquis l'espoir,
Et l'affranchir d'un joug qu'il recevoit d'un maître,
C'est faire plus pour lui que de lui donner l'être.
Par les mers séparés, non par les sentimens,
Nous ne vous ferons point de vains remerciemens ;
Mais nous jurons ici d'être toujours fidèles
Au vœu sacré du peuple, à ses loix immortelles,

De toujours maintenir la sainte égalité,
 Et de vivre avec vous dans la douce unité.
 Malheur à qui des rois sembleroit idolâtre !

Malheur ! dit à son tour l'intrépide mulâtre :
 Le peuple parmi nous avoit perdu ses droits,
 Et c'étoit la couleur qui nous donnoit des rois.
 Ah ! qui ne béniroit la main qui réintègre
 Dans ces droits reconquis le mulâtre, le nègre,
 Et qui des préjugés frappe l'affreux démon ?
 Ne sont-ils pas formés avec même limon ?
 L'homme blanc, l'homme noir, et pour la différence,
 Qu'importe la couleur ? qu'importe la naissance ?
 Celui qui les créa resta seul sans égaux.

Devant le fouet courbés comme de vils troupeaux,
 Nous étions obligés de respecter nos maîtres,
 Nous n'avons plus de rois, nous n'avons plus de prêtres,
 Grace vous soit rendue en ce jour solennel,
 Les rois sont passagers, le peuple est éternel.

Des rives d'Ozama les habitans sauvages,
 Peignent leurs sentimens par de grandes images ;
 Le soleil est leur père, et dans tous leurs discours
 Eclatent les couleurs du bel astre des jours.
 L'homme noir sur ces bords a reçu la naissance,
 Bientôt à la tribune à son tour il s'élançe :
 J'étois, dit-il, esclave ; un maître impérieux
 Pressoit mon humble front de son pied orgueilleux,
 Graces à mes travaux, à ma sage industrie,
 Ma tête s'éleva d'un vil joug affranchie ;

Je m'achetai moi-même, et pour la liberté,
Je combattis long-temps avec force et fierté.
A la consolider s'il faut que je m'applique,
Tout mon sang coulera pour votre République;
Mais qu'importe après tout d'être libre à moitié?
Pour ne plus recevoir le pain de la pitié,
En est-on moins esclave? Un indigne monarque
Des tyrans sur nos fronts laissoit encor la marque;
Après de longs efforts vous l'avez abattu,
Et la fortune un jour a suivi la vertu.
Les cris de liberté, d'égalité parfaites,
Ont soudain retenti jusques dans nos retraites;
Nous avons arboré le signe tricolor,
Plus précieux pour nous que les perles et l'or;
Ses agréables nœuds ont remplacé nos chaînes;
Et tant qu'un peu de sang coulera dans nos veines,
Toujours consolateur du colon éperdu,
Sous sa hutte modeste il sera suspendu;
Et de la liberté nous offrant les images,
Toujours il flottera sur nos brûlans rivages.

Le président répond : Des scélérats, des rois
Avoient asservi l'homme ; en place de ses droits
Ils avoient promulgué leurs caprices bizarres :
Le peuple n'étoit rien, et vos maîtres barbares,
Suppléant par la force à l'auguste équité,
Avoient détruit par-tout l'aimable égalité.
Quels maux ne souffroit point votre ame indépendante,
Lorsqu'ils vous arrachoient la liqueur bienfaisante,
Dont tout peuple à l'envi savoure les douceurs?
Le sucre par torrent couloit avec vos pleurs.

Vous seuls les faisiez vivre, et pour prix de vos peines,
 Ils vous faisoient mourir sous le poids de vos chaînes.
 Citoyens, nos amis, nos frères, nos égaux,
 Réparez votre injure et plaignez vos bourreaux.

Publicola dans Rome affranchit les esclaves,
 Notre sénat de même a brisé leurs entraves;
 Imitant les vertus de ce législateur,
 Il vient de s'élever à la même hauteur.
 Vive, vive à jamais le *Sénat publicole*.

Sur un esquif léger qu'il s'élançe, qu'il vole,
 Celui qui d'entre vous, amant de son pays,
 A vu la liberté triompher à Paris!
 Qu'il aille raconter cette grande victoire
 Aux rives de l'Usaque et sur la rive noire;
 Qu'il s'avance en criant : liberté ! liberté !
 Qu'il entre sous le toit par le pauvre habité,
 Sous le palais du riche, et que dans son ivresse
 Il fasse retentir les chants de l'âlégresse;
 Qu'il arrête la main du barbare piqueur
 Prêt à frapper l'esclave; et qu'au nom du vainqueur
 De la loi qui peut tout, il dise : téméraire !
 Les tyrans sont détruits, et cet homme est ton frère,
 Respecte les décrets du peuple souverain.

Et vous qui gémissiez sous un sceptre d'airain,
 Vous, épouses des noirs, mères infortunées,
 Qui couliez dans le deuil vos plus belles années,
 Vos lâches oppresseurs, vos bourreaux insolens
 Ne vous forceront plus d'étouffer vos enfans....

Votre enfant naîtra libre , et la plante chérie ,
 Que cultivent vos mains , croîtra pour la patrie.
 Le nabot (1) meurtrier , pire que le trépas ,
 Et qui de vos époux enchaînoit tous les pas ,
 Ne les soumettra plus à d'affreuses tortures.
 N'avez-vous pas souffert d'assez longues injures ,
 Vous qu'un gérent forçoit à fléchir les genoux ?
 Cet organe enchanteur si flexible , si doux ,
 Par qui l'homme en naissant déroule sa pensée.....
 Votre langue , en un mot , car ma muse est pressée
 De voir à ce nom seul s'enflammer vos esprits ,
 Vous l'arrachiez , dit-on , à vos palais surpris :
 Vous la conserverez ; votre pensée ardente
 Ne la trouvera plus sur vos lèvres absente ,
 Vous la conserverez pour mandire les rois ,
 Vous la conserverez pour proclamer vos droits.
 Et toi qui , dans Paris , électrisant les ames ,
 De la démocratie y fais naître les flammes ,
 Que ne vit point le ciel d'un œil indifférent ,
 Renverser les autels du monarque tyran ,
 Sage Convention , des peuples sois l'école ,
 Et nous , amis , chantons un sénat publicole.

Il se tait : ce discours ferme autant que hardi ,
 Par l'assemblée auguste est soudain applaudi ,
 Et dans l'ame du peuple il fait naître une joie
 Qui s'exhale en *bravos* , et par-tout se déploie.

(1) Le nabot est une espèce de boule meurtrière que l'on
 attache sous le pied de l'esclave , avec un anneau de fer , et
 qui le blesse gravement à chaque pas qu'il veut faire.

Les citoyens bientôt, non comme au temps jadis,
 Pour être confessés, aspergés ou bénis,
 Dans un temple fameux à l'envi se rassemblent,
 Les prêtres y mentoient, et les prêtres y tremblent,
 N'osant plus y répandre un dangereux poison.
 Ce temple est maintenant celui de la raison.
 Des droits sacrés de l'homme on y fait la lecture;
 Ce ne sont plus les traits de la légende impure,
 Du sommeil par degrés répandant les pavots
 Sur un cercle pieux d'imbéciles dévots,
 C'est un être suprême, un dieu qu'on y révère,
 Un dieu, l'ami du peuple, et qui lui sert de père;
 De sages députés, ennemis du démon,
 Y remplacent Marca, Perefixe, Beaumont (1),
 Tous béats d'autrefois bons à faire leurs pâques.

Ce Beaumont qui jadis voulut damner Jean-Jacques,
 N'y viendra plus, sur-tout par de longs mandemens,
 De la philosophie insulter les amans;
 Il n'y commande plus à ces esprits malades,
 Que l'ombre de Pâris vit faire des gambades
 Sur le tombeau sacré qu'élevèrent leurs mains,
 Tombeau qui fut long-temps la honte des humains.
 Nos braves sénateurs, en place des mystères
 Que prêchoit le Neuville et qu'il ne croyoit guères,
 Peignent de la vertu les charmes séduisants,
 Ils ne damnent personne excepté les tyrans.

(1) Tous trois Archevêques de Paris, et tous trois enterrés dans l'église de la ci-devant Notre-Dame.

Au lieu des vieux refrains, en langage hébraïque,
Ils font des Marseillais entonner le cantique,
Et le mensonge enfin cède à la vérité.

A peine ils ont fini : J'entends de tout côté
Ce cri voler au loin sur les ailes d'Eole :
Vive , vive à jamais le *Sénat publicole*.

V E R S

SUR LES PREMIÈRES VICTOIRES
DE BUONAPARTÉ.

REMPORTER en trois jours une triple victoire,
Quels exploits ! quels succès ! ô Muse de l'histoire,
Prépare tes pinceaux ; et toi , Postérité,
Comble de tes honneurs l'heureux Buonaparté.
Mais ne fut-il qu'heureux ? est-ce toi , Destinée,
Par qui , de verts lauriers, sa tête est couronnée ?
Toi qui l'as mis au rang d'illustres généraux,
Que la gloire a placés au nombre des héros ?
Non ; c'est à ses vertus qu'il doit cet avantage,
A sa rare prudence , à son mâle courage ;
C'est de la liberté l'essor impétueux,
Qui l'a fait triompher du Germain belliqueux,
Et l'a rendu vainqueur des plus superbes têtes :
L'amour de la patrie enfante les conquêtes.

Fier de courber le front sous le sceptre des rois,
 Orgueilleux Piémontais, redoute ses exploits;
 Il va briser tes fers, et l'Eridan rapide
 Va couler sous les loix du Français intrépide:
 Que dis-je ? un sol fécond, de tyrans infecté,
 Va voir bientôt fleurir l'arbre de liberté.

Italie ! ô contrée en grands hommes féconde,
 Toi qui, par tes vertus, conquis jadis le monde,
 Qu'est devenu l'éclat de ta prospérité ?
 La victoire long-temps fut ta divinité;
 La superstition maintenant te domine,
 Et les rois, avec elle, ont tramé ta ruine.
 L'auguste Liberté vient t'offrir son flambeau;
 Sors de ta léthargie; et, perçant le tombeau
 Où veulent t'enfermer les tyrans et les prêtres,
 Reparois digne encor de tes braves ancêtres:
 L'homme est par-tout le même, et malgré tes bourreaux,
 Des cendres de Brutus vont naître des héros.
 Qu'avec la France libre un nœud charmant te lie,
 Qui pourra subjuguier la France et l'Italie ?

Dans la guerre pourtant ne mets point ton honneur;
 La guerre aime l'éclat, la paix veut le bonheur;
 C'est la paix qu'il nous faut : d'assez longues tempêtes
 Ont promené l'orage et la mort sur nos têtes.
 Embrassons-nous, enfin, sous le même laurier,
 Et préférons l'olive aux palmes du guerrier.

Et toi, dont la valeur opère des miracles,
 Sage Buonaparté, triomphe des obstacles

Que voudroient t'opposer la guerre et ses hasards.
 Un pontife est à Rome, au trône des Césars,
 Qui gouverne en despote et qui commande en maître ;
 Fais respecter l'autel, mais renverse le prêtre,
 Et consacre à l'instant, sauveur de ton pays,
 L'autel au créateur et le prêtre au mépris :
 Le culte du vrai dieu doit suffire au vrai sage.

Sempronius, jadis, retarda le passage
 De ce fier Annibal dont j'aime les vertus.
 Provera (1), j'en conviens, n'est point Sempronius ;
 N'importe, il est défait : poursuis, et qu'on soit libre,
 Des bords du Tanaro jusqu'aux rives du Tibre.
 Mauri, le cardinal, en sera peu content ;
 Qu'il baise tes lauriers, honteux et repentant ;
 Et pour son châtiment, qu'il voie, au gré d'Eole,
 L'étendard tricolor flotter au Capitole.
 La France attend de toi ces triomphes nouveaux.

Peut-être, interrompant tes glorieux travaux,
 L'envie, au front livide, au milieu des alarmes,
 Viendra pour arrêter le progrès de tes armes ;
 L'envie est chez le peuple ainsi que chez les rois :
 Méprise la furie et poursuis tes exploits.
 A travers les clameurs de sa rage impuissante,
 Il est beau d'affermir la liberté naissante :
 Tu sais, comme César, vaincre, voir, conquérir ;
 Comme lui, de lauriers, habile à te couvrir,
 Fais trembler tous les rois ennemis de la France,
 Notre félicité sera ta récompense.

(1) Général Piémontais, qui a rendu les armes et reconnu la République française.

CAMILLE-DESMOULINS
A LUCILE SON EPOUSE.

ROMANCE (1).

AH! que le sommeil a de charmes,
Qu'il est doux pour le malheureux!
Le sommeil a tari mes larmes,
Et mon sort est moins rigoureux.
Mon œil vient de te voir en songe,
Et je te serrois dans mes bras;
Bientôt je me réveille, hélas!
Tout mon bonheur n'est qu'un mensonge.

Mais le soleil commence à luire,
J'apperçois ses rayons naissans :
A ma Lucile il faut écrire,
Et se rapprocher des absens.

(1) Cette Romance a été composée d'après une lettre originale de la main même de Camille - Desmoulins, et qui m'a été communiquée par un de ses amis. C'est une imitation libre plutôt qu'une traduction littérale : elle a été mise en musique par le citoyen de Launay, aussi estimable par son patriotisme que par son talent.

Avançons..... l'amour me l'ordonne :
Quel spectacle !... d'affreux barreaux.....
Ils me rappellent tous mes maux,
Et mon courage m'abandonne.

Dans le jardin je vois ta mère,
Je joins les mains pour l'implorer ;
Elle que mon sort désespère
Et qui ne cesse de pleurer ;
Elle que sa douleur entraîne
Et précipite dans ton sein,
Et dont le front jadis serein
Est le vrai miroir de ma peine.

Près d'elle je te vois, Lucile,
Dans l'air agitant un mouchoir ;
Ton visage autrefois tranquille,
Peint aujourd'hui le désespoir.
Ah ! quand vous reviendrez , de grace ,
Asseyez - vous plus près de moi :
Je suis heureux quand je vous voi,
Et sur - tout avec mon Horace.

Des mortels l'active industrie
Supplée aux regards impuissans,
Par des tubes dont la magie
Rapproche les objets distans ;
Qu'un de ces tubes secourables
Vienne adoucir mes noirs chagrins,
L'aspect de tes charmes divins
Rend heureux les plus misérables.

Que sur-tout quelque peintre habile,
 D'Apelle empruntant le pinceau,
 Immortalise ma Lucile
 Par quelque chef-d'œuvre nouveau.
 Dis-lui que pour rendre tes charmes
 Il rassemble tout son talent;
 Qu'il rassure un époux tremblant,
 Qu'il prenne pitié de mes larmes.

Le jour que cette douce image
 Arrivera dans ma prison,
 Je croirai d'un ciel sans nuage
 Voir briller le pur horizon.
 De tes traits une longue étude
 Rendra le portrait sans défaut,
 Et de mon horrible cachot
 Il peuplera la solitude.

Ah ! puisse-t-il bientôt paroître !
 Dans le plus triste des séjours
 Mes nuits dureront moins peut-être,
 Je supporterai mieux les jours.
 Qu'un messager prompt et fidèle
 Fasse taire mes longs soupirs;
 Qu'il me rende tous les plaisirs
 Au sein d'une peine cruelle.

De Cobourg, si c'étoit la haine
 Qui me mît en captivité,
 Comme je bénirois la chaîne
 Qui me ravit la liberté !

Mais des républicains, des frères,
Dans un cachot m'ensevelir !
Je n'y puis songer sans frémir,
Sans verser des larmes amères.

L'innocence est, dit-on, tranquille,
Et je le suis en ce moment ;
Mais je tremble pour ma Lucile ;
Je suis fils , père , époux , amant.
Si la nation asservie
Me laisse conduire au trépas,
Quel surcroît de tourmens, hélas !
Mille fois je perdrai la vie.

Avant de boire la ciguë,
Socrate au moins eut la douceur
De voir son épouse éperdue
Venir partager sa douleur.
Et moi, des époux le plus tendre,
Moi qu'enchantèrent tant de fois
Tes baisers, le son de ta voix,
Je te vois sans pouvoir t'entendre.

N'est-ce point par un tel supplice
Qu'on puniroit un scélérat,
Qui de Catilina complice
Eût voulu renverser l'état ?
Qu'ai-je dit ? un mortel coupable
N'eût pas été chéri de toi,
Et tu n'as vu jamais en moi
Qu'un citoyen irréprochable.

N'ai-je point fait des sacrifices
 Tous dignes d'un républicain ?
 A travers mille précipices
 N'ai-je point conduit mon destin ?
 Avec leur or liberticide
 Jamais les rois ne m'ont tenté,
 Et sans tache je suis resté
 Au milieu d'un monde perfide.

Ne crains pas qu'à ma dernière heure
 Le remords vienne m'assaillir :
 Dans mon éternelle demeure
 Je vais descendre sans rougir.
 Calme-toi, veuve désolée,
 Tu sais que j'aimai les vertus ;
 Et l'építaphe de Brutus
 Embellira mon mausolée.

Hélas ! j'étois né pour l'étude,
 Pour cadencer de tendres vers ;
 J'en dois la triste certitude
 A mes innombrables revers.
 Qu'est devenu ce temps prospère,
 Où rêvant un Otaïti,
 Je marchais toujours investi
 De la plus aimable chimère ?

Il est dissipé ce mensonge,
 Mes plus doux rêves sont détruits,
 Et tu vois l'abîme où me plonge
 La fureur de mes ennemis.

Mais pourquoi t'occuper sans cesse
De ton infortune et de moi ?
Je devrois ne penser qu'à toi,
Ne parler que de ma tendresse.

O Lucile ! de ma disgrâce
Ton esprit s'est trop alarmé :
Dis à mon fils, à mon Horace,
Que je l'eusse toujours aimé :
Dis-lui que je meurs la victime
D'un lâche calomniateur ;
Dis-lui qu'il est un créateur
Qui tôt ou tard punit le crime.

Mais on m'appelle... Un bruit sinistre
Qui de la mort est le signal,
M'annonce le sombre ministre
Du redoutable tribunal.
L'accusateur de l'innocence
Me va prononcer mon arrêt ;
A subir la mort je suis prêt,
Mais non à souffrir ton absence.

Adieu, Lucile, adieu, ma vie,
Adieu, mon père, Horace, adieu ;
Bientôt ma carrière est finie,
Je vais dans le sein de mon Dieu.
Déjà mon front se décolore,
Mes bourreaux viennent de s'armer,
Et mes yeux, prêts à se fermer,
Sur tes yeux se tournent encore.....

S O N E T T O

D I G. P O V O L E R I ,

PER celebrare il giorno in cui fu proclamato l'atto del Popolo sovrano, nella piazza del Campidoglio, in presenza del generale Berthier.

Nunc tibi sunt integra lintea.

Hor. Od. xiv, lib. 1.

PLACATI alfine, inquieta ombra di Bruto!
 Ecco de' Franchi in sul Tarpeo la schiera!
 Vedi all' aere spiegar l'alta bandiera
 Del vittorioso esercito temuto!
 Rinasce Roma: in van tenta l'astuto
 Braschi introdur la servitù primiera:
 Libera è Roma, e in se volve qual' era
 Allorchè al Tebro il mondo offria tributo.
 Di Gallia i chiari e memorandi esempi
 A' suoi passi fian guida, e lieta Astrea
 In Campidoglio riporrà sua sede.
 Non più d' Erinni s'apriranno i templi,
 Nè con sangue e terror l'insana Dea
 Oserà più contaminar la Fede.

S O N N E T

DU CITOYEN POVOLERI,

POUR célébrer le jour où fut proclamé l'acte
de souveraineté du Peuple Romain, sur la
place du Capitole, et en présence du général
Berthier.

Nunc tibi sunt integra lintea.

HOR. Od. XIV, lib. 1.

O M B R E du grand Brutus, mets un terme à ta crainte !
Sur le mont Tarpéien vois la liberté sainte !
Tu la dois aux Français par-tout victorieux,
A leur noble étendard qui brille à tous les yeux !
Rome renaît : en vain il se fait une étude
De rétablir encor l'antique servitude,
Le pontife rusé que protègent les rois ;
Rome des citoyens a proclamé les droits :
Désormais de la France elle suivra l'exemple.
Astrée au Capitole a remplacé son temple ;
Celui du fanatisme est fermé pour toujours ;
Et l'affreuse Erinnis ne troublant plus le cours
Des destins fortunés que le ciel te prépare,
Rome, tu vois tomber le trône et la tiare.

F I N.



Arch. ff. B. 305 / p. 340
De Fontainebleau, département de Seine et Marne, Grande
Rue, près la Maison Commune; le 17 Prairial l'an Deux
de la République française une et indivisible.

Liberté - Égalité

Citoyens,

J'ai eu le bonheur de connaître le
grand homme dont vous devez célébrer la fête
le 28 juin prochain (vieux style). Jean
Jacques Rousseau aimait Dorat, mon ami;
il lui a lu ses Confessions. Et c'est dans la
maison de Dorat que j'ai admiré Jean Jacques.
J'ai souvent célébré Jean Jacques dans mes
faibles écrits. Et je vous envoie une ode
ou hymne que je vous prie de joindre aux
hommages que vous lui rendrez. Le beau
discours que plusieurs Genevois ont prononcé
à la Convention nationale le 13 floréal der-
nier¹⁾, m'ont donné l'idée de cet hymne
et m'ont fourni plusieurs idées; ainsi je
ne fais que vous offrir votre ouvrage. Je

1) Cf. Discours de plusieurs Genevois admis à la barre de la Convention nationale
de France, séance du 23 floréal (12 mai) et la réponse du président. N. H. Genève.
94. 215/167, 14.

m' estimerais heureux si cet hymne peut vous plaire
et si vous agréiez le brin de myrthe que je
voudrais pouvoir ajouter à la couronne civique
que vous préparez au grand homme.

Salut et fraternité.

Dorat - Cubières

Le 16 juin 1794 le Conseil administratif de
Genève renvoie cet hymne à la « commission or-
donnatrice » de la fête Rousseau.

D'après une note de L.S. (Louis Sordet) la
pièce de vers ne se trouve plus. — ~~Mais il est~~
~~cependant que l'hymne de Dorat Cubières est le~~
~~même que celui qui~~

Trans au Panthéon

Cette fête sera la fête des vrais philosophes, dont Rousseau fut le chef par sa passion pour la vérité.... Ce sera la fête des mères qui il a attachées à des devoirs sacrés; ce sera la fête des enfants qui il a délivrés de mille entraves.

Cet édifice que vous avez élevé, il en a posé dans son contrat social les bases inébranlables.

C'est par le contraste qui existait entre la dépravation de son siècle et la pureté de ses principes

Réprouve du Président

Rousseau, qui fut persécuté par ceux qui il voulait rendre bons

relevé par Otto Karmin